



Se vend à Nancy, chez D'ALANCOURT, Marchand-Libraire, vis-à-vis les PP. Dominicains.



TRAITÉ
DES FIEVRES.

COMMENTAIRES
SUR LES
APHORISMES
D'HERMANN BOERHAAVE,
DE LA CONNOISSANCE ET DE LA CURE DES MALADIES,

Par M. VAN-SWIETEN;

TRADUITS EN FRANÇOIS

Par M. MOUBLET, *Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Gradué en la Faculté de Paris, Médecin à Tarascon en Provence.*

TRAITÉ DES FIEVRES,
TOME TROISIEME.



A LYON,

Chez les FRERES PERISSE, rue Merciere.

M. DCC. LXX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



COMMENTAIRES SUR LES APHORISMES D'HERMANN BOERHAAVE.

De la connoiſſance & de la cure des Maladies.

DES MALADIES INTERNES.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ANXIÉTÉ FÉBRILE.

§. 631. *La cauſe de l'anxiété réſide dans la gêne & la difficulté qu'a le ſang de ſortir du cœur, & de l'impoſſibilité où il ſe trouve de traverſer les vaiſſeaux capillaires artériels du poumon, ou les ſous-diviſions en général de l'aorte; enſorte que les concrétions ou les épaiſ-*

fiſſements d'une matiere inflammatoire, ſont capables, en bouchant le paſſage au ſang, de procurer des anxiétés. On voit communément ces dérangements, & autres ſemblables, arriver & être produits par l'arrêt des globules rouges du ſang, décidé par les mêmes cauſes citées, dans les ramifications de la veine-porte ; & il eſt clair que lorſque tout le ſang veineux, apporté par les arteres cœliaques & mézéraïques, ne peut point retourner & pourſuivre ſon cours, il eſt néceſſité à croupir, à dilater les vaiſſeaux où il s'accumule, à s'oppoſer à la circulation des arteres, & prêt à produire tous les maux qui naiſſent en conſéquence de ces dérangements, ou qui peuvent en naître. Il faut donc qu'un Médecin recherche ſoigneuſement, dans toute maladie aiguë, laquelle de ces deux cauſes occaſionne les anxiétés exiſtantes du malade, afin de pouvoir les guérir.

L'ANXIÉTÉ & la douleur ſont les vrais attributs de l'humanité, les adverſités communes à tous les hommes, & les malheurs originairement attachés à la condition humaine. Auſſi nous avons fonciérement pour eux

une aversion invincible ; & notre instinct naturel, fortifié par la raison, s'oppose à tout ce qui peut les faire naître & les produire en nous. On a déja dit, au §. 220. qu'il n'est pas possible d'exprimer, par aucune signification plus pathétique, cette sensation fâcheuse, ou cette idée désagréable que l'esprit conçoit, que notre sensibilité éprouve, & qu'on appelle douleur : la perception de l'anxiété est autant indicible & indéfinissable. Celui-là seul la comprend qui la souffre. Cependant, quoiqu'on ne puisse distinctement représenter les changements de l'esprit & les modifications intimes du cerveau, qui constituent & accompagnent l'anxiété, on reconnoît du moins les altérations physiques, ou les lésions du corps qui, en se communiquant à l'esprit, occasionnent la perception & le sentiment de l'anxiété. D'ailleurs, ces notions paroissent suffire au Médecin, dont l'objet est de guérir le corps, & non d'approfondir vainement les opérations de l'esprit. Il ne s'agit donc actuellement, que d'envisager les dérangements des organes qui précedent ou suivent l'anxiété ; & après une exacte recherche & une claire exposition, d'indiquer la meilleure méthode

& les remedes les plus efficaces, pour éloigner & détruire en nous ce sentiment désagréable & ce mal réel, dont l'urgence exige une prompte guérison.

Dès que le cœur ne peut pleinement se délivrer du sang qu'il contient dans ses ventricules, & le pousser tout entier dans les arteres, on ressent une véritable anxiété, qui augmente & devient d'autant plus grande, que l'obstacle & l'embarras qui s'opposent à l'expulsion du sang, sont plus considérables.

Tel est néanmoins le nœud & la dépendance des fonctions principales de l'économie animale, que pour le maintien de la vie, (voyez les *Commentaires* du §. 1.) il faut que le sang qui revient des veines, rentre dans les ventricules du cœur, & que des ventricules du cœur, il passe dans les arteres. Ce sont là les conditions immédiates du méchanisme de la vie. Or, puisque dans l'anxiété ces fonctions sont lésées & interrompues, il s'ensuit conséquemment que ce mal attaque le principe de la vie, la vie elle-même, qui devient en danger toutes les fois qu'il se déclare & qu'il existe. Nous ne croyons pas nécessaire de nous arrêter à prouver, parce qu'une foule d'observations le certifie,

qu'on éprouve réellement un ſentiment d'anxiété, lorſque la ſortie du ſang des ventricules du cœur ſe trouve gênée par quelle cauſe que ce puiſſe être. A la mort, il arrive des anxiétés inſupportables; & le combat funeſte de la mort n'eſt autre choſe qu'une anxiété inſurmontable. Les gens en qui il s'eſt formé dans les ventricules du cœur & dans les gros troncs vaſculeux, ſitués autour du cœur, des concrétions polypeuſes, ſont ſujets à ſouffrir des cruelles anxiétés, pour peu que la vîteſſe du ſang ſoit accélérée au moindre exercice du corps. Tant qu'ils reſtent en repos, ils ſemblent ſe bien porter, parce que le ſang circulant alors avec lenteur & d'un cours réglé, eſt capable de repouſſer les obſtacles qui s'oppoſent à ſa ſortie, & ſubit ſans peine les embouchures des arteres. De-là, ne ſeroit-il pas permis de conclure, par une facile induction & une juſte analogie, qu'ainſi que le ſentiment d'une douleur vive nous apprend que les fibres nerveuſes directement iſſues du cerveau, ſont menacées de déchirement & de rupture en l'endroit où eſt le ſiege du mal, de même le ſentiment d'une forte anxiété nous avertit du danger de la vie & des léſions que ſouffrent

les organes vitaux. En effet, le cœur qui bat avec une vîtesse incompréhensible dans les fievres les plus aiguës, le poumon engorgé d'un sang enflammé & imméable dans une péripneumonie violente, ne paroissent souffrir aucune douleur; mais ils excitent seulement un sentiment vif d'une anxiété accablante, qui engage ces malades si tourmentés, de changer fréquemment de situation, & de tenter différents moyens pour trouver un soulagement. Ainsi, pour suivre notre comparaison, les fibres nerveuses qui sont les propagations du *sensorium* commun qui réside dans le cerveau, font naître, par leur extension outre mesure, & par leur rupture imminente, l'idée de la douleur. Pareillement les nerfs répandus dans la substance des organes vitaux, lesquels émanent du cervelet & non pas du cerveau, semblent destinés à exciter la sensation & l'idée de l'anxiété.

Quel est à présent le siege où elle s'établit? Puisque le sang du ventricule droit passe dans l'artere pulmonaire, & que celui du ventricule gauche est poussé directement dans l'aorte, il est visible que la cause physique de l'anxiété qui s'oppose à la sortie du sang du cœur,

existe positivement dans l'artere pulmonaire & dans l'aorte. Elle se rencontre plus fréquemment dans l'artere du poumon, parce que le sang chassé du ventricule droit dans le gros tronc de l'artere pulmonaire, se trouve tout de suite réduit à traverser, sans une grande progression, les capillaires artériels où elle se ramifie, lesquels s'abouchent bientôt avec le principe des veines correspondantes, dont la continuité ramene le sang dans le ventricule gauche. Ainsi, dans ce trajet, cette colonne de sang est sujette à des stases & à des arrêts, pour peu que ses globules dégénerent de leurs qualités naturelles. D'ailleurs, la connoissance des loix de l'économie animale, constate & démontre que le sang, en traversant les détroits de l'artere pulmonaire, acquiert les propriétés requises à circuler dans tous les autres vaisseaux du corps. De sorte que lorsqu'il est arrivé au ventricule gauche, on peut dire qu'il est revêtu d'une aptitude naturelle à pénétrer dans les embouchures des plus petites sous-divisions de l'aorte. Au reste, cela doit s'entendre, tant que les autres conditions accessoires subsistent, tant que les vaisseaux conservent leur même diametre,

que le ſang ne ſe déroute point par erreur de lieu, que ſa partie la plus ténue & la plus fluide n'eſt point diſſipée par quelque accident étranger, & que le froid ne condenſe point ſes globules, &c. Bien plus, les embarras de la circulation exiſtant aux extrêmités de l'artere aorte, produiſent, par une connexité d'effets, une gêne qui s'étend juſques dans le poumon. Alors, le ventricule gauche du cœur ne peut point ſe vuider entiérement du ſang qu'il contient; & réciproquement il ne ſauroit recevoir la colonne du ſang qui lui vient des arteres pulmonaires. Par conſéquent, voilà le poumon embarraſſé, & une réſiſtance difficile à vaincre, oppoſée au ventricule droit du cœur. Inférons de l'évidence de ces effets, que, ſuivant l'ordre immuable de la circulation, l'anxiété qui dépend de la gêne que le ſang trouve à ſa ſortie du cœur, arrive principalement des obſtacles formés autour du ventricule droit, & dans les détroits de l'artere pulmonaire.

Paſſons actuellement à la cauſe qui la procure. Nous traitons ici de l'anxiété comme d'un ſymptome fébrile. Or, conſidérée comme tel, la circulation du ſang dans la fievre ne peut être dé-

rangée & interceptée que par la contraction spasmodique des petits vaisseaux, ou par l'épaississement & l'imméabilité de la masse du sang, laquelle provient presque toujours, dans ce cas, de sa densité ou de sa disposition inflammatoire. Ce sont les seules causes auxquelles nous croyons devoir l'imputer positivement. Il y en a néanmoins un nombre d'autres qui sont capables de l'occasionner. De ce genre sont, par exemple, des tumeurs squirreuses, des abcès, &c. Toutes sortes de gonfiements, dont la compression collatérale rétrecit les vaisseaux & empêche la sortie libre du sang du cœur; des concrétions polypeuses, une cacochymie muqueuse, froide, du sang, &c. sont également capables d'engendrer une dépravation, une diathese dans les humeurs animales, qui les rendent imméables, ou du moins qui rend leur cours très-pénible dans les petits vaisseaux: mais il ne s'agit point de ces dérangements singuliers, leur discussion a été réservée ailleurs. Ce traité n'embrasse que la fievre & les symptomes fébriles.

Qu'on admette maintenant pour cause la diminution du diametre des vaisseaux, les liqueurs restant dans leur

état naturel, ou les humeurs plus épaiſſes, imméables & dégénérées, les vaiſſeaux conſervant leur cavité toute entiere & ſans reſtriction, comme il a été dit plus au long dans l'hiſtoire de l'obſtruction, il eſt ſûr que, dans l'un & dans l'autre cas, l'effet qui s'enſuit devient le même à l'égard de la difficulté de la circulation. Des expériences multipliées démontrent irrévocablement que le diametre des vaiſſeaux ſe rétrecit, lorſque les fibres muſculeuſes de leurs parois ſe contractent ſpaſmodiquement. Car ce n'eſt pas ſeulement en vertu de leur élaſticité que les arteres agiſſent ſur les fluides qu'ils contiennent, elles ſont en outre douées des fibres vraiment muſculaires, qui entrent dans leur conſtruction, & que le ſcapel découvre & rend viſibles, leſquelles en ſe contractant diminuent ſenſiblement la cavité de leur canal. La contraction de ces fibres eſt inconteſtable; l'augmentation de leur force l'eſt pareillement, après les exemples ſuivants. Lorſqu'un homme en parfaite ſanté ſe trouve ſaiſi d'une crainte ſoudaine, ſon viſage pâlit à l'inſtant, ſes membres ſe roidiſſent, tout ſon corps ſe contracte. L'action ſpaſmodique de ſes fibres muſcu-

leuſes repouſſe les globules rouges du ſang, les yeux en ſont viſiblement gorgés, toute la ſurface de l'habitude en eſt teinte. A la vue de ces phénomenes, on doit conclure analogiquement, que ce qui paroît évidemment à la ſuperficie du corps, arrive également dans l'intérieur. Les ſoupirs fréquents que fait la perſonne, les anxiétés dont elle eſt moleſtée, ſa reſpiration difficile, prouvent ſans contredit la peine que le ſang a de traverſer les ſous-diviſions capillaires de l'artere pulmonaire, attaquées alors, comme les autres vaiſſeaux artériels, d'une contraction ſpaſmodique. Ce fait arrive de la même maniere dans le froid des fievres intermittentes. A meſure que les extrêmités des vaiſſeaux artériels ſe contractent, (comme l'enſeigne la pâleur initiale & progreſſive du malade) & que les forces du cœur ſe ralentiſſent, on voit naître diſtinctement, & ſe développer, la réſiſtance & la gêne que le ſang trouve à ſortir du cœur : & l'anxiété que le malade éprouve, devient d'autant plus conſidérable, que le froid paroît plus violent. C'eſt pourquoi ceux qui meurent des fievres d'accès, périſſent preſque toujours dans le froid de la fievre.

La seconde proposition n'est pas moins intéressante. L'épaississement du sang, ou son inaptitude fonciere à couler avec liberté dans les vaisseaux par où il doit naturellement passer, quoique leur diametre se maintienne dans toute sa grandeur, est capable d'empêcher le passage des liqueurs dans les ramifications subtiles de l'artere pulmonaire, & dans les dernieres extrêmités de l'aorte. On a déja établi, dans les *Commentaires* de l'article 8. du §. 382. que le sang humain est naturellement porté à s'épaissir; on sait qu'il se condense de lui-même, dès qu'il est en repos; que sa salubrité se maintient, & que l'intégrité des loix de l'économie animale subsiste & se perpétue, tant que la force efficace de nos vaisseaux & de nos visceres sont capables de vaincre cette disposition intrinseque à se coaguler. Nous avons encore démontré au §. 587. en parlant des effets de la fievre, que la vivacité de son mouvement dissipe les particules les plus liquides du sang, & épaissit les autres; qu'elle augmente, en conséquence, l'épaississement des humeurs, la cohésion réciproque de leurs molécules, & suscite par-là des nouveaux obstacles à la circulation dans les plus

petits vaiſſeaux artériels. Or, le premier indice de cet épaiſſiſſement du ſang, de l'adhérence mutuelle & trop forte des particules humorales, ſe fait d'abord appercevoir dans le poumon ; parce que le ſang, en partant du ventricule droit du cœur, eſt tout de ſuite, & ſans aucune interruption, pouſſé dans l'artere pulmonaire, dont il ne peut traverſer les capillaires extrêmement fins & déliés. La courte haleine, la reſpiration laborieuſe, les inquiétudes, les anxiétés, les ſoupirs forcés (δύσφορια, *ſelon Hippocrate*) des malades, ſont des ſignes certains qui annoncent l'épaiſſiſſement commençant du ſang, ſon imméabilité déclarée, & la difficulté de ſon paſſage à travers les petites arteres du poumon. On a bien raiſon de regarder ces ſymptomes comme des pronoſtics fâcheux dans les maladies aiguës.

On voit communément ces déſordres & d'autres ſemblables, arriver & être produits par l'arrêt des globules rouges du ſang, décidé par les mêmes cauſes citées, dans les ramifications de la veine-porte. L'anxiété peut avoir ſon ſiege dans un autre viſcere, & y dépendre des mêmes cauſes dont nous venons de faire l'énumération. Cette ſeconde cauſe ſe

développe fréquemment : c'eſt le paſſage gêné du ſang dans les rameaux de la veine-porte, ſoit qu'il provienne du ſpaſme des petits vaiſſeaux artériels contractés, ou d'un ſang trop épais & imméable qui s'embourbe dans les détroits des vaiſſeaux du foie. Car, à part, le ſang ſuperflu à la nutrition des viſceres abdominaux, qui conflue de toutes ces veines particulieres, ſe jette dans la veine-cave, tout le ſang veineux en général de l'eſtomac, des inteſtins, du méſentere, du pancréas, de la ratte, de l'épiploon, ſe ramaſſe dans un ſeul vaiſſeau, forme le canal de la veine-porte ; laquelle, après avoir percé dans la ſubſtance du foie, ſe diviſe en pluſieurs groſſes branches. Ce vaiſſeau, d'une conſiſtance ferme, doué de tuniques fortes & élaſtiques, à l'inſtar des arteres, s'avance, ſe répand de toute part dans ce viſcere, & ſe perd en des ramifications imperceptibles & innombrables. Le ſang abondant qu'il charrie, eſt deſtiné à la ſecrétion de la bile, & celui qui reſte, après cette fonction accomplie, paſſe dans une infinité de petites veines, & ſe rend dans la veine-cave. Suivant cette marche, qu'il tient conſtamment, il eſt clair que ce ſang,

de retour des viſceres digeſtifs, étant conduit dans la veine porte, traverſe deux fois des vaiſſeaux convergents, devient tour à tour deux fois artériel & veineux, avant que de continuer ſa route vers le cœur. Cette implicité de ſtructure & d'action nous convainc que le paſſage du ſang dans le foie, doit être naturellement pénible, puiſque le ſang veineux des organes du bas-ventre procede vers ce viſcere, ſans avoir reçu auparavant une nouvelle impulſion du cœur, s'y dirige, ſe diſtribue dans tous les conduits de la veine-porte, ſans avoir repris une autre empreinte & être animé d'une autre efficacité. Il ne faut donc pas trouver étrange que, dans les gens oiſifs, indolents & inappliqués, qui paſſent leur vie dans la pareſſe & l'inaction, il naiſſe, dans le foie, des embarras & des obſtacles au paſſage du ſang, faute d'un mouvement ſalutaire & compétent pour en faciliter le cours. Maintenant, quels que ſoient ces embarras, la poſſibilité de leur exiſtence étant avérée, ſoit qu'ils ſe décident dans les derniers capillaires de la veine-porte, répandus dans la ſubſtance intérieure du foie, ſoit qu'ils ſe forment dans les conduits bilieux ou hépatiques, ou

enfin dans ce tuyau émiſſaire commun, appellé hépato-cyſtique, l'effet en ſera indubitablement le même; ils intercepteront également la circulation du ſang dans les rameaux de la veine-porte, & ſuſpendront l'écoulement de la colonne du ſang veineux, de retour des viſceres digeſtifs, qui ſe trouvera déſormais arrêtée, & ſans pouvoir avancer. Or, tous ces faiſceaux de veines conſidérés remplis, diſtendus & engorgés de ſang, celui qui procede du cœur & coule dans l'artere cœliaque & les méſentériques, ne pourra plus ſe déſemplir dans ces veines. Il ſera en partie arrêté, & ſa ſtagnation s'étendant & gagnant de proche en proche, oppoſera une réſiſtance toujours plus grande à la colonne du ſang, qui deſcend par l'aorte inférieure, & va ſe diſtribuer dans les troncs de la cœliaque & des arteres méſentériques. De-là le ventricule gauche du cœur aura plus de peine à pouſſer dans l'aorte le ſang qu'il renferme, & cette difficulté ſubſiſtera immanquablement, tant que ces embarras dureront, ou juſqu'à ce que d'autres rameaux artériels, iſſus de l'aorte, dont le diametre total égale le calibre de ceux qui ſont obſtrués, les remplacent, reçoivent &

contiennent la ſomme du ſang deſtiné à couler dans les arteres cœliaques & méſentériques. Peut-être que c'eſt là vraiſemblablement la raiſon pour laquelle il paſſe en ces occurrences, une plus grande quantité de ſang dans les arteres émulgentes, ſituées le plus près des autres, & qu'il ſe filtre beaucoup plus d'urine qu'à l'ordinaire, ainſi qu'on s'en eſt pris garde dans cette eſpece d'anxiété, principalement lorſqu'elle dépend de la contraction ſpaſmodique des petits vaiſſeaux hépatiques, occaſionnée par un trouble ſubit, & par l'écoulement précipité & tumultueux des eſprits animaux. Car, toutes choſes étant égales, c'eſt une loi générale & immuable de l'économie animale, que la liqueur ſéparée dans un organe ſecrétoire quelconque, correſpond parfaitement à la quantité de l'humeur qui doit être filtrée, plus ou moins ſouvent préſentée dans un même intervalle de temps, au lacis des vaiſſeaux deſtinés à en opérer la ſecrétion.

Les Médecins Praticiens ont occaſion de reconnoître fréquemment cette eſpece d'anxiété, qui naît de la difficulté que le ſang trouve à paſſer dans les rameaux de la veine porte. Elle arrive

quelquefois d'une maniere ſubite & tout à coup inſupportable, à des perſonnes qui paroiſſoient jouir d'une excellente ſanté. Il leur ſurvient un vomiſſement copieux, & bientôt après ſe déclare une jauniſſe ſur toute l'habitude du corps, en même temps que l'anxiété finit. Cette bile mêlée avec le ſang & délayée peu à peu, ſe diſſout & s'échappe par les urines, la jauniſſe ſemble ſe diſſiper, & on diroit que ces malades recouvrent la ſanté. Cependant quelques ſemaines après, plutôt ou plus tard, ces mêmes accidents reparoiſſent dans le même ordre. On s'eſt aſſuré, par les ouvertures de cadavres, faites de ces malades (ainſi qu'il ſera davantage expliqué à l'article de l'ictere), que le conduit hépato-cyſtique, d'autrefois le cyſtique ſeulement étoient bouchés par des concrétions bilieuſes, des calculs, des tumeurs voiſines qui interceptent tout-à-fait l'écoulement de la bile qui ſe ſéparoit de la maſſe du ſang de la veine-porte. Quand ſa collection a diſtendu le canal où elle s'amaſſe, que les vaiſſeaux excréteurs en ſont remplis & gorgés, le ſang qui enfile la veine-porte, a peine d'aborder dans le foie; cette gêne occaſionne l'anxiété qui dure &

augmente jusqu'à ce que, par un effort salutaire de la nature, cet amas de bile soit chassé en partie par le vomissement, reflue en partie dans le sang, & manifeste la jaunisse. Car voici comment ces effets arrivent successivement dans l'action du vomissement, tous les visceres contenus dans la capacité du bas-ventre, sont violemment comprimés par les secousses réitérées & la contraction convulsive du diaphragme & des muscles abdominaux; cette compression rude & souvent redoublée, excite un mouvement rétrograde à la bile déja filtrée, & la repousse dans les rameaux ultérieurs de la veine porte; delà elle passe immédiatement dans les anastomoses & les embouchures des petits vaisseaux correspondants de la veine-cave, qui la mêlent avec le sang qu'elles charrient, & peut-être qu'elle est encore ramenée par cette voie dans les arteres, avec le sang de la veine-porte. Cette marche qu'elle suit est assurée. Car il est hors de doute qu'on peut détourner la route du sang, & changer sa direction dans les arteres: il suffit, à cet objet, d'opposer à leurs extrêmités une résistance insurmontable à la force du cœur, qui presse la colonne de sang, de la

baſe vers la pointe conique de ces vaiſſeaux. On a rapporté & confirmé ce phénomene aux *Commentaires* du § 141. article 1. Or, comme les engorgements qui ſe trouvent dans l'entrelacement des vaiſſeaux capillaires de la veine-porte, forment une barriere invincible au ſang artériel qui afflue dans ces veines, toutes ces parties étant d'ailleurs fortement comprimées par le vomiſſement qui ſurvient, rien n'empêche que le ſang, preſſé vivement dans ce conflit d'actions, ne ſoit repouſſé dans les arteres, puiſque les ſavantes découvertes de *Ruiſch* conſtatent que les rameaux de la veine-porte, diſtribués dans le méſentere, n'ont aucune valvule qui puiſſe s'oppoſer à ce mouvement rétrograde du ſang (*a*). Cette explication rend très-bien compte, pourquoi l'anxiété peut naître encore de la réplétion ou de la dilatation extraordinaire de l'eſtomac & des boyaux, remplis & diſtendus par des vents, que retient & empriſonne le gonflement de ces parties, toutes les fois que la compreſſion des vaiſſeaux y gêne

---

(*a*) Adverſar. Anatom. dec. II. n°. IV. pag. 11.

la circulation des humeurs. Cette anxiété, à la vérité, est peu redoutable & se guérit par l'explosion des vents.

Celle qui survient dans les maladies aiguës est bien d'une autre nature, & doit suggérer les plus grandes précautions, parce qu'elle peut occasionner des maux redoutables & infinis, comme on le verra bientôt au *Paragraphe* suivant. Des négligences, des inattentions ou des erreurs à cet égard, ont eu les suites les plus tristes, & ont été une source de regrets pour les Médecins peu éclairés ou peu vigilants, qui n'en avoient point reconnu & empêché les funestes progrès. Afin de se mettre à l'abri de ces reproches & de ces fautes répréhensibles & condamnables, il faut soigneusement examiner quelle est la cause de l'anxiété, & quel paroît en être le siege. Car il y a une grande différence à faire entre toutes ces especes dénommées. Celle qui vient de la gêne du sang dans les extrêmités de l'artere pulmonaire, est beaucoup plus dangereuse que l'autre, qui dépend du passage intercepté du sang de la veine-porte dans la substance du foie, quoiqu'elles soient néanmoins l'une & l'autre capables d'avoir des suites fâcheuses. La troisieme enfin qui

provient des vents & de la contraction ſpaſmodique des petits vaiſſeaux, ſemble la moins périlleuſe des trois. Le cours déréglé des eſprits animaux la ſuſcite ſouvent dans les perſonnes hyſtériques & hypocondriaques, où elle ſe produit avec inquiétude, mais ſans autre inconvénient. Il s'agit actuellement d'éclaircir les ſignes qui diſtinguent & différencient chacune de ces eſpeces d'anxiétés.

§. 632. *Si l'anxiété, provenant de la ſtagnation du ſang dans le poumon (631.), perſiſte long-temps, elle occaſionnera autour du cœur des concrétions polypeuſes, des inflammations, des gangrenes ſubites ſuivies d'inquiétudes & d'angoiſſes inſupportables & irréſiſtibles, & même d'une mort prompte. Lorſque la cauſe qui la produit attaque les hypocondres, le malade éprouve le plus grand ſentiment de mal-aiſe à la région de l'eſtomac ; les autres viſceres abdominaux en étant moins affectés, elle excite des putréfactions ſanguines, violentes & accélérées dans les gros vaiſſeaux, ſitués aux environs, qui ſont d'un tiſſu lâche & d'un mouvement lent, qu'accompagnent des gan-*

grenes funestes, la putréfaction du foie & des dysenteries mortelles, par le contact & l'infection des matieres putréfiées.

Dans le *Paragraphe* précédent, nous avons démontré que lorſque la cauſe de l'anxiété réſide aux environs des organes vitaux, par leſquels on entend le cœur & les poumons, c'eſt une preuve réelle que la ſortie du ſang du cœur n'eſt pas libre, & ſouffre une léſion notable. Les ſymptomes qui la manifeſtent, ſe déduiſent aiſément de l'interception des fonctions vitales, c'eſt-à-dire, du dérangement du pouls & de la gêne de la reſpiration. Le ſang ne ſortant que péniblement du cœur, & les arteres n'acquérant pas une dilatation ſuffiſante, le pouls ne peut que devenir foible & intermittent; & conſéquemment le froid s'empare bientôt des extrêmités du corps, où le ſang n'a pas la force de parvenir & de ſe répandre uniformément. De plus, l'inſpiration de l'air qui contribue, ſans contredit, à la dilatation du poumon, ne peut s'exécuter, que le ſang pouſſé par le ventricule droit du cœur, ne traverſe avec facilité les diviſions capillaires de

l'artere pulmonaire; & encore nous avons avancé dans le dernier *Paragraphe*, que le trajet du ſang artériel eſt bientôt interrompu, dès qu'il y a dans le commencement de l'aorte, un obſtacle qui s'oppoſe à la ſortie libre du ſang : il réſulte delà, pourquoi les malades attaqués de cette eſpece d'anxiété, redoublent tous les efforts de la reſpiration, pour ouvrir la voie & accélérer la route du ſang, qui ſe trouve gênée dans les détroits de l'artere pulmonaire. Voilà d'où viennent ces ſoupirs réitérés, cette reſpiration courte & laborieuſe qu'on remarque dans ces malades, & la poſition droite & perpendiculaire qu'ils affectent, aſſis dans leur lit, (laquelle *Hippocrate* annonce comme un mauvais indice dans les fievres aiguës). De ſorte que le réſumé de ces documents nous perſuade que la difficulté de la reſpiration, l'intercadence du pouls, le froid des extrêmités ſont des avertiſſements conſtants, que la cauſe immédiate de l'anxiété qu'ils accompagnent, ſe trouve autour der organes vitaux, & menace d'une mort prochaine, ſi on ne peut obvier promptement au principe qui la produit.

Mais lorſque le ſang s'arrête dans les

ſinus

ſinus veineux, dans les oreillettes & les ventricules du cœur, par quelque cauſe que ce puiſſe être, cela ſuffit pour que le cours du ſang ſoit intercepté dans les détroits des extrêmités artérielles, il y ſéjourne immanquablement, & ſes globules contractent une adhérence entr'eux. Car le ſang, avons-nous dit en pluſieurs occaſions, tend toujours, par une qualité ſpéciale & naturelle, à s'épaiſſir & à ſe coaguler. La partie la plus liquide abandonne tout de ſuite la plus groſſiere, ſuinte & pénetre dans les arteres, tandis que le reſte, toujours plus adhérent & plus denſe, dégénere en des concrétions polypeuſes, qui acquierent ſouvent une conſiſtance ſi ferme, que quand le malade revient de cet état dangereux; elles ſubſiſtent toute la vie, & ne ſont plus ſuſceptibles de ſe réſoudre. Ce n'eſt pas encore tout: on riſque d'autres inconvénients fâcheux. Ce ſang arrêté & imméable a beau être preſſé par la force entiere du cœur, il ne ſe réſout ni n'avance; cependant les impulſions vives de la fievre qui s'éleve, en agitent & ſecouent violemment les molécules (voyez le §. 371); il s'enſuit une irritation forte qui enflamme les organes vitaux; cette inflam-

mation s'étend, gagne de proche en proche, elle empire & se change subitement en une gangrene, (voyez les §. 388. & 422.) qui s'annonce bientôt, & qu'on reconnoît facilement pour mortelle. Ces exemples fâcheux se renouvellent fréquemment dans les grandes péripneumonies, (lisez le §. 432.) & ces désordres funestes sont ordinairement suivis d'un état insupportable d'inquiétudes & d'angoisses. Les malades ne sont bien nulle part, ils se retournent sans trouver de place où ils puissent rester ; ils se fatiguent & roulent sans cesse, pour ainsi dire, dans le lit, jusqu'à ce que le poumon soit totalement engorgé & rempli, qu'ils suffoquent & périssent.

Lorsque la cause qui la produit, attaque les hyppocondres, &c. Il est vrai que cette espece d'anxiété n'a pas des suites si promptes & si dangereuses que celle que nous venons de traiter, mais elle n'entraîne pas moins des accidents funestes, & occasionne également aux malades ce symptome désespérant, ce sentiment affreux d'inquiétude & d'angoisse, auquel ils demeurent en proie. La différence qu'on observe en elle, c'est que la respiration n'est pas si

ênée, & le pouls paroît mieux déve-
ɔppé, quoique fébrile. L'objet le plus
igne d'attention consiste en ce que le
entiment d'anxiété se rapporte à la ré-
ion de l'estomac, & principalement à
on orifice supérieur, qu'on appelle le
ardia. Quoiqu'il soit constant que
obstacle qui le produit, réside & agisse
ans le foie, où il intercepte la circu-
ation du sang dans la veine-porte, les
nalades pourtant éprouvent du côté
roit du ventricule, un poids incom-
node & accablant; & à mesure qu'ils
n sont délivrés, la bile reflue dans la
nasse du sang, se répand dans tous les
ouloirs, & teint tout leur corps d'une
éritable jaunisse. Ils indiquent eux-
nêmes l'endroit que le mal affecte,
orsqu'ils le souffrent violemment; j'en
i remarqué moi-même des indices cer-
ains & visibles à l'extérieur, semblables
ceux d'une personne qui a reçu un
oup & une forte contusion sur la peau.
Cependant, approfondissons, s'il est
ossible, les causes de cette communi-
ation du mal. Les notions anatomiques
ertifient que les nerfs dits de la hui-
ieme paire, forment un lacis étendu
ur l'orifice supérieur de l'estomac, d'où
artent des rameaux considérables qui

vont se distribuer dans tous les visceres du bas-ventre. Voilà peut-être la raison plausible de ce rapport, de la propagation éloignée du mal, & de l'anxiété vive qu'on y ressent, & qui n'est proprement occasionnée que par le dérangement de la circulation dans les visceres du bas-ventre & la gêne qu trouve le sang du foie à passer dans les ramifications subtiles & impliquées de la veine-porte. On pourroit objecter que la marche du sang paroît également interrompue dans les autres visceres de l'abdomen, que la même cause en obstrue ou restreint les vaisseaux, & que le sang qui y vient par les arteres, les veines ne pouvant pas se vuider & se désemplir, doit y exercer conséquemment une turgescence & une action distensive, bien capables d'y exciter une anxiété douloureuse. On ne sauroit réfuter ni révoquer en doute ce raisonnement analogique; mais sans nous inscrire en faux contre sa probabilité, l'expérience confirme qu'il faut, ou que les malades n'en perçoivent qu'un sentiment sourd & obtus, ou que la connexité & la conformation naturelle des parties adjacentes renvoient toujours au même endroit le sentiment de l'anxiété, sans

ouvoir l'exciter ailleurs. J'ai lu néanmoins dans plusieurs Auteurs, & j'ai quelquefois observé moi-même, que s douleurs vagues dans tout le basventre, tantôt à la ratte, tantôt dans la rconvolution des intestins, annoncent précedent souvent un ictere périodiue. Mais à l'égard du sentiment de al-être & d'anxiété dont nous parons, il est circonscrit spécialement dans circonférence de l'estomac. En condérant ce phénomene invariable, *Helont* dit que « les douleurs de l'ictere ne sévissent nulle part avec tant de vigueur qu'au creux de l'estomac; c'est du milieu de ce viscere qu'il fait naître les anxiétés & les soupirs que le malade rend, lesquels attestent irrévocablement qu'en ce seul endroit réside le foyer du mal, & se rassemblent les effets de sa malignité (*b*) ».
On ne doit pas être étonné de la multude ni de l'atrocité des maux que anxiété cause, quand on considere la agnation du sang dans toutes les disibutions de la veine-porte, dont tous s conduits sont bouchés, & l'engorge-

(*b*) Capitul. *confirmatur morborum sedes in nima sensitiva*, ad calcem. n°. XIII. pag. 451.

ment en entier du foie diſtendu par l'amas d'un ſang épais & imméable. Car le ſang abondant, charrié par la veine-porte, contient phyſiquement en lui, la bile elle-même, que l'organiſation de ce viſcere doit ſinguliérement en ſéparer. Les vaiſſeaux biliferes qui la reçoivent & la tranſmettent après ſa ſecrétion, ne peuvent qu'être comprimés par les obſtructions & les gonflements qui les confinent à l'entour. Il arrive ſouvent que les conduits excréteurs de l'une & l'autre bile, c'eſt-à-dire, de celle qui ſe filtre dans le foie, & de l'autre, iſſue dans la véſicule du fiel, deviennent abſolument oblitérés dans ces maladies. Delà, que peut-il s'enſuivre, ſinon une putréfaction éminente & intolérable? On obſerve effectivement, que la chaleur vive de la fievre, aidée de ſon croupiſſement, corrompt vîte la bile, & les premieres marques d'une corruption décidée dans les cadavres des animaux, ſe rencontrent & s'apperçoivent toujours autour du foie. A meſure que le mouvement impétueux de la fievre vient battre ſans ceſſe & à coups redoublés contre cet amas de vaiſſeaux obſtrués, il s'en fait un déchirement & la rupture; les humeurs s'extravaſent

'épanchent dans le tissu cellulaire des
nvirons, & la gangrene s'en empare
rdinairement, attendu la mollesse du
oie, sa consistance spongieuse, si foi-
le & si fragile, que les fibres de sa
ubstance se séparent & se détachent au
noins rude attouchement. On découvre
insi, pourquoi à la suite des icteres fâ-
cheux, il se forme dans la substance du
oie, des dépôts & des vomiques puru-
lents, pourquoi le viscere tombe quel-
quefois presque en entier en suppura-
tion ; & sa sanie, d'une odeur la plus
infecte, occasionne des dysenteries
mortelles. Il y a quelques années qu'il
régna, d'une façon épidémique, dans
ces contrées, pendant l'automne, des
fievres continues, rémittentes, accom-
pagnées d'une légere inflammation au
foie. Les malades se plaignoient d'une
anxiété remarquable dans cette partie ;
l'urine fut teinte d'une couleur jaune,
qui se distinguoit encore mieux dans la
conjonctive des yeux. Plusieurs cas mal-
heureux firent connoître qu'il ne falloit
pas ordonner le quinquina aux malades,
avant d'avoir ôté & détruit les obstruc-
tions & les engorgements subsistants dans
le foie. Plusieurs de ceux qui furent ainsi
mal traités, resterent quelque temps

dans un état languiſſant, & moururent enſuite d'une dyſenterie gangréneuſe.

§. 633. *De ces expoſitions, un Médecin inſtruit conclura facilement; quelles ſont la nature & la cauſe exiſtantes de l'anxiété décrite, (631. 632.) & le pronoſtic qu'il doit en tirer. Il la diſtinguera en même temps de toute affection particuliere du genre nerveux, par la ceſſation de la fievre qui a précédé, & des maladies inflammatoires aiguës, par l'apparition ſenſible des ſignes pathognomoniques qui les caractériſent.* **Enfin**, *en conſidérant attentivement l'intenſité, la durée & le ſiege du mal, il en diſcernera & pourra prévoir prudemment les accidents & les ſuites. Il s'enſuit encore delà, pourquoi, dans preſque toutes les maladies, l'anxiété ſurvient à l'article de la mort, & en termine, pour ainſi dire, la derniere ſcene; pourquoi l'anxiété qui provient du ſpaſme des vaiſſeaux eſt beaucoup moins dangereuſe que celle qui dépend d'inflammation; pourquoi enfin l'inquiétude, l'agitation, ce remuement continuel, les ſoupirs, la difficulté de reſpirer, l'inſomnie ſont, dans les maladies d'inflammation & de ſup-*

puration, les signes avant-coureurs d'une mort prochaine.

Les résultats des deux derniers *Para-raphes* mettent dans leur évidence la écessité de distinguer deux especes 'anxiétés. La premiere a son siege au-rès des organes vitaux. Son caractere : sa cause individuelles consistent dans impossibilité où le cœur se trouve de hasser le sang qu'il contient, & dans 'interception de son passage dans les létroits des arteres ; & nous avons nette-nent démontré à ce sujet, que les em-barras opposés à la liberté de la circula-ion, se trouvent principalement aux extrêmités capillaires de l'artere du pou-mon. Les signes les plus univoques, auxquels on peut la reconnoître, dont nous faisons ici briévement la récapitu-lation, sont la gêne de la respiration, la foiblesse & l'irrégularité du pouls, & le froid des extrêmités du corps. Quand il se déclare un état imminent d'oppres-sion & d'angoisse, c'est un présage fu-neste, que cette anxiété dégénere en une mort subite, ou que le sang arrêté & croupissant engendre des concrétions polypeuses, lesquelles occasionnent en-suite, au moindre exercice du corps,

des palpitations de cœur cruelles, des défaillances redoutables, des courtes haleines & d'autres accidents mortels. La seconde espece d'anxiété est concentrée dans les hypocondres. On la différencie de la premiere, en ce que ni la peine de la respiration, ni le dérangement du pouls ne sont pas fort grands, parce que les embarras ou les engorgements qui la produisent, n'existent ni dans les poumons, ni dans les gros troncs artériels qui sont à l'embouchure du cœur, & se trouvent éloignés de ces parties, & renfermés dans les sous-divisions de la veine-porte. Elle a pour signe principal & caractéristique, un sentiment insupportable d'oppression autour de l'orifice supérieur de l'estomac, ou du cardia, qui la constitue spécialement. Quoiqu'on soit positivement assuré que cette derniere espece ne paroît pas d'un danger si pressant que l'autre, il n'est pas moins évident cependant, qu'elle peut être suivie de plus tristes accidents, énoncés dans le *Paragraphe* précédent.

Il s'agit maintenant de définir la cause matérielle qui la produit, & de reconnoître clairement, dans l'une & l'autre espece, si le défaut ou l'arrêt de

la circulation dans les dernieres ramifications des vaiſſeaux, doit être imputé à la denſité inflammatoire des humeurs, ou s'il faut en accuſer la contraction ſpaſmodique des vaiſſeaux qui en a rétreci immanquablement la cavité. Car, dans ces deux cas, le traitement change & devient bien différent. On ſait qu'il y a des gens en qui le genre nerveux eſt ſuſceptible d'une mobilité & d'une irritabilité prodigieuſes ; le cours des eſprits ſe déroute & ſe trouble ſi facilement, qu'à la moindre idée, ils éprouvent des anxiétés vives, des ſpaſmes & des douleurs étranges, des convulſions extraordinaires, &c. *Sydenham* affirme que cette cauſe d'anxiété eſt plus fréquente qu'on ne penſe. Conſultez à ce ſujet les hiſtoires indubitables qu'il décrit de cette maladie merveilleuſe & proteiforme, que les Médecins ont vulgairement appellée paſſion hyſtérique & hypocondriaque (*c*). Ce Praticien infatigable avertit que la plupart des maladies, même chroniques, en dépendent & en reſſortiſſent eſſentielle-

(*c*) Diſſertat. Epiſtol. de Paſſion. Hyſteric. pag. 485. & ſeq. [illegible]

ment (*d*). Il y a peu de femmes, à la vérité, qui en ſoient parfaitement exemtes; & ce n'eſt abſolument que celles qui ſont néceſſairement adonnées à des travaux rudes, & qui traînent des jours pénibles & continuellement occupés. En outre, le plus grand nombre des hommes, appliqués à l'étude des ſciences & des belles-lettres, en contractent ordinairement les triſtes diſpoſitions, en menant une vie trop ſédentaire. *Sydenham* remarque ſur-tout, que cette maladie a quelque choſe en elle de bien ſingulier, en ce que, quelle partie du corps que ce ſoit, en qui cette ataxie (*αταξίx*) des eſprits ait ſon influence, on voit à l'inſtant naître & éclater des ſymptomes morbifiques étonnants, qui ſont toujours relatifs & analogues aux fonctions organiques, & aux mouvements appropriés de la partie léſée; enſorte que cette ſeule maladie imite toutes les autres, & leur reſſemble tellement, qu'il eſt aiſé que le Médecin ſe méprenne, & prenne le change ſur ſon caractere. Il faut un homme éclairé, attentif & conſommé dans la pratique,

(*d*) Ibid. pag. 486.

pour la démaſquer au premier aſpect, & en démêler les détours & les artifices. Cet incomparable Auteur raconte les phénomenes ſinguliers que cette maladie excite en chaque partie, & il enſeigne que quelqu'anomales & variés qu'ils ſoient, ils dérivent de la même ſource, ſuppoſent le même dérangement radical, dépendent de la même cauſe, & indiquent le même traitement. La mobilité exceſſive du genre nerveux, & la ſubtilité trop grande des eſprits, leſquels, pour me ſervir des expreſſions élégantes de *Sydenham*, « placés com-
» me au confin des êtres ſpirituels, for-
» ment & terminent le dernier degré
» dans l'échelle des choſes matérielles
» (*e*), conſtituent proprement cette
» maladie ». Le ſang eſt la ſource commune de toutes les liqueurs animales; elles participent des mêmes qualités dont il eſt empreint. La ſéroſité, la lymphe, & en général toutes les humeurs qui en ont été ſéparées, contractent & conſervent éternellement le caractere foncier qu'il leur a tranſmis. Les jeunes filles, & les hommes ſtu-

(*e*) Diſſert. Epiſtol. de Paſſion. Hyſteric. pag. 503.

dieux, accoutumés à pâlir sur les livres, vivent les uns & les autres dans l'inaction & la foiblesse ; les fonctions de leur corps s'accomplissent d'une maniere languissante ; aussi le sang qu'on tire de leurs veines, en les saignant, est un sang trop coulant, trop limpide & abâtardi, il ressemble plutôt à une eau tant soit peu rougie ; tandis que celui d'un paysan robuste & laborieux, paroît d'un rouge noirâtre, tend tout de suite à se coaguler, forme bien vîte une masse dure ; la sérosité même du sang n'a que trop souvent en eux une propension naturelle à s'épaissir. Delà on peut avancer, avec fondement, que le fluide nerveux, cette liqueur la plus subtile & la plus déliée du corps, puisqu'elle émane & est issue de la masse du sang, jouit dans les diverses constitutions, des mêmes propriétés, à différents degrés. Etant plus ou moins affinée & épurée, elle a une consistance & une cohésion singulieres, & des qualités affectées à la nature propre. On observe tous les jours des jeunes filles délicates & des hommes enervés, dont le sang appauvri & peu travaillé, manque de consistance & de salubrité, se troubler à la plus légere émotion de l'ame, frémir au

moindre bruit, & trembler presque sans sujet, tandis qu'un laboureur endurci à la fatigue & fait au tumulte, verroit, sans effroi & sans peur, s'écrouler la terre sous ses pieds, abîmer l'univers, & renverser, pour ainsi dire, la nature entiere. Je ne prétends pas pourtant attribuer l'intrépidité de ces hommes valeureux, à la vigueur seule de leurs sens, & à l'organisation mâle & parfaite de leur esprit; elle provient assurément encore plus de la fermeté & de l'endurcissement de leur corps. La contexture de leurs fibres étant devenue plus forte & comme cálleuse, les molécules de leurs fluides étant plus denses & plus adhérentes par les travaux excessifs auxquels leur condition les assujettit sans relâche, diminuent la perspicacité de leurs sens, émoussent en eux les sentiments, ralentissent les impressions quelconques des corps étrangers, & leur machine, plus lourde & plus pesante, résiste davantage à toute sorte d'impulsion, & n'est point capable d'une agilité si considérable & si prodigieuse. « Cependant la grandeur & la force de » l'ame, tant que cette substance immatérielle est associée à ce corps de » boue, dépendent de la consistance

„ & de la fermeté des esprits animaux „ qui servent à ses opérations (*f*) „. Il résulte delà, que c'est à tort & sans raison, que les Médecins qui traitent les gens hystériques & hypocondriaques, & encore leurs amis, les blâment, les querellent de leur foiblesse & de leur pusillanimité, comme si c'étoit leur faute, & s'il étoit en leur pouvoir de calmer à volonté les alarmes de leur imagination, trop prompte à se troubler, & à contenir, par les meilleurs raisonnements, leurs esprits trop actifs, toujours prêts à se déchaîner. Les plus excellentes réflexions n'offrent pas *un remede plus efficace* aux personnes attaquées d'une si grande irritabilité du genre nerveux, « que le fut le décret „ ridicule de ce Stoïcien orgueilleux & „ insensé, qui s'amaginant avoir un em„ pire souverain sur les maux, & vou„ lant s'exemter à l'avenir du mal de „ dents, déclara & statua qu'il ne per„ mettroit jamais que ses dents s'avisas„ sent de lui causer la plus petite dou„ leur, (ὀδονταλγίαν) (*g*) „.

A quels signes peut-on actuellement

(*f*) Ibidem.
(*g*) Ibidem.

reconnoître cette anxiété produite par le déréglement du genre nerveux ? D'abord elle paroît ſans être précédée de la fievre : telle eſt la conſtitution délicate des malades, que leurs fibres ſolides ſont d'une ténuité & d'une vibralité extrêmes, & leurs liqueurs ſans conſiſtance & ſans ton. L'on ſait, ou l'on s'informe ſi quelque paſſion de l'ame l'a devancée, s'il eſt arrivé des pertes immodérées, des évacuations violentes, nées d'une maniere ſpontanée, ou ſuſcitées par quelque purgatif ou quelque émétique, &c. car l'obſervation journaliere conſtate que les perſonnes hyſtériques & hypocondriaques ſupportent avec beaucoup de dérangement & de peines, les remedes évacuants quelconques. On doit regarder comme un ſigne certain & pathognomonique du paroxiſme des affections nerveuſes, lorſque les malades rendent une quantité abondante d'urine claire & l'impide comme l'eau de roche ; & on peut alors préſager ſans crainte, que cette anxiété exiſte ou eſt prête à paroître (*h*). *Sydenham* avoue lui-même, qu'il s'en tenoit à cet écoulement extraordinaire

(*h*) Ibid. pag. 491. 492.

d'urine, pour découvrir cette maladie ſinguliere, qui ſe cache & ſe déguiſe ſous l'apparence de tant d'autres (*i*). Qu'on ſe conduiſe ſelon ces notions, ſans appréhender nullement de ſe tromper. L'autre eſpece d'anxiété que nous avons rapportée à l'épaiſſiſſement inflammatoire du ſang, & imputée aux embarras décidés dans les extrêmités capillaires des arteres qui empêchent ſa circulation, eſt toujours accompagnée de la fievre. (Voyez le §. 588.) Une fievre vive l'annonce & la devance même preſque toujours; & outre cela, les ſignes d'inflammations la différencient évidemment de l'anxiété dépendante du genre nerveux. (Voyez le §. 382.) Il eſt de la plus grande importance de s'attacher ſoigneuſement à bien développer les ſignes qui careƈtériſent en particulier chacune de ces anxiétés, puiſque, comme on le verra dans le *Paragraphe* ſuivant, tout roule ſur cette différence, qui eſt la baſe du traitement, & décide les remedes variés, ſouvent même oppoſés, que demande chaque eſpece.

A la clarté de ces notions joignez les

(*i*) Ibid. pag. 495.

considérations essentielles & suivantes de la véhémence du mal, de sa durée, de l'endroit affecté où il a pris son origine, & vous en déduirez aisément un pronostic assuré. En effet, qui peut douter que plus l'anxiété paroît violente & sa durée longue, plus les accidents qui en dérivent & leurs suites sont dangereux. Lorsque la cause physique de l'anxiété persiste long-temps aux détroits de l'artere pulmonaire, quelle qu'elle soit, ou produite par la densité inflammatoire des humeurs, ou occasionnée par une affection spasmodique, semblable à celle de l'asthme périodique, n'importe : il y a toujours beaucoup à craindre que quelques globules du sang arrêté ne se réunissent, ne se coagulent & ne forment des concrétions polypeuses ou dans les gros vaisseaux & les oreillettes du cœur, ou enfin, que les parois de ces gros vaisseaux si distendus & gonflés, ne puissent résister au volume & à la force du sang, n'éclatent & cedent en partie, & causent des aneurismes ou des varices, même dans la substance du cœur. On a beau ensuite guérir l'anxiété & détruire tous les symptomes morbifiques qui lui avoient donné lieu, ces maux sont irrémédiables, & subsistent

éternellement. Nous en avons parlé plus au long dans les *Commentaires* du §.176. Ces positions étant solidement établies, on comprendra facilement tout ce qui suit.

Pourquoi, dans presque toutes les maladies, l'anxiété survient à l'article de la mort & en termine, pour ainsi dire, la derniere scene? Il est peu de maladies qui fassent périr sur le champ le malade: la peste pourtant dont nous avons fait mention dans une autre occasion, a tué subitement des personnes qui paroissoient en bonne santé, qui n'ont pas eu le temps de se plaindre d'aucun mal, & qui se trouvoient même dans les places publiques à vaquer à leurs affaires (*k*). A quelques maladies semblables près, qui frappent à l'improviste des coups soudains & mortels, toutes les autres, qui ont un cours plus ou moins long, en s'acheminant à la mort, finissent par produire une forte anxiété, qui ne semble autre chose que le dernier combat de la vie avec la mort, chez les moribonds. On découvrira tout de suite la raison de ce phénomene par la revision succinte des

(*k*) Sydenh. sect. II. cap. II. pag. 133.

ſymptomes qui arrivent aux approches de la mort. En effet, dans un homme ſur le point de mourir, les forces du cœur ſont totalement affoiblies, la langueur & la petiteſſe du pouls le démontrent ainſi. La circulation du ſang commence à s'embarraſſer, les humeurs ne parviennent plus aux extrêmités du corps, leur pâleur & leur froid nous en inſtruiſent aſſez. Les vaiſſeaux cutanés de toute l'habitude reſſerrés & rétrecis, peut être même oblitérés par ce froid, font dériver le ſang veineux dans les groſſes veines & dans le ventricule droit du cœur; d'autre part, ce même froid contracte pareillement les arteres; & comme le cœur, par ſa foibleſſe, n'eſt plus capable de chaſſer la colonne du ſang avec des impulſions aſſez fortes pour le dilater ſuffiſamment, il perd bientôt ſa direction naturelle; il en prend une contraire, & rebrouſſe chemin, parce que les arteres le repouſſent de nouveau vers le cœur d'où il vient: cette oppoſition de mouvements fait naître une réſiſtance immenſe à l'action du cœur, qui ne peut plus ſe déſemplir, ni recevoir dans le ventricule gauche, le ſang qu'y portent les veines pulmonaires. Le poumon ſe remplit en con-

ſéquence de ſang, le ventricule droit ne ſauroit ſurmonter la réſiſtance qu'éprouve le ſang qu'il y envoie: on voit, à cet effet, les moribonds redoubler inutilement les efforts de leur reſpiration. Les arteres pulmonaires reſtent cependant pleines & engorgées; le ventricule droit bat encore avec la plus grande vîteſſe, & preſſe le plus qu'il peut, le ſang dans ces arteres déja pleines. Qu'eſt-il poſſible qu'il produiſe? Une humeur trop viſqueuſe & plus épaiſſe qu'à l'ordinaire, que le malade n'a pas la force d'expulſer par les crachats, & ne ſauroit rendre par aucune ſorte d'expectoration, s'échappe dans les voies aériennes, remplit les petites cellules de la trachée-artere, & y excite ce bruit affreux, d'une eſpece de bouillonnement, communément le râle, qui va toujours croiſſant & qu'on remarque alors (*De Rochel*). Le paſſage de l'air s'en trouve toujours plus intercepté, la reſpiration gênée & la dilatation des vaiſſeaux du poumon ſi opprimé, difficile & à la fin impoſſible par ſes augmentations. L'action du ventricule droit s'anéantit par tous ces obſtacles, la circulation ceſſe, & le malade meurt. Or, nous avons prouvé au §. 631. que

la cause de l'anxiété consiste dans la difficulté de la sortie du sang du cœur : il est clair, par les événements progressifs que nous venons de détailler & de reconnoître chez les moribonds, que l'anxiété doit nécessairement survenir & devenir extrême à l'article de la mort. Cette vérité est sensible aux noyés ou aux pendus, qui survivent à ces terribles catastrophes. Ils affirment tous avoir éprouvé une anxiété terrible, ensuite de laquelle ils ne se rappellent plus de rien. Il y a quelque temps qu'un vieux Jardinier ayant été pris par les ennemis qui avoient été déja mis en fuite, & qui étoient pressés d'éviter de tomber entre les mains de ceux qui les poursuivoient, fut pendu précipitamment à un arbre ; heureusement pour lui, il fut bientôt reconnu & abordé par les siens, qui couperent à l'instant la corde & le délivrerent de ce péril pressant. Il a du depuis raconté plusieurs fois à l'illustre *Boerrhave* que, dès qu'il fut suspendu en l'air, il apperçut tout de suite une lumiere éblouissante comme un éclair, qu'il souffrit en même temps une anxiété insupportable, & que c'est là tout ce dont il se souvint, jusqu'à ce qu'il revînt à lui, & recouvrât l'usage de ses

ſens. C'eſt donc avec autant de juſteſſe que d'élégance, que *Séneque* décrit les anxiétés de l'aſthme périodique, auquel il étoit ſujet, de cette ſorte: « L'accès » en eſt fort court, il eſt rapide, ſur- » prend comme un éclair & dure » preſque une heure. Qui pourroit le » ſupporter plus long-temps ſans périr? » J'ai eſſuyé pendant cet intervalle, » tous les dérangements du corps & » tous les périls de la vie. Peut-on, en » effet, ſouffrir quelque choſe de plus » cruel & de plus inſoutenable? Non, » ſans doute. J'ai tout fait, hors de » rendre l'ame; il ne reſte plus, après » cela, que de mourir. Auſſi les Méde- » cins regardent ces accidents comme » les avants-coureurs de la mort (*l*).

Pourquoi l'anxiété qui provient du ſpaſme des vaiſſeaux, eſt beaucoup moins dangereuſe que celle qui dépend d'inflammation. La raiſon en eſt convainquante: c'eſt parce que l'état de ſpaſme finit avant que l'anxiété ſéviſſe au point de produire des foibleſſes ou de menacer de défaillances. D'ailleurs, le cœur eſt alors dans l'impuiſſance de pouſſer le ſang avec aſſez de force, pour qu'il

(*l*) Epiſtola LIV. pag. 454.

aſſue

afflue abondamment dans le cerveau, & excite une irradiation suffisante d'esprits dans les nerfs. C'est pour cela que leur écoulement impétueux cessant dans la plupart des parties, l'anxiété finit & est terminée tout de suite. La pratique présente ces faits tous les jours chez les femmes hystériques. Dans ces occurrences, la constriction spasmodique, dont les muscles du gosier paroissent atteints, retient l'air arrêté dans le conduit de l'œsophage. Cet air, raréfié par la chaleur du lieu, y occasionne un gonflement qui gêne, comprime toutes les parties voisines avec un sentiment pressant d'une espece de suffocation. Mais dès que ces personnes commencent à tomber en défaillance, le spasme se dissipe, l'air engagé dans le canal de l'œsophage sort avec explosion, en formant des rôts éclatants; & tous les symptomes s'éclipsent à la fois. Il en arrive autant de celles qui sont attaquées de l'asthme convulsif. Il semble que leur oppression les conduit aux portes de la mort; le spasme fini, la circulation se réintegre tout comme auparavant. On voit des gens qui ont essuyé plus de cent de ces paroxismes, dont ils reviennent parfaitement, à moins qu'à force

de rechûtes, ils ne deviennent ſujets à des concrétions polypeuſes, ou à des varices dans les vaiſſeaux ſitués près du cœur, ou dans le cœur lui-même, leſquelles cauſent ſouvent des morts ſubites. A la vérité, le ſang des hyſtériques & des hypocondriaques eſt peu enclin & ſujet à ſe coaguler. Ainſi, malgré la fréquence de ces attaques, ils ſont moins expoſés à la naiſſance des polypes, & des autres accidents analogues & conſécutifs.

Le danger eſt beaucoup plus grand dans l'anxiété provenante de la denſité inflammatoire des humeurs, parce que le ſang trop épais s'arrête & engorge les extrêmités capillaires des arteres. La colonne des fluides que le cœur pouſſe contre ces obſtacles, ne ſert qu'à procurer la diſſipation de la partie la plus liquide des humeurs, & qu'à augmenter l'épaiſſiſſement de celles qui ſont ſtagnantes & qui inherent dans les petits vaiſſeaux. Le mal par conſéquent croît à tout moment, il empire & devient bientôt mortel, lorſqu'on n'eſt point à temps de réſoudre, ce qui arrive fréquemment, les particules obſtruantes qui ſe forment.

Pourquoi enfin l'inquiétude, l'agita-

tion, ce remuement continuel, &c. Selon la remarque de *Duret* (*m*), il ſemble qu'*Hippocrate* a voulu exprimer par ce ſeul mot (δυσφορίης) l'aſſemblage fatal de ces triſtes ſymptomes, qu'il regarde comme un ſigne mortel dans les maladies quelconques. En effet, quand les malades ſupportent difficilement leurs maladies, leur impatience perce à chaque inſtant; ils changent continuellement de place, de ſituation & de lieu, tandis au contraire, que lorſqu'ils la ſoutiennent facilement, il y a tout lieu d'eſpérer pour eux; & même les gens du peuple les moins inſtruits, ſavent très-bien, par une habitude conſtante, & par une obſervation ſûre, que c'eſt un très-mauvais ſigne dans les maladies dangereuſes, toutes les fois que le malade inquiet, colere, ſans raiſon & outre meſure, veut à tout moment changer de lit & paſſer en un autre lieu, qu'il agite ſon corps & remue continuellement; c'eſt alors, pour parler ſans figure, qu'on dit qu'il lutte contre la mort. Cette anxiété & l'agitation non interrompue de tout le corps, accompagnée de ſoupirs & d'une diffi-

(*m*) In Coacas Hippoc. pag. 3. & 4.

culté de refpirer, dénote clairement, que le fang pouffé par le ventricule droit du cœur, ne peut point traverfer les vaiffeaux du poumon ; que la fuffocation eft imminente & la mort prochaine. N'importe, quelle que foit la caufe qui produit l'oppreffion, qu'elle vienne par un fang épais & inflammatoire, qui s'embarraffe dans les détroits de l'artere pulmonaire, ou que la fubftance du poumon tombe en confomption, comme dans les maladies de fuppuration, la phthifie, l'empyeme, &c. ou enfin foit que les forces vitales abattues & épuifées par la violence & la longueur de la maladie, ne foient pas capables de donner au fang des impulfions fuffifantes pour lui faire traverfer les petits vaiffeaux capillaires & innombrables du poumon. A l'égard de l'infomnie, il n'eft pas néceffaire, ce femble, d'infifter ici à prouver qu'une anxiété confidérable exclut toute difpofition au fommeil.

Nous ne prétendons pas au refte confondre fans reftriction toute forte d'inquiétude, & annoncer comme un préfage funefte, toute efpece d'agitation du corps. On ne doit prendre pour telle, que celle qui eft à la fois accompagnée,

dans une maladie dangereuse, d'une gêne considérable de la respiration, & de soupirs, qui désignent que le passage du sang poussé par le ventricule droit du cœur, se trouve intercepté dans les poumons. Car l'anxiété & l'inquiétude précedent souvent & annoncent un changement critique ; mais alors elles sont dépouillées des signes d'engorgement dans le poumon, où la circulation reste libre. *Hippocrate*, si versé dans la science des signes, met l'anxiété & l'insomnie au nombre de ceux qui devancent l'apparition des parotides (*n*). Il regarde une anxiété imprévue & subite, suivie d'insomnie, comme le signe précurseur d'une hémorrhagie prête à se déclarer (*o*). Cet Auteur incomparable dit en un autre endroit, que les anxiétés qui surviennent aux personnes attaquées de douleurs à la région lombaire, pronostiquent une diarrhée imminente (*p*). *Hippocrate*, dont l'autorité & le témoi-

(*n*) Prædiction. Lib. I. Comment. III. n°. CLIX. Charter. Tom. VII. pag. 802. Confer coac. Prænot. n°, DLXIII. Charter. Ibid. pag. 885.

(*o*) Coac. Prænot. n°. CXIII. pag. 858.

(*p*) Ibid. n°. DLXVIII. pag. 885.

gnage ne peuvent être trop cités, considere avec raison ces dispositions anxieuses des malades, & les agitations inquiétantes du corps, qui sont accompagnées de froid, comme un présage d'une mort prochaine, parce qu'elles indiquent & démontrent l'abattement & la prostration des forces vitales (q).

§. 634. *Il résulte des Paragraphes précédents, qu'il faut varier le traitement, si on veut parvenir à modérer la violence du mal: on ne sera jamais embarrassé à discerner & à administrer les remedes convenables, dès qu'on connoîtra bien le caractere singulier de la maladie. Quand on sera parfaitement assuré que l'anxiété dépend d'une affection nerveuse & spasmodique, on doit s'attacher à adoucir les matieres âcres & irritantes qui la font naître; (603. 604. 605.) à les évacuer & les dissiper par les remedes vomitifs, purgatifs, sudorifiques, diurétiques, détersifs; les délayer par les boissons aqueuses tiedes; à calmer les passions véhémentes de l'ame, à relâcher les fibres, les vaisseaux & les visceres; (35. 36. 54. 55.)*

(q) Ibid. n°. 11. pag. 853.

à réprimer l'activité des esprits animaux par les médicaments anodins & les narcotiques ; mais lorsque cette maladie vient incontestablement de l'épaississement inflammatoire des humeurs, l'objet de la curation consiste à les résoudre, à les délayer, à en relâcher les vaisseaux, & à modérer la vivacité du fluide nerveux ; à quoi contribuent efficacement une boisson abondante, chaude, mêlée avec du miel, farineuse, nitrée, acidule, légérement aromatique ; les fomentations, les cataplasmes, les épithemes, les emplâtres, qu'on applique positivement sur les endroits affectés, & qu'on compose avec des matieres relâchantes, émollientes, délayantes & anodines ; les lavements souvent réitérés & donnés en petite quantité, gardés & retenus dans les boyaux le plus long-temps qu'il est possible, & préparés des matieres de même genre que les dénommées, la vapeur de l'eau chaude, dans laquelle on a fait bouillir des substances émollientes, introduite & ingérée exactement par les narines, par la bouche, & par les organes de la respiration.

Rien ne paroît plus préjudiciable aux

progrès de la Médecine dogmatique, que cette nomenclature générale des maladies, qui a été de tout temps un piege & une ſource d'erreurs pour les Médecins peu éclairés & inappliqués. En entendant nommer l'anxiété, ſi tout de ſuite on ſonge au remede, on le dicte, on le preſcrit, ſans recourir à d'autre éclairciſſement, ſans approfondir avec ſoin la cauſe particuliere de l'anxiété exiſtante dans le corps. Certainement, ſi on rencontre & qu'on réuſſiſſe, c'eſt par haſard, quelqu'excellents & ſupérieurs que ſoient les remedes qu'on emploie ; & il eſt sûr que pour une fois que cette méthode empirique aura profité, elle nuira mille : car puiſqu'il eſt avéré que cette maladie peut dépendre de diverſes cauſes, il faut prudemment faire choix d'une curation correſpondante & relative à chacune d'elles. On ordonne ſouvent avec ſuccès les ſtimulants actifs, comme l'eſprit de corne de cerf, le ſel ammoniac, la teinture de ſuccin, &c. aux femmes hyſtériques, lorſque l'anxiété eſt cenſée provenir du flux déréglé & du mouvement ſpaſmodique des nerfs. Ces remedes néanmoins ſi uſités & ſi utiles dans ce cas, ſont très-dangereux &

augmentent considérablement le mal, lorsqu'il procede de l'épaississement inflammatoire du sang qui s'embarrasse & s'engoue dans les dernieres expansions extrêmement fines & déliées de l'artere pulmonaire ou de l'aorte. Rien ne convient mieux dans l'anxiété inflammatoire, que la saignée, quoique cependant les femmes hystériques paroissent fort incommodées des pertes de sang, & de toute autre grande évacuation, à moins qu'elles ne soient dans un état de pléthôre : raison évidente & essentielle, qui doit engager tout Praticien à discerner la véritable cause, & déduire le caractere individuel de cette maladie, des signes rapportés dans les *Paragraphes* précédents, avant que de songer à y appliquer les remedes ; c'est le seul moyen de le faire avec fruit. Or puisque la distinction que nous avons faite de l'anxiété inflammatoire & de la spasmodique, est sensible & notoire, il s'ensuit que chaque espece demande une curation particuliere, & qu'il y a par conséquent deux méthodes thérapeutiques différentes, appropriées aux deux causes singulieres & diverses de ce symptome fébrile ; car la différence qui vient de la partie lésée, n'en

apporte dans le traitement, que reſpectivement à l'adminiſtration des remedes topiques, uſités dans certaines circonſtances, & interdits dans d'autres. Quant à l'indication générale, elle eſt toujours la même, & ne ſauroit changer. Que l'engorgement du ſang arrive dans les ſubdiviſions imperceptibles des arteres pulmonaires, ou dans celles de la veine-porte, en quelqu'endroit des deux qu'il ſe décide, n'importe. La nature de l'anxiété eſt également conſéquente & relative à la même cauſe, qui indique pareillement de réſoudre les matieres ſtagnantes, & de dégager les orifices des vaiſſeaux obſtrués. Voilà le but principal & invariable qu'on ſe propoſe : à l'égard des moyens qui y tendent, on choiſit dans leur multiplicité, ceux qui ſont les plus propres à une application locale. Les vapeurs aqueuſes, par exemple, chaudes, priſes par l'inſpiration de l'air, paſſent directement & ſans autre intermede, dans le poumon, dont ils relâchent les vaiſſeaux, délayent les humeurs concretes, & réſolvent les épaiſſiſſements, &c. comme il ſera dit dans la ſuite ; tandis que, lorſque la ſubſtance du foie eſt affectée, on y fait des fomentations, on ſe ſert de lavements, &c.

qui y agiſſent d'une maniere locale.

Quand on ſera parfaitement aſſuré que l'anxiété dépend d'une affection nerveuſe & ſpaſmodique, &c. Ce ſujet demande une grande attention. Il arrive ſouvent que le ſpaſme des vaiſſeaux d'où naît l'anxiété, ne vient que de la force de l'imagination, ou des impreſſions vives de l'ame: alors elle ne procede primitivement d'aucun dérangement phyſique, comme dans les paroxiſmes hyſtériques, occaſionnés par le ſouvenir ſeul & l'idée d'une offenſe reçue. D'autres fois, une ſubſtance quelconque ſtimulante irrite, d'une façon déſagréable, les nerfs répandus dans le corps, & s'y attache aſſez fortement pour dérouter, troubler le cours du fluide nerveux, produire des convulſions extraordinaires, & des anxiétés inſupportables. C'eſt ainſi que les particules volatiles & odorantes du muſc, de l'ambre gris, du ſuc de la zibette, affectent vivement les nerfs, ſur-tout de l'organe de l'odorat, au point d'exciter ſouvent des accès violents d'hyſtéricité. Il conſte encore, par les différents recueils d'obſervations de Medecine, que les nerfs même diſperſés au centre & aux extrêmités du corps, pénétrés de quelque matiere irritante, conçoivent des mou-

vements désordonnés, qui se communiquent au *sensorium* commun, ébranlent les origines des nerfs, & intervertissent leurs actions naturelles. Ces effets prodigieux sont fréquents, lorsque des matieres âcres ou excrémentitielles rassemblées dans l'estomac ou les intestins, des vers renfermés qui y rampent intérieurement, &c. blessent les nerfs de ces parties, les soulevent, & en dérangent les fonctions. L'amas d'une pituite visqueuse & froide, qui flotte dans l'estomac, est capable d'occasionner une anxiété forte, qui cesse tout de suite par le vomissement & l'expulsion de cette humeur pituiteuse. Le aliments tenaces, de difficile digestion & trop copieux, la provoquent encore chez les personnes d'une constitution foible & délicate, en agaçant les houpes nerveuses de l'intérieur de l'estomac. Mais il est plus ordinaire dans les fievres, qu'une bile âcre la fasse naître, soit que le croupissement bilieux se trouve formé avant l'apparition de la fievre, soit qu'elle en ait prouvé la dégénérescence & la dépravation, en flottant dans le ventricule ou dans les intestins, on sent une anxiété fâcheuse, un mal-être général de tout le corps, que j'ai éprouvé moi-même, étant malade, & que j'ai ob-

ſervé pareillement dans les autres, atteints de ſemblables maladies, que j'ai heureuſement guéris par un léger émétique.

Or toutes les fois qu'il arrive des anxiétés dans les fievres, ſans qu'on reconnoiſſe, ni aucune léſion dans les viſceres de la reſpiration, ni aucun ſigne d'épaiſſiſſement inflammatoire dans le ſang, on doit redoubler ſon attention, & rechercher ſoigneuſement s'il n'y a pas quelque cauſe âcre & ſtimulante arrêtée dans l'eſtomac, ou renfermée dans le canal inteſtinal, qui puiſſe la produire. Car aucun effet ne paroît ſans cauſe: & ſi on ſe convainc du ſéjour des matieres acrimonieuſes & irritantes dans ces parties, on trouvera, dans les *Paragraphes* cités dans le texte de ces *Commentaires*, les remedes propres à en émouſſer l'âcreté, & la maniere de s'en ſervir. La meilleure méthode cependant de terminer ou de mitiger les douleurs de l'anxiété ſpaſmodique, procurée par le ſéjour des matieres irritantes dans l'eſtomac & les inteſtins, conſiſte à les évacuer au plutôt, par un émétique, ſi elles réſident dans l'eſtomac; & par un purgatif médiocre, ſi elles ſont arrêtées dans les boyaux. On commence pour-

tant à ordonner prudemment les minoratifs & les médicaments les plus légers, afin de ne pas augmenter la fievre & les déſordres généraux du corps. A la vue des accidents violents qui ſe manifeſtent, on ſeroit porté à croire que ces organes digeſtifs ſont gorgés & accablés d'une ſaburre abondante, tandis, quelquefois, qu'il ne s'y rencontre qu'une petite quantité d'humeurs perverties & nuiſibles. *Sydenham* avoue lui-même ſa ſurpriſe dans pluſieurs occaſions, à l'inſpection des matieres que le malade avoit rejetées par le vomiſſement : après les avoir bien examinées, il déclare ingénument, " qu'elles ne lui ont paru „ ni conſidérables par leur quantité, ni „ douées d'aucune mauvaiſe qualité „. (*r*) Cependant leur éjection appaiſoit & emportoit les nauſées, les anxiétés, les agitations, les ſoupirs, & tous les ſymptomes fâcheux & accablants dont les malades ſont communément aſſaillis dans ces fievres : ces accidents diſſipés, ils ſupportent enſuite ſans peine le reſte de la maladie. L'adminiſtration de ces remedes exige ſouvent des précautions preliminaires. *Sydenham*, dont les con-

(*r*) Sect. I. cap. IV. Art. II. pag. 65.

ſeils & la pratique ſont toujours dignes d'imitation, avoit coutume de faire précéder une ſaignée, quand il enviſageoit des vaiſſeaux pléthoriques, ou un ſang fort raréfié, de crainte qu'il ne ſurvînt quelque crevaſſe ou des ruptures de vaiſſeaux dans le cerveau & les poumons, par les efforts & les ſecouſſes ordinaires & inévitables du vomiſſement. Pour procéder avec ſageſſe à la ſuite de l'émétique & du purgatif, il faiſoit ſuccéder un remede narcotique, afin de calmer les bouleverſements & les agitations ſuſcités dans le corps, & parvenoit ainſi à une guériſon réfléchie & complette de cette anxiété. Cette curation néanmoins n'eſt point applicable aux petits enfants qui ont l'eſtomac rempli & ſurchargé de lait caillé, dont l'épaiſſiſſement & la quantité ne permettent pas de tenter de le chaſſer par le vomiſſement ni par la diarrhée. Ces jeunes malades en paroiſſent cruellement moleſtés; ils ſouffrent des anxiétés vives, ſe tourmentent, s'agitent d'une façon déplorable, & meurent le plus ſouvent en proie à des violentes convulſions: on leur donne alors, avec ſuccès, un peu de ſavon de Veniſe, diſ-

ſous & détrempé dans un jaune d'œuf, pour diviſer & atténuer toutes ces matieres compactes & coagulées, qu'on évacue facilement enſuite à la faveur d'un doux émétique, ou d'un foible purgatif.

On remarque quelquefois que les âcretés irritantes, conſidérées comme la cauſe des anxiétés, & concentrées plus avant dans les voies du corps, ne peuvent être expulſées par haut ni par bas. Ayant acquis ſans doute une ténuité plus grande & un caractere plus ſubtile, elles roulent plus intimement avec le ſang, prennent leur pente vers les pores cutanés, & ſortent par les ſueurs. *Sydenham* avertit, que ces matieres morbifiques ſuivent cette route dans les fievres peſtilentielles; & il fait part, avec une candeur bien digne d'être imitée, d'une faute qu'il commit à ce ſujet. Il traitoit une Dame de diſtinction d'une fievre ardente, qui étoit accompagnée de vomiſſements, d'anxiétés, & d'autres accidents acceſſoires & anomales dont nous avons fait mention. Après avoir fait précéder une ſaignée, il preſcrivit un émétique, qui avoit parfaitement réuſſi dans des cas ſemblables, & duquel il ne retira point

d'effet. La diarrhée, dont le remede vomitif auroit dû la préſerver infailliblement, ainſi qu'il l'avoit vu dans d'autres fievres, ſurvint, & fut ſuivie, en peu de temps, d'une foule de ſymptomes mortels, qui terminerent ſes jours le quatorzieme de la maladie (*ſ*). Cet exemple mémorable lui ſervit d'avertiſſement pour l'avenir; & il ſe garda bien d'uſer davantage de cette méthode dans les fievres de ce genre. Après avoir préludé par une ſaignée ſuffiſante, il ſe tournoit tout de ſuite du côté des ſudorifiques; & cette méthode lui parut toujours préférable à l'autre. Les ſueurs excitées & continuées pendant vingt-quatre heures, ſans interruption, entretenues par une boiſſon aqueuſe, chaude, & légérement aromatique, couloient ſur la fin en abondance, & ſoulageoient conſidérablement le malade (*t*). Il devint ſi habitué & ſi attaché à cette méthode, que lors même que le vomiſſement ſe déclaroit ſpontanément, & ſembloit exclure & interdire l'uſage des remedes ſudorifiques, il ordonnoit de provoquer la ſueur, en augmentant

---

(*ſ*) Sect. II. cap. II. pag. 148.
(*t*) Ibid. pag. 152. & ſeq.

le poids des couvertures du malade ; & l'événement juſtifioit tellement ſes idées, qu'à meſure que la ſueur commençoit à ſe déclarer, le vomiſſement s'appaiſoit & finiſſoit tout-à-coup, " parce que les matieres morbifiques, engagées dans les routes de " la circulation, prenoient leur direc- " tion vers l'habitude du corps (*u*) ". C'eſt ainſi qu'une ſage pratique fait vérifier les différentes indications qui ſe préſentent à remplir dans les cas divers, & imite & aide les efforts de la nature, qui tente, par différentes voies, l'expulſion des âcretés irritantes, qui conſtituent la cauſe phyſique de l'anxiété dans les fievres. Car il paroît évident, qu'en général, dans les fievres, on doit éviter l'uſage des ſudorifiques échauffants, de peur d'augmenter le mouvement de la fievre ; ou, ſi l'on eſt forcé d'exciter les ſueurs, il faut ſuivre l'exemple de *Sydenham*, qui le faiſoit par une boiſſon aqueuſe, tiede, ténue & abondante (*x*). On peut chercher, *dans la matiere médicale*, à leur article précis, les formules convenables de ces

(*u*) Ibid. pag. 153.
(*x*) Ibid. pag. 154.

décoctions ſudorifiques, qu'on trouve extrêmement variées dans les ouvrages de différents Auteurs, qui s'accordent toujours à les compoſer de ſubſtances légérement aromatiques, & à les noyer dans beaucoup d'eau, afin qu'elles puiſſent délayer ſuffiſamment les humeurs, & relâcher en même temps les vaiſſeaux. Le vinaigre détrempé dans ſix ou huit fois autant d'eau, édulcoré & aromatiſé avec le ſucre ou le miel, bu chaudement, forme un excellent ſudorifique, qui fournit un véhicule copieux au ſang, & s'oppoſe merveilleuſement aux progrès de la putréfaction initiale des humeurs. Ne croyez pas cependant, que l'effet de ces remedes ſoit infaillible, conſéquemment à l'objet qu'on ſe propoſe. Ils peuvent également augmenter la ſecrétion des urines, ſuivant les diſpoſitions, la conduite & le régime différent du malade. S'il les prend, en ſe tenant chaudement dans ſon lit, à la faveur de couvertures ſuffiſantes, il eſt ordinaire qu'ils induiſent le malade à ſuer. Mais ſi, au lieu de ces précautions importantes, il s'expoſe à un air tant ſoit peu froid, ces médicaments, la réſiſtance de la part de la peau devenant trop grande, ſe détermineront vers les

couloirs des urines, & en procureront un flux copieux; leur action n'en sera pas pour cela moins prompte, moins favorable, puisqu'ils délayeront pareillement le sang, épureront les humeurs, quoiqu'en entraînant, par une autre voie, les particules âcres & morbifiques, qui sont les causes de l'anxiété.

A calmer les passions véhémentes de l'ame. Il est clair que l'esprit humain, accessible à toutes sortes de passions, rend le corps susceptible d'anxiétés terribles de la part de chacune d'elles. Cependant la tristesse & la crainte sont celles qui paroissent les plus fréquemment capables de les produire. Qu'un malade, détenu dans son lit par une fievre aiguë, & doué d'une complexion délicate & fort sensible, essuie quelqu'accident qui l'affecte & trouble vivement son esprit, il s'ensuit tout de suite une forte anxiété; laquelle cependant ne doit pas être regardée comme dépendante de la fievre, ni du vice des humeurs, devenues plus épaisses & perverties; mais plutôt comme l'effet immédiat du cours déréglé des esprits animaux, occasionné par l'émotion subite & tumultueuse de l'ame. Afin de guérir cette anxiété, il faut donc commencer à

calmer les mouvements déſordonnés de l'ame. Comment & par quels remedes peut-on y parvenir ? C'eſt ce que contiennent les *Commentaires* du §. 104.

A relâcher les fibres , les vaiſſeaux , les viſceres. Nous nous ſommes déja ſuffiſamment arrêtés à prouver que la contraction trop forte & convulſive des fibres , des vaiſſeaux & des viſceres , dont les trames ſont formées de leur entrelacement , intercepte le libre paſſage du ſang dans le ſyſtême vaſculeux. Cette cauſe légitimement admiſe , on conclura , ſans peine , qu'en relâchant les fibres trop tendues , dont la rigidité formoit le ſpaſme , on guérit entiérement le mal. Il eſt vrai qu'il ne s'agit pas tant ſeulement ici d'une roideur exceſſive des parties ſolides du corps , mais plutôt de leur violente conſtriction , produite par l'application & l'action immédiate des matieres âcres & irritantes , ou par la dérivation impétueuſe & trop accélérée des eſprits animaux dans les fibres motrices. A cet égard , il ſemble que les remedes qui tendent à diſſiper ou à adoucir les particules âcres , inhérentes dans le corps , ou à réprimer l'écoulement trop rapide du fluide nerveux , ſont ceux qui conviennent le

mieux. Effectivement, il est démonstrativement reconnu, que les relâchants appliqués sur ou ingérés dans le corps, possedent réellement la propriété d'affoiblir la contractilité naturelle des vaisseaux, & d'aggrandir leur diamettre, au point de les rendre capables de transmettre & de contenir, sans peine, des humeurs plus grossieres & plus épaisses que celles qui y circulent naturellement: de sorte qu'il est sensible, que par ce seul moyen, on est état de diminuer leur contraction excédante & spasmodique. Les anciens Médecins, si bien instruits de l'efficacité de ces remedes, fomentoient, dans le tétanos, les parties convulsées avec des matieres grasses & relâchantes (*y*), y faisoient des frictions avec des onguents visqueux & adoucissants. Ils plongeoient même tout le corps dans des bains préparés avec de semblables substances (*z*), comme on a déja dit, dans une autre occasion, aux *Commentaires* du §. 234. article 3. L'explication des moyens requis au re-

---

(*y*) Hippocr. de Morb. Lib. III. cap. XII. Charter. Tom. VII. pag. 587.

(*z*) Cels. de Med. Lib. IV. cap. III. pag. 195.

lâchement des fibres, des vaiſſeaux & des viſceres, ſe trouve aſſez étendue aux *Paragraphes* cités dans le texte, pour ne devoir pas y revenir.

A réprimer l'activité des eſprits animaux, par les médicaments anodins & les narcotiques. On a vu, aux *Commentaires* du §. 104. l'uſage avantageux que l'on fait de ces remedes, pour appaiſer les dérangements de l'économie animale qui naiſſent des paſſions de l'ame. Pour ne pas retomber dans des répétitions, il convient qu'on conſulte de nouveau, à ce ſujet, ce que nous avons dit dans les *Commentaires* des §. 202. & 229. article 2. touchant leur adminiſtration & leurs vertus. Il eſt certain que les remedes anodins & les narcotiques, développent une action ſouveraine dans tous les cas où il s'agit de calmer les ſpaſmes nerveux, pourvu que l'anxiété exiſte ſans aucun ſigne d'inflammation. *Sydenham*, qui eſt le Praticien qui en a le plus étendu l'uſage, en détaille les effets merveilleux, dans des maladies où il étoit autrement impoſſible de calmer l'anxiété & d'autres ſymptomes très-dangereux. Il écrit, qu'à la faveur de ce ſecours, il parvint à modérer l'inquiétude & les anxiétés

insupportables d'un malade attaqué d'une petite vérole putride, qui ne céderent qu'aux narcotiques réitérés avec circonspection & selon l'urgence du cas (*a*). Il affirme même que beaucoup de malades sont morts, faute d'avoir employé ce remede efficace (*b*), & peut-être alors inconnu, tant sa confiance étoit grande en lui. Effectivement, lorsque les miasmes varioliques résorbés dans le sang y ont communiqué leur infection, toutes les fonctions se troublent, & tous les organes sont lésés; il s'éleve une fievre violente; l'anxiété qu'éprouvent ces malades, par l'ataxie des esprits, devient si redoutable, que la mort immanquablement s'ensuit, si on n'a vîte recours aux narcotiques, pour en mitiger les accidents & réprimer le mouvement fougueux des esprits animaux. C'est pourquoi cet Auteur célebre veut qu'on donne, dans les petites véroles d'un mauvais genre, des potions narcotiques *de huit en huit heures*, comme il s'en exprime lui-même (*c*). Mais il

(*a*) De febre putrida variolis confluent. superveniente. pag. 694. & seq.

(*b*) Dissert. Epistol. ubi de variol. p. 468.

(*c*) Ibid. pag. 469. & alibi passim.

prétend encore qu'on en ait toujours une dose prête au besoin, qu'on fait prendre (*d*) dès qu'on y est nécessité par la violence du redoublement, & par l'augmentation irrésistible de l'anxiété, dont le malade est obsédé. Nous en parlerons plus au long dans l'histoire des petites véroles.

Lorsque cette maladie vient incontestablement de l'épaississement inflammatoire des humeurs, &c. C'est l'espece d'anxiété la plus dangereuse, sur-tout quand les engorgements se forment aux vaisseaux capillaires de l'artere pulmonaire. Car on a déja dit que quoique les embarras de la circulation se décident quelquefois en premier lieu aux extrêmités artérielles de l'aorte, ce qui gêne d'abord la sortie du sang du ventricule gauche du cœur, cependant il s'ensuit, par une correspondance d'effets, que ces arrêts du sang se communiquent bientôt & s'étendent dans les vaisseaux du poumon, opposent une résistance égale à l'action du ventricule gauche, & par conséquent au passage du sang au travers des vaisseaux pulmonaires. Il est clair & digne d'annotation, que ce sang

(*d*) Ibid. pag. 468.

inflammatoire, eu égard à sa densité & à son épaississement, peut faire naître les mêmes désordres dans les sous-divisions de la veine-porte, qui se cachent souvent sous l'apparence d'autres maladies, empirent également & entraînent des maux infinis. Comme qu'il en soit, que le siege de l'anxiété réside dans le poumon ou dans le foie, les indications curatoires consistent également à dissoudre l'épaississement du sang, à lui fournir un véhicule copieux, propre à détremper ses globules trop denses, & à relâcher les vaisseaux, afin qu'étant plus capables d'extension, ils permettent plus aisément le dégagement des particules visqueuses & inhérentes, & le trajet de celles qui sont stagnantes. Ces effets concourent donc à une curation complette, toutes les fois qu'il sera possible de les obtenir. Nous n'en faisons pas une plus longue discussion, parce qu'on trouvera le détail circonstancié de la méthode & des remedes qui les operent, dans l'histoire de l'inflammation & dans la cure générale des fievres, aux §. 612. 613. 614. 615. Parmi ceux qui sont consignés aux endroits cités, il y en a d'une vertu plus éminente & plus singuliérement affectés

au ſujet que nous traitons. L'eſſentiel eſt de réprimer l'impétuoſité des eſprits, afin que le cœur ne pouſſe pas avec trop de force la colonne du ſang contre les endroits obſtrués. Ces efforts redoublés de la circulation font paſſer au travers des particules engorgées, la ſéroſité la plus ténue, & enfoncent & épaiſſiſſent toujours plus les plus groſſieres dans les détroits des petits vaiſſeaux, ce qui aggrave & multiplie viſiblement les accidents de la maladie. C'eſt pourquoi il eſt bon de commencer la curation par une ſaignée médiocre, à moins qu'elle ne ſoit contr'indiquée par le froid des extrêmités, par la foibleſſe & l'irrégularité du pouls, qui déſignent la petite quantité de vaiſſeaux libres, & proportionnellement celle d'entre la maſſe du ſang qui y circule. Il paroît clairement que dans ce cas la ſaignée riſqueroit d'être mortelle, en ôtant le peu de ſang qui entretient le fil de la circulation. On y ſubſtitue & y ſupplée la ligature des membres, que l'on pratique pendant un intervalle convenable. La compreſſion des veines & le retard du ſang qu'elle y exerce, empêchent du moins qu'il n'aborde au cœur en trop grande quantité, & n'occaſionne en-

ſuite de plus forts embarras dans les vaiſſeaux. On doit à la fois réunir pluſieurs ſecours, & fournir en même temps au ſang plus de détrempe & un délayant abondant, qui augmente ſon véhicule, en ſe mêlant intimement avec lui. On prépare à cet effet des décoctions de ſubſtances farineuſes avec un peu de miel, les fruits d'été bien mûrs, auxquels on ajoute des matieres aromatiques, pour leur ſervir de correctif & modérer leur qualité relâchante, qui affoibliroit trop le corps par leur long ou abondant uſage : les plantes ameres, laiteuſes & froides, dont nous avons parlé dans les *Commentaires* du §. 614. paroiſſent encore d'une efficacité remarquable. C'eſt agir prudemment que d'ajouter à ces décoctions le nitre, dont on connoît l'énergie contre ces fortes d'épaiſſiſſements inflammatoires. Afin de réunir tous les moyens thérapeutiques praticables, on fait utilement des fomentations, on preſcrit des épithemes, on inſtitue des bains; leſquels imprégnés de matieres relâchantes & réſolutives, & appliqués extérieurement ſur les orifices des veines abſorbantes, & ſur-tout le plus près qu'il eſt poſſible des endroits affectés, introduiſent & font

passer dans le corps un véhicule délayant & atténuant, qui se glisse dans les veines, pénetre & agit jusqu'à l'endroit où résident les arrêts & les engorgements du sang. Les vues qu'on se propose dans leur administration, paroissent très-plausibles, en ce que les particules ténues & aqueuses de ces remedes, s'étant glissées dans la masse des humeurs, roulent avec elles dans les vaisseaux, suivent leur marche: emportées par leur courant, elles parviennent d'abord au cœur, d'où elles tendent directement vers les endroits obstrués, & viennent heurter avec effort contre les molécules stagnantes. Retenues alors par les obstacles qui les arrêtent, animées par la réaction des parois des vaisseaux qui les foulent, elles brisent & atténuent, par leurs chocs réitérés, les obstructions des capillaires engoués, les débouchent, dissolvent les concrétions du sang, & fraient un passage libre à celui qui vient du cœur. Les lavements composés de semblables matieres délayantes, operent aussi très-avantageusement, pourvu qu'on ait l'attention de les servir en petite quantité, & d'y revenir fréquemment. Cette réserve est importante, parce qu'une

grande quantité de liqueur introduite dans les boyaux, exciteroit bientôt une eſpece de tenême, & ne ſauroit être ſuffiſamment gardée, tandis que ces ſortes de remedes ne peuvent devenir utiles qu'autant qu'étant retenus pendant quelque temps dans le canal des inteſtins, ils peuvent s'inſinuer par les veines abſorbantes, & enfiler enſuite les vaiſſeaux ſanguins. Ainſi, ſi le lavement eſt auſſi tôt rendu que pris, il faut ſans difficulté & ſans retardement, en ſervir un ſecond, & inſiſter convenablement ſur leur uſage, juſqu'à l'adouciſſement du mal. Car qu'on ſe garde bien de regarder ces remedes comme indifférents. Leur efficacité eſt évidente & conſtante, principalement lorſque l'engorgement a ſon ſiege dans les rameaux de la veine-porte, parce qu'étant réſorbés par les veines des inteſtins, leſquelles s'abouchent & ſe déchargent directement dans la veine-porte, ils parviennent preſque ſans changement aux endroits fonciers du mal. Au reſte, il eſt à propos d'avertir que quand la cauſe de l'anxiété réſide dans le poumon, il ne convient point de preſcrire des remedes dont la compoſition eſt longue & difficile. Ce ſeroit manquer eſſen-

tiellement, que de perdre le temps en des préparations inutiles & ſuperflues. Je dis ſuperflues avec raiſon, puiſqu'une ſimple décoction d'orge avec l'oxymel, le nitre, le rob de ſureau, de groſeilles & d'autres ſemblables, qu'on conſerve toujours dans les boutiques d'Apothicaires, ſuffiſent & rempliſſent pleinement, dans ces cas urgents, les principales indications. On donnera pareillement les lavements ſupérieurement mentionnés. D'ailleurs, la violence de la maladie exclut tout délai des remedes; & quand les ſymptomes ſont ſi preſſants, il faut accélérer la curation, & quelquefois les remedes les plus ſimples deviennent les plus ſalutaires. Rien n'empêche en outre, & la raiſon le dicte, d'uſer de ceux-là pendant qu'on prépare, s'il le faut, ceux qui ſont plus compoſés, & qui demandent beaucoup de temps & une longue préparation. *Hippocrate* prévient & ſuggere d'avoir de grandes attentions & une diligence ſinguliere dans le traitement des fievres caractériſées par des inquiétudes ſurprenantes & des agitations continuelles du corps, qu'il appelle (πυρετὺς ἀσώδεες). « Les hypocondres, dit-il, ſont extraor- » dinairement tendus, les malades ne

„ peuvent reſter deux inſtants de ſuite „ dans la même ſituation, ils ſe roulent „ dans leur lit, & toutes leurs extrêmi- „ tés ſont froides (*e*). „ Il veut en même temps qu'on ne leur donne pour toute boiſſon, *qu'une eau mêlée de vinaigre & édulcorée avec le miel*, ſur-tout qu'on les couche dans un endroit obſcur, privé du jour & éloigné du bruit, *& n'ayant que des couvertures légeres.* Avec ces diſpoſitions, il recommande aux malades “ de reſter dans la même „ ſituation le plus long-temps qu'ils „ peuvent, & de ne ſe fatiguer & „ s'agiter le corps que le moins qu'il „ leur eſt poſſible (*f*) „. Certainement, ces mouvements perpétuels & accablants accélerent immanquablement le cours du ſang veineux vers le cœur, & augmentent l'anxiété, bien loin d'y remédier. Ce Légiſlateur de la Médecine conſeille, d'après ſon expérience, d'uſer en fomentations ſur les hypocondres, d'une décoction chaude & faite avec la graine de lin & l'huile bouillie enſemble (*g*).

(*e*) Lib. de Morbor. acutor. vict. Comment. IV. text. XL. Charter. Tom. XI. pag. 145.

(*f*) Ibid. text. XLI. pag. 146.

(*g*) Ibid. text. XLII.

Delà, que conclure, ſinon qu'*Hippocrate* trace la curation la plus ſimple pour une maladie reconnue extrêmement grave & dangereuſe ? En conſidérant actuellement cette longue ſuite de remedes, tous généralement indiqués, nous pouvons avancer malheureuſement, que toutes les fois qu'ils auront été exécutés avec juſteſſe & avec diſcernement, mais ſans fruit & ſans utilité, il ne reſte plus rien à tenter; c'en eſt fait du malade ; ſa mort eſt inévitable, ſur-tout ſi l'engorgement inflammatoire attaque le poumon, car celui du foie ne menace point d'une mort ſi prompte. Les bézoarts, la pierre de cochon, &c. tous les remedes pareils, ſi chers, & vainement décorés, qui ne ſont peut-être ſi fort vantés, qu'à cauſe de leur rareté & de leur prix, ne ſemblent que des amuſettes. Il n'eſt pas défendu de s'en ſervir, mais ce ſeroit une abſurdité & une erreur d'y ajouter une foi entiere. On peut les employer lorſqu'on traite des gens riches, pourvû qu'on ne néglige pas les remedes reconnus pour plus efficaces, qui les doivent toujours précéder.

Nous faiſons ici la reviſion abrégée, mais générale & particuliere, des re-

medes dont l'adminiſtration eſt utile & requiſe, pour diſſiper les épaiſſiſſements inflammatoires qui produiſent les anxiétés; & nous ne craignons point, pour procéder avec plus de clarté, de revenir ſouvent ſur nos pas, à chaque article particulier. Par conſéquent, en ſuppoſant de nouveau le poumon engorgé, il nous reſte un ſecours avantageux à propoſer. C'eſt le bain de vapeur, fait avec l'eau tiede, conduite directement dans le poumon, pendant le temps de l'inſpiration de l'air. Quoique ſa principale efficacité dépende des vapeurs de l'eau, il eſt toujours favorable d'y faire bouillir ou infuſer les herbes émollientes, dont les vertus ſe communiquent à l'eau, & inherent dans ſes vapeurs. Qu'il nous ſoit permis d'ajouter ici que, ſans avoir le moindre ſonpçon de charlataniſme, les Praticiens l'ordonnent ainſi, pour rendre ce remede ſi ſimple, plus compliqué, & le relever par quelque préparatif & par un artifice innocent, & qui ne ſauroit être que profitable. Car il n'y a rien qui relâche & qui ramolliſſe tant que la vapeur de l'eau tiede. Elle ſeule, étant inſinuée & dirigée exactement dans le poumon, relâche ſûrement les tiſſus des

vaiſſeaux engorgés & obſtrués, & délaye avantageuſement le ſang épaiſſi & arrêté dans les petits vaiſſeaux du poumon. Il paroît même probable qu'une partie des vapeurs aqueuſes qu'on inſpire, eſt non ſeulement abſorbée par les orifices dilatés des veines, mais enfile encore les embouchures des petites arteres, qui aboutiſſent dans les tuyaux de la trachée artere, & les arroſent d'une humeur limpide, ténue & lubréfiante. Ce qui rend cette probabilité plus plauſible & plus vraiſemblable, c'eſt que, comme on l'a dit en une autre occaſion, (voyez les *Commentaires* du §. 398. article 3.) il eſt inconteſtable que cette partie d'arteres qui vient après l'endroit obſtrué ou oblitéré, eſt vuide ; & ſans doute toutes les ramifications qui en dérivent & qui ſe trouvent de même à la ſuite de l'obſtruction, ſont également vuides & déſemplies ; delà, il paroît, ſelon les principes de la Phyſique hydraulique, que les vapeurs doivent s'inſinuer dans les capillaires artériels, qui s'ouvrent dans les branches de la trachée artere, avec une force d'attraction égale à celle qu'une liqueur quelconque a naturellement, pour entrer dans des tuyaux ſolides,

contigus & vuides. En réuniſſant ainſi l'action unanime des remedes délayants & relâchants, appliqués immédiatement, d'une part, à l'extérieur aboutiſſant à la partie léſée, conſidéré de l'autre, pris intérieurement, meſurant tous les vaiſſeaux, & conduit enfin ſelon les loix de la circulation, au même endroit, où ſe trouve l'obſtruction, il réſulte évidemment, que c'eſt ainſi attaquer le mal de tout côté, délayer les particules obſtruantes par toutes les voies praticables démontrées juſqu'ici. Le grand *Boerhaave* avoit connu dans cette Ville, un homme qui étoit fort renommé pour guérir les angines & les péripneumonies, dont le ſecret conſiſtoit à faire paſſer, par un entonnoir qu'il mettoit dans la bouche du malade, une vapeur tiede qu'on humoit & attiroit dans la poitrine. Quoiqu'il cachât ſoigneuſement la compoſition myſtérieuſe de cette vapeur, on ſavoit du moins que c'étoit l'infuſion de quelques herbes, faite dans l'eau, à laquelle il ajoutoit quelque peu de vinaigre. Il fit à la vérité pluſieurs cures merveilleuſes d'angines, lorſque l'abcès formé dans le goſier étoit parvenu à ſa maturité; ramolli à propos par la vapeur

de l'eau, il crevoit tout de ſuite. D'ailleurs, l'ébranlement & les ſecouſſes des parties voiſines, qu'occaſionnoit la toux, excitée par les picotements & les irritations du vinaigre, accéléroient cet effet. Mais comme dans l'eſpece d'anxiété dont il s'agit actuellement, la toux ne peut être d'aucun avantage, nous ne conſidérons, à cet égard, que l'efficacité de la vapeur de l'eau tiede.

§. 635. *S'il y a quelques maladies dont la véhémence & le danger exigent des remedes prompts & énergiques, c'eſt poſitivement celle-ci.*

L'anxiété, qui ſurvient dans une fievre principalement continue & aiguë, ne peut être que très-fâcheuſe. Lorſque les ſignes énoncés nous confirment que les obſtructions décidées aux extrêmités capillaires des arteres, empêchent que le ſang ſorte avec liberté des ventricules du cœur, qui ne voit que les fonctions vitales ſont léſées, au point de menacer d'une mort prompte, ſi on ne peut venir à bout de diſſiper ou de diminuer conſidérablement & vîte ces embarras preſſants de la circulation? Dans ces circonſtances, un Médecin circonſpect

ne doit jamais s'éloigner du malade, ſans donner avis de ſon état dangereux à ſes amis ou à ſes parents, & ſans tenter & raſſembler, avec diligence, tous les remedes dont il peut ſe promettre les meilleurs effets. Les progrès du mal dans les poumons, ſont par conſéquent très-apparents, tandis que dans le foie ils avancent ſourdement, d'une maniere quelquefois méconnoiſſable & inſidieuſe. Mais ils éclatent à la fin, & ſe manifeſtent avec tant de violence, qu'on n'eſt plus à temps de s'y oppoſer, pour peu qu'ils aient été négligés. Il arrive ſouvent de même dans l'anxiété ſpaſmodique, quoiqu'elle paroiſſe la moins dangereuſe. Car quand ſa cauſe réſide dans les vaiſſeaux pulmonaires, n'a-t-on pas à craindre des concrétions polypeuſes, des aneuriſmes, des varices dans les gros vaiſſeaux ſitués dans la région, & encore dans la ſubſtance même du cœur, lorſque l'intenſité du mal eſt grande & qu'il dure long-temps.



CHAPITRE SECOND.

DE LA SOIF FÉBRILE.

§. 636. *Les causes de la soif doivent être imputées à la sécheresse, à l'imméabilité des liqueurs, à une acrimonie salée, alkaline, bilieuse, huileuse, & aux matieres excrémentitielles putrides des premieres voies.*

ON appelle soif, un ardent desir de boire : cette sensation, intelligible à tout âge, est connue de tout le monde, quoique personne ne puisse nettement l'exprimer. Chacun sait même parfaitement, en quoi consiste la soif que les autres éprouvent, par l'expérience qu'il en a faite. L'instinct naturel indique toujours, pour étancher la soif, une boisson froide plutôt que chaude; & on en préfere une tant soit peu acide. Voilà pourquoi, dans les grandes chaleurs de l'été, ou dans le feu de la fievre, on recherche & on boit volontiers le petit lait, qui est d'un goût légérement acide, le suc de limon, & les autres liqueurs semblables, tandis qu'on rejette

naturellement celles qui ſont ameres, douces, ſpiritueuſes, &c. Il y a une analogie & un rapport remarquable entre la ſenſation de la ſoif & celle de la faim : l'une & l'autre s'excitent de même. La faim naît par le beſoin de réparer les déperditions des matieres ſolides & fluides, que les fonctions de la vie & de la ſanté conſument journellement. Cette néceſſité preſſante n'eſt autre choſe que l'appétit, qui nous engage de prendre des aliments ; la ſoif, par un effet également naturel & ſalutaire, nous porte à boire des liqueurs aqueuſes, qui ſuppléent au défaut des humeurs animales qui ſe ſont exhalées, qui délayent & corrigent les particules acrimonieuſes qui nagent dans les vaiſſeaux, irritent leurs parois & minent leur tiſſu, & qui ſollicitent & preſſent leurs évacuations par les voies ordinaires & excrétoires du corps, après les avoir ſuffiſamment détrempées & rendues coulantes. Le Légiſlateur ſuprême a ainſi réuni enſemble la ſoif & la faim, & en a fait dépendre les ſenſations de la même cauſe & concourir au même but, afin de tourner en plaiſir les moyens de les ſatisfaire, & que la boiſſon appaiſât la ſoif comme les aliments calment la

faim. Car l'appétit naturel eſt bien ſûrement dirigé par les beſoins corporels & les ſenſations agréables ou déſagréables que les objets excitent en nous, que par les raiſonnements les plus réfléchis & les diſtinctions les mieux établies. En effet, que ſervent auprès des malades les prieres des Médecins, ni ſouvent les menaces d'un péril prochain & d'une mort imminente ? Combien de malades indociles, capricieux & opiniâtres, qui n'écoutent rien & refuſent conſtamment les remedes qu'on leur ordonne, tandis que la perſonne la plus délicate qui a faim ou ſoif, n'a pas beſoin d'être preſſée, ni d'aucun diſcours pour lui ſuggérer la volonté de manger ou de boire ? Inférons delà, pour tirer une conſéquence juſte & phyſique, que quand l'eſprit conçoit fonciérement l'idée de la ſoif, & que l'homme reſſent le beſoin de la ſatisfaire, il eſt sûr que les cauſes qui exigent & néceſſitent le boire ou l'introduction d'une liqueur aqueuſe dans ſon corps, réſident poſitivement en lui. Quelles ſont ces cauſes ? Quel changement procurent-elles dans nous ? C'eſt ce que nous allons examiner.

La ſécheresse. Toute perſonne en ſanté

a continuellement la ſurface extérieure de la peau, les yeux, les narines, l'intérieur de la bouche, la langue, le goſier, &c. humides, & arroſés d'une humeur eſſentiellement requiſe à en faciliter les fonctions naturelles. Or les pores ne ſont pas ſeulement parſemés ſur la ſuperficie de la peau, tout le corps eſt indiſtinctement tranſpirable, toutes les parties en général ſont munies d'une infinité de vaiſſeaux exhalants, par leſquels ſuinte une liqueur ténue & ſubtile, qui les humecte & les lubréfie ſans relâche. Lorſqu'elle manque, ou que par une cauſe quelconque elle ceſſe de couler par ces vaiſſeaux, c'eſt dès-lors un état de ſéchereſſe qui ſe développe, parce que l'humidité dont elles ſont dépourvues, ſe trouve ou abſorbée par la chaleur du corps, ou bientôt diſſipée par l'air ambiant. Il n'eſt pas difficile de diſtinguer cette ſéchereſſe; elle eſt évidente, & l'inſpection ſuffit pour s'en convaincre. Le deſſéchement du goſier, des narines, de la langue, la peau écailleuſe & rude de toute l'habitude, le manque de filtration, ou la diſſipation de l'humeur onctueuſe qui leur eſt deſtinée, ſont apparents & ſenſibles. Qu'un homme jeune

& plein de ſanté voyage dans l'été, ſur un terrein ſablonneux, il ſentira dans peu ſa bouche & le nez ſecs, arides, & tout à la fois une ſoif ardente, parce que les fonctions animales ſont léſées, & que ſes viſceres ſouffrent de la déperdition des humeurs, que la chaleur trop grande du corps a diſſipées, & dont le deſſéchement demande la réparation. Voilà d'où vient que les hydropiques, dans le ventre deſquels l'eau croupit & ſe corrompt, ont une ſoif ſi violente: car quoiqu'il ſe faſſe une collection conſidérable d'eau dans les grandes & les petites cavités de leur corps, il n'eſt pas moins vrai que les autres parties ſont privées des humeurs naturelles qui doivent les arroſer: à meſure que leur ventre s'enfle, on voit toutes les autres parties s'exténuer, ſe conſumer, être minées par un véritable maraſme, leur langue & leur goſier devenir de plus en plus ſecs & arides. Une ſoif ardente les dévore, lorſque les eaux croupiſſantes dans le bas ventre commencent à ſe corrompre & à ſe putréfier. C'eſt pourquoi les anciens Médecins ont regardé la ſoif des hydropiques comme le plus mauvais ſigne dont ils puiſſent être attaqués, parce qu'elle déſigne, ainſi qu'on le

verra dans la ſuite, la putréfaction initiale, ou la collection totale de la ſérofité du ſang, qui s'eſt épanchée des vaiſſeaux, & s'eſt ramaſſée dans les cavités du corps.

L'imméabilité des liqueurs animales conſiſte en ce qu'elles ne peuvent plus traverſer, avec liberté, les détroits des vaiſſeaux dans leſquels elles doivent couler, ſelon les regles immuables de l'état de ſanté. Ses cauſes les plus ordinaires proviennent de l'épaiſſiſſement ou de la cohéſion des molécules de nos fluides réunies déſormais en des petites concrétions, tandis qu'elles devroient reſter ſéparées & libres comme auparavant. (Voyez le §. 115.) L'adhérence ou la coagulation de ces molécules humorales ne ſauroit être mieux ſurmontée que par l'intromiſſion des particules délayantes & réſolutives qui les détrempent, les écartent les unes des autres & les atténuent. (Voyez le §. 132.) Il s'enſuit clairement delà, que lorſque nos humeurs ſont atteintes d'un pareil épaiſſiſſement, on ſent une ſoif vive, proportionnée à ſon intenſité; c'eſt un principe naturel qui la provoque & l'excite, & qui nous oblige de recourir à une boiſſon délayante & atténuante. Ces

onſidérations nous apprennent ainſi
a raiſon qui nous engage de ranger la
oif au nombre des phénomenes ou des
ffets de l'inflammation. (Voyez le §.
382. article 8.) Dans le froid des fie-
res intermittentes, il ne ſe déclare une
oif ſi vive, que parce que le ſang eſt
lors arrêté dans les plus petits vaiſſeaux;
voyez le §. 577.) quand les ſtagna-
ions ſe forment dans les arteres du pou-
mon, elles font naître des anxiétés in-
ſupportables.

*Une acrimonie ſalée, alkaline, bi-
lieuſe, huileuſe.* A l'exception de la bile
& de l'urine, toutes nos humeurs conſi-
dérées ont une douceur remarquable:
de ſorte, ainſi que nous l'avons déja dit
dans une autre occaſion, que tout ce
qui paroît & excite en elles de contraire
à cette ſincérité & à cette bénignité ſalu-
ores, ce qui dégénere de cette conſtitu-
ion primitive, de ce caractere foncier
& naturel, doit être regardé comme
étranger, précaire, inutile & nuiſible
au corps: c'eſt pourquoi, en roulant
dans le cercle des vaiſſeaux, l'ordre de
la circulation le chaſſe, & il ſort ordi-
nairement par la voie des urines, des
ſelles, & même de l'inſenſible tranſpi-
ration. La ſimple inſpection, ou une

facile analyſe, nous convainquent que les matieres excrémentitielles figurées & compactes, ſont compoſées des particules & du réſidu indigeſtes des aliments & des humeurs, dérivées & dépoſées à cet effet dans la cavité de l'eſtomac & le conduit des inteſtins. L'urine & l'humeur de l'inſenſible tranſpiration, abondent viſiblement en une quantité de liqueur aqueuſe, qui entraîne, charrie & emporte hors du corps les huiles & les ſels de la maſſe du ſang, peu capables de ſe fondre & de s'atténuer. L'eau ſert de véritable véhicule à toutes ces matieres lixivielles, & les délaye parfaitement. Or, dès que nos humeurs, contagieuſement perverties par l'introduction de quelques aliments acrimonieux, ou attaquées ſeulement d'une dépravation ſpontanée, dégénerent de leurs qualités originaires, elles deviennent acrimonieuſes; & en même temps la ſoif & le beſoin de boire copieuſement une boiſſon aqueuſe ſe déclarent, parce qu'il eſt eſſentiel que ces matieres âcres qui inficient le ſang, ſoient délayées, & puiſſent s'écouler & être évacuées par les émonctoires extérieurs. N'arrive-t-il pas communément, que quand on a mangé à dîner d'un mets trop ſalé, on

eſt enſuite tourmenté d'une ſoif incommode le reſte du jour, laquelle ne ceſſe qu'après que ces pointes de ſel ont été émouſſées, diſſoutes & noyées dans une abondante boiſſon ? Il en eſt de même des ragoûts fortement aſſaiſonnés, où l'on fait entrer les aulx, les oignons, la moutarde, le raifort ſauvage, &c. des épiceries & des matieres alkalines, ou du moins alkaleſcentes, priſes en trop grande quantité. La ſoif qui naît en conſéquence, dure & ſévit plus ou moins, ſelon qu'elles ſont plus ſuſceptibles de ſe développer & d'être délayées, éteintes & diſſipées par l'eau qu'on eſt forcé de boire. Cette réflexion eſt évidente, puiſque les matieres âcres imprégnées d'une conſiſtance huileuſe, ont une tenacité qui cede difficilement aux liqueurs aqueuſes, & procure une ſoif qu'on a beaucoup de peine à appaiſer. Cela paroît & ſe manifeſte en ceux qui ont mangé, par exemple, une grande quantité de lard ou de viandes fort graſſes, piquées avec beaucoup de ſel. Bien plus, les huiles, quelque douces qu'elles ſoient, ſe corrompent aiſément par la chaleur de notre corps, & acquierent une acrimonie rance, qui excite une ſoif véhémente. Les gens qui

ont mangé des aliments fort gras, surtout s'ils sont doués d'un estomac languissant & foible, ou s'ils vivent dans l'oisiveté, sans s'adonner à des occupations convenables, vomissent quelques heures après le repas, des matieres purement huileuses, qui, jetées sur des charbons ardents, s'enflamment tout-à-coup, laissent dans la bouche un goût d'amertume désagréable, & brûlent & irritent, en passant, le gosier. On appelle cette acrimonie bilieuse, parce qu'elle a quelque rapport à l'amertume de la bile; elle en est pourtant tout-à-fait différente, car la bile ne paroît jamais huileuse, mais plutôt d'une nature constamment savonneuse. Le beurre frais frit à la poële, prend positivement cette qualité, & acquiert cette acrimonie huileuse, dite improprement bilieuse. Lorsque ces matieres stagnantes huileuses ne sont point susceptibles d'être délayées par les remedes aqueux seuls, la soif brûlante qu'on ressent, exige de recourir, sans retardement, aux savonneux, & principalement aux acides, qu'on mêle dans beaucoup d'eau, afin de séparer les molécules huileuses, & de détruire leur excessive tenacité. Les plus efficaces sont l'oxymel, les sucs des fruits d'été, les

vins

vins cuits & les ſyrops qu'on en prépare, &c.

Et aux matieres excrémentitielles putrides des premieres voies. On a attribué, pour une intelligence plus facile, & pour la briéveté du diſcours, ce nom de premieres voies, aux parties organiques qui reçoivent ſucceſſivement les aliments, & ſont deſtinées à les contenir, à les changer, à y puiſer, & en extraire les ſucs nourriciers de tout le corps, & enfin à chaſſer & expulſer le réſidu & les excréments fétides & inutiles qui en réſultent. *Willis* (*h*) a compris ſous cette acception, les viſceres de l'œſophage, de l'eſtomac & des inteſtins, avec leurs appendices. Il entend ſous ce nom, le conduit de la véſicule du fiel, chôledoque, pancréatique, & les embouchures des veines méſentériques (*i*), d'où les humeurs & les ſucs alimentaires ſont portés dans les cavités des viſceres énoncés. Cet Auteur, en traitant des vertus des médicaments dans le corps humain, déduit cette dénomination de premieres voies, de ce que les remedes pris

(*h*) Pharmaceut. Ration. Part. I. Sect. I. cap. II. pag. 3.
(*i*) Ibid. cap. I. pag. 2.

par la bouche y développent leur premiere action (*k*). Il arrive fréquemment dans les fievres, que les matieres excrémentitielles putrides s'accumulent dans les premieres voies; & cet amas vient tantôt du transport des humeurs naturelles, tantôt de la collection des aliments doués des qualités tendantes à une putréfaction spontanée: or quand toutes ces matieres putrides se trouvent rassemblées & croupissent dans ces canaux excréteurs, ou y affluent continuellement des visceres voisins, les malades éprouvent une soif insupportable, comme on le voit fréquemment en pratique. Il ne faut pas croire pour cela, que le sang soit infinué; quelquefois il n'y a pas le moindre principe d'âcreté ni de putréfaction, qui se soit communiqué dans les humeurs animales, on n'y remarque aucune sorte de sécheresse, ni aucun signe d'épaississement ou d'imméabilité. Dans ces occasions, la fievre s'allume; mais elle est alors causée par l'arrêt de ces putridités qui l'engendrent, bien loin qu'elle précede leur stagnation, ainsi qu'il a été dit aux *Commentaires* du §. 586. De toutes les humeurs du

(*k*) Ibid. cap. II. pag. 3.

corps humain, la bile est la plus sujette à se corrompre; elle coule très-abondamment dans le canal des intestins, regorge dans la cavité de l'estomac; exposée aux atteintes de l'air, qui trouve naturellement un accès libre dans ces endroits, elle est susceptible d'une putréfaction prompte, son croupissement & l'exaltation de ses principes incendiaires font naître la soif & une foule de symptomes fébriles, qu'on dissipe en peu de temps par un émétique, qui chasse à propos l'amas qui s'est formé, & prévient les effets de sa corruption imminente. On doit en ce cas regarder la soif inextinguible des malades comme un appétit suscité par un instinct naturel, qui indique de délayer ces putridités contagieuses par une boisson abondante, & qui provoque le vomissement salutaire que l'irritation & la plénitude de l'estomac occasionnent à la suite de la boisson copieuse qui le distend. Effectivement, on éprouve des fréquentes nausées. La cause de cette soif se reconnoît aisément par la croûte épaissie dont la langue est chargée, par le mauvais goût qu'on a dans la bouche, les exhalaisons putrides qui en sortent, souvent ameres, corrompues, par les nausées,

le défaut d'appétit ; & elle cesse, en chassant par le vomissement ou par la diarrhée, les matieres putréfactives qui servent de foyer à cette corruption, & entretiennent tous ces accidents, ou enfin en les corrigeant par le moyen des acides. *Helmont*, ce sévere censeur des opinions qu'on soutenoit de son temps dans les écoles de Médecine, a très-bien remarqué cette cause de la soif. Il réfute avec avantage ces Scholastiques infatués de leur ridicule sentiment, qui prétendoient opiniâtrément que l'essence de la fievre consiste dans la chaleur, & que durant le temps du froid de la fievre, les malades sont bien loin de ressentir aucune espece de chaleur. Ils vouloient, contre toute vraisemblance, qu'elle fût alors concentrée d'une maniere insensible dans l'intérieur du corps. Ce qui donnoit lieu à ce paradoxe, c'est que le froid de la fievre se trouve accompagné d'une grande soif, qu'ils attribuoient à la sécheresse du corps, & ils affirmoient & concluoient par parité, qu'elle supposoit une chaleur & une sécheresse interne, semblables à celles qui l'excitent en état de santé : « ils ignorent, s'écrie *Helmont*, » que cette soif ne dépend point de

„ l'augmentation de chaleur, non plus
„ que de la ſéchereſſe du corps, &
„ qu'elle ne reſſemble en rien à la ſoif
„ naturelle. Car ne devroient-ils pas ſe
„ détromper de leurs erreurs, en voyant
„ qu'elle n'eſt nullement appaiſée par
„ la boiſſon, qui la calmeroit infailli-
„ blement, ſi elle pouvoit être imputée
„ à la ſéchereſſe ou à la chaleur. Cette
„ ſoif eſt donc un ſigne inſidieux &
„ indirect, tandis que le froid paroît
„ réellement foncier & conſéquent. Cette
„ ſoif ne provient que de l'amas des
„ matieres excrémentitielles & des mau-
„ vaiſes impreſſions qu'elles produiſent
„ ſur les organes ſenſitifs, où elles crou-
„ piſſent, d'où réſulte d'une façon pré-
„ caire, une ſenſation interne, pareille
„ à celle qu'occaſionneroit tout-à-coup
„ une grande ſéchereſſe. Ce raiſonne-
„ ment eſt inconteſtable, puiſque l'a-
„ cide du ſoufre (qui certainement,
„ par lui-même eſt très-ſec & corroſif)
„ calme ordinairement cette ſoif équi-
„ voque & captieuſe, preſque auſſi-bien
„ que l'eau éteint le feu (l) „. Quoique,
comme on a dit ci-deſſus en ſon lieu,

(l) Tractat. de Febrib. cap. I. n°. x. & xI. p. 740.

l'épaiſſiſſement ou l'imméabilité des liqueurs puiſſe être conſidérée pour la cauſe de la ſoif qui arrive dans le froid fébrile, il s'enſuit évidemment, ſuivant les citations alléguées, qu'on doit attribuer la ſoif fébrile à l'amas des excréments putrides, qui ſéjournent dans les premieres voies. L'eſtomac & ſon orifice inférieur, qui ne forment qu'un canal continu avec l'inteſtin duodénum, communément appellé *pylore*, ſont pris par *Helmont*, pour ces organes de l'ame ſenſitive; cet éclairciſſement eſt néceſſaire pour l'intelligence de ce paſſage, & ſe trouve confirmé par une infinité d'autres endroits de ſes écrits.

§. 637. *La ſoif indique donc preſque toujours la préſence de quelqu'une de ces cauſes (633).*

Il n'eſt pas douteux que la ſoif accompagnant toute eſpece de fievre, on doit conclure qu'il doit par conſéquent exiſter dans le corps, du moins une ou pluſieurs des cauſes mentionnées: il s'agit donc d'examiner avec attention, & de découvrir quelle eſt cette cauſe qui excite la ſoif aux fébricitants: autrement on ne pourroit jamais venir à bout de la

guérir ; car comment la détruire sans la connoître ? Une multiplicité de causes sont capables à la vérité de faire naître la soif ; mais il n'est ici question que de la soif fébrile, & il n'y a proprement que celles que nous venons d'énumérer, qui aient trait à cette matiere, & qui puissent la produire. On ne sauroit disconvenir, & plusieurs Auteurs font foi, qu'il y a des sortes de poisons qui excitent une soif dévorante & inextinguible; on lit dans *Lucain*, qu'un serpent appellé *dipsade*, ayant fait une légere blessure venimeuse à un Officier natif de l'Etrurie, qui avoit suivi le parti de *Caton*, & qui défendoit sa querelle ; ce jeune homme chargé de porter l'Aigle Romaine, ne sentit qu'à peine une très-petite douleur, & fut bientôt embrasé d'un feu & d'une soif ardente, qu'aucune espece de boisson ne put calmer ni adoucir.

Aulus d'une dipsade ayant souffert l'atteinte,
En sent peu de douleur & conçoit peu de crainte.
Il ne peut d'abord comprendre le danger,
Ni croire le trépas dans un coup si léger.
Ce poison toutefois, qui s'insinue à peine,
Se mêle enfin au sang & court de veine en veine.
Il s'allume par-tout un brasier indompté,

Qui dans tous les vaiſſeaux tarit l'humidité :
La triſteſſe du cœur ne trouve point de larmes ;
Les eaux contre ces feux ſont d'inutiles armes :
En vain à les chercher il applique ſes ſoins,
Il s'engorge à loiſir, & n'en brûle pas moins.
Comme il fait de la ſoif le mal qui le poſſede,
Dans l'onde ſeulement il croit tout ſon remede.
Mais ce foible ſecours ne lui réuſſit pas,
Si ce n'eſt ſeulement à hâter ſon trépas.
Tout le camp admiroit cette ardeur véhémente,
Cette indomptable ſoif, que ſon remede augmente (*m*).

Les effets de pareils poiſons ſont terribles & prodigieux; & il eſt impoſſible de découvrir & d'imaginer la maniere dont ils agiſſent dans le corps humain, & en quoi réſide leur qualité virulente.

Il eſt à propos de remarquer ici qu'on reconnoît quelquefois dans certaines maladies, l'exiſtence de pluſieurs cauſes de la ſoif, ſans que le malade s'en plaigne ni l'éprouve. Son état eſt aſſurément très-déplorable, parce que c'eſt une preuve que le *ſenſorium* commun où les facultés ſenſitives ſont alors entiérement opprimées & anéanties par la

(*m*) Lucan. Pharſal. Lib. IX. verſ. 748.

violence du mal. Le corps n'eſt plus ſuſcèptible de ſenſibilité, & ſe trouve dans un danger imminent de mort. *Hippocrate* avance judicieuſement, « que » ceux dont le corps eſt conſidérable» ment bleſſé en quelque partie, & qui » ne ſentent néanmoins de douleur nulle » part, ont néceſſairement les organes » du cerveau léſés & dérangés (*n*). » On peut, en ce ſens, en dire autant de la ſoif que de la douleur. C'eſt pourquoi il dit avec raiſon, « que c'eſt un grand » mal dans les fievres vives & aiguës, » quand la ſoif manque, & que le » malade ne paroît point l'éprouver (*o*) ». Il obſerve à ce ſujet, en décrivant l'hiſtoire du ſecond malade *du troiſieme livre des épidémies*, qu'*Hermocrate*, qui mourut le vingt-ſeptieme jour, « avoit une » langue noire, ſeche & brûlée, ſans » cependant avoir ſoif, qu'il étoit con» tinuellement aſſoupi, & ne pouvoit » preſque dormir (*p*) ». La langue de ce

(*n*) Aphoriſm. Sect. II. n°. VI. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 47.

(*o*) Prænotion. Lib. Comment. II. Prædict. LVI. Charter. Tom. VIII. pag. 739. Confer. Coac. Prænot. n°. LX. Ibid. pag. 855.

(*p*) Comment. I. Text. XI. Charter. Tom. IX. pag. 218.

malade portoit les marques d'une séche-resse & d'une aridité extrêmes dans le corps, & on n'entrevoyoit aucune raison naturelle pour déduire le défaut & l'adoucissement d'une soif, qui devoit en apparence être violente; c'étoit donc vraisemblablement un signe funeste; tandis qu'on auroit pû pronostiquer heureusement sur l'issue de la maladie, si la langue eût été en même temps également humectée, parce que cela auroit été une preuve visible & conséquente de la diminution de la cause de la soif ou de la sécheresse du corps.

§. 638. *Elle annonce par conséquent la suite des maux qui peuvent être produits par les causes dont elle manifeste la présence (636. 637.).*

Pour que la soif fébrile naisse, il faut de toute nécessité, qu'il paroisse dans le corps quelqu'une des causes mentionnées dans le §. 636. Cette vérité a été déja solidement établie; donc, lorsqu'elles subsisteront, on aura lieu de craindre tous les maux qui en dérivent. Le pronostic de la soif varie & devient plus ou moins dangereux, suivant la cause qui la produit, & ne doit point

être conſidéré dans le ſymptome même qu'on obſerve, abſtraction faite à toute autre conſidération. La ſéchereſſe, par exemple, dénote le manque de véhicule du ſang, lequel traverſe en conſéquence péniblement les détroits des vaiſſeaux capillaires. Delà les petits vaiſſeaux abſorbants veineux, froncés & rétrecis par cette ſéchereſſe, recevront avec difficulté les molécules humorales qui y abordent; & par un enchaînement de faits, les extrêmités des arteres exhalantes, criſpées & contractees pareillement, ne feront plus propres à donner iſſue aux liqueurs ténues qui devoient s'écouler hors du corps par cette voie; enſorte que toutes les fonctions qui en émanent, & ſur leſquelles ces vaiſſeaux influent, deviendront immanquablement leſées & interrompues. Mais ſi c'eſt l'imméabilité des liqueurs qui occaſionne la ſoif, le ſiege & le pronoſtic du mal changent, & ſont abſolument différents. Il eſt aſſuré que les engorgements des vaiſſeaux ſe manifeſteront ſpécialement dans les repiis & les détroits des arteres capillaires du poumon, ou dans celles du cerveau; ainſi les accidents qui en procedent, ſont immanquablement les anxiétés, la diffi-

culté de respirer, les délires, &c. qui se rapportent aux lésions des organes affectés. Lorsque le sang se trouve inficié d'une acrimonie salée, il y a à craindre que les petits vaisseaux ne crevassent & ne se rompent, & que leurs parois ne puissent soutenir les impulsions vives des liqueurs, accélérées par la vîtesse de la circulation, & redoublées par les pointes & la gravité des particules salines dont elles sont surchargées. C'est ce qui fait naître, dans le scorbut muriatique, des hémorrhagies, des douleurs, &c. Maintenant, à la place de toutes ces causes, substituons celles qui proviennent des matieres alkalines putrides, ou huileuses, bilieuses, &c. la soif s'ensuivra également, & on deviendra évidemment sujet à tous les maux dont nous avons fait la description aux §. 85. & 86. On peut les y revoir, afin de nous éviter des répétitions, dont nous avons suffisamment étendu les principes, aux articles particuliers qui renferment les maladies qu'engendre une humeur alkaline spontanée dans les premieres voies & dans la masse du sang.

§. 639. *Voilà pourquoi il convient d'y*

remédier au plutôt dans tous les cas, mais principalement dans les fievres aiguës.

Tout nous convainc de cette néceſſité, la malignité des cauſes qui font naître la ſoif, & les ſymptomes dangereux qu'elles occaſionnent. Il faut donc ſur le champ remédier à la ſoif fébrile, ſur-tout dans les fievres aiguës, où la ſéchereſſe du ſang, l'imméabilité des humeurs & leur putreſcence s'aggravent & empirent par le cours & l'intenſité de la maladie.

Ce chef ne ſouffre point de difficulté ; mais il y a une autre queſtion litigieuſe, qui a long-temps partagé les Médecins. Elle conſiſte à ſavoir ſi, eu égard à la ſoif fébrile dont les malades ſont tourmentés, on doit leur permettre, pour l'appaiſer, de boire à volonté, ou s'il vaut mieux, en négligeant ce ſymptome principal de la maladie, de ne s'attacher qu'à la curation de la fievre ; & en ce cas on défend toute eſpece de boiſſon aux malades, ou l'on ne leur en accorde qu'une très-petite quantité, de crainte que ces délayants trop abondants n'énervent les autres remedes thérapeutiques, & n'en diminuent l'effica-

cité. On lit dans l'Hiſtoire des Fievres, que *Celſe* a écrite, qu'*Aſclepiade* privoit impitoyablement les malades, les premiers jours, de la plus légere boiſſon; il leur interdiſoit abſolument tout uſage de liqueur aqueuſe, ne leur donnoit pas même la faculté d'en humecter la bouche altérée & brûlante, &c. dans la vue d'abattre les forces du malade par la veille & la ſoif (*q*). Mais cette doctrine n'a pas beſoin d'être ici réfutée. On a prouvé ailleurs, que cette méthode, bien loin d'être profitable, devenoit inconſidérée, cruelle, vicieuſe & nuiſible. *Celſe*, plus prudent & plus inſtruit, ſoutient qu'on doit agir avec plus de douceur envers les malades. Cependant il a recherché un tempérament entre ces deux opinions extrêmes, & il prétend qu'il ne convient pas, à la vérité, de permettre aux malades, dans tout le temps de la fievre, de boire avec excès, & qu'il ſeroit préférable, ſans contredit, qu'ils puſſent au moins, dans la violence de la maladie, s'abſtenir de boiſſon. Après que *Celſe* a avancé, dans le même chapitre, que les malades conſentent

---

(*q*) Celſ. de Medicin. Lib. III. cap. IV. pag. 118.

ſans peine de ſe priver de tout aliment ſolide, parce qu'ils ſont dégoûtés dans les fievres, & que l'eſtomac répugne le manger, il ajoute, qu'il " n'en eſt pas
„ de même de la boiſſon ; que c'eſt un
„ combat continuel pour les en priver,
„ & d'autant plus grand, que la fievre
„ eſt plus grave & plus conſidérable.
„ Car la fievre allume & excite la ſoif ;
„ elle paroît ſemblable à un feu ardent,
„ qui demande, pour l'éteindre, une
„ quantité d'eau proportionnée à ſa
„ violence & à ſa force. C'eſt pourquoi
„ il eſt à propos d'avertir le malade de
„ ceſſer de boire quand la fievre a cal-
„ mé ; on doit reſter un plus long in-
„ tervalle, lorſqu'il s'agit de lui don-
„ ner des aliments ſolides. A l'égard de
„ la ſoif, il ne la reſſent plus dès lors
„ qu'il diſcontinue de boire ſi fort (r)".
Celſe a jugé pourtant néceſſaire d'avoir à ce ſujet quelque indulgence pour les malades, par la raiſon, que la faim ſemble beaucoup plus ſupportable, que la ſoif même aux perſonnes en ſanté. Il infere delà, qu'il ne faut le premier jour accorder aucune boiſſon aux fébri-

---

(r) Ibid. cap. IV. pag. 128.

citants, à moins que le pouls ne ſoit ſi lâche & les veines ſi molles & ſi flaſques, qu'on pût encore plauſiblement leur permettre d'autre nourriture. Dans un autre endroit, il mitige cette propoſition & préfere tromper, dit-il, la ſoif du malade, que de le laiſſer boire. Qu'on regle & qu'on modere là-deſſus, reprend-il, le malade, de telle maniere, " qu'il ne
» ſouffre pas une trop grande ſoif, &
» qu'on ne permette point qu'il boive
» trop abondamment. On peut lui ac-
» corder d'humecter ſa bouche, lorſ-
» qu'elle eſt ſeche, ou qu'elle eſt em-
» peſtée d'un mauvais goût, quoique
» ce temps, bien examiné, ne ſoit pas
» le plus convenable à le faire boire.
» *Eraſiſtrate* dit qu'il faut, à cet égard,
» laiſſer le malade libre; que la ſéche-
» reſſe de la bouche & du goſier néceſ-
» ſitent le malade à boire, quand même
» il ſemble que l'état intérieur du corps
» ne l'exige pas, & que du reſte il im-
» porte peu, dans le fond, que le ma-
» lade ſur cet objet ſe comporte plus ou
» moins bien (*f*) ». Pourtant, lorſque la bouche eſt ſeche & puante, on doit

---

(*f*) Ibid. cap. IV. pag. 119.

regarder & ſuppoſer vraiſemblablement l'eſtomac & les inteſtins affectés de la même façon, & par conſéquent indiquer pareillement une boiſſon copieuſe & avoir beſoin d'être beaucoup humectés. Car, parmi toutes les cauſes de la ſoif rapportées au §. *636.* il n'en eſt aucune à qui la boiſſon ne ſoit utile, pourvu qu'elle ſoit modérée, comme il ſera expliqué dans le *Paragraphe* ſuivant. Les effets des liqueurs aqueuſes ſont merveilleux dans le corps humain. Introduites dans les vaiſſeaux, elles détrempent les particules denſes & groſſieres; par leur interpoſition, elles diviſent les globules du ſang, réunis & devenus trop épais & imméables, délayent & émouſſent les matieres âcres qui s'y ſont inſinuées, & énervent tout-à-fait leur pointe ſtimulante. Toutes ces conſidérations ont enfin obligé *Celſe* de ſe relâcher de ſa ſévérité, & d'avouer que " c'eſt avec fondement & avec une
» raiſon évidente, qu'Héraclide de
» Tarente affirme, que quand il ſe fait
» un amas de bile ou de putridité dans
» l'intérieur du corps, rien n'eſt plus
» utile & plus avantageux que de preſſer
» le malade à boire modérément, afin

„ de délayer & d'éteindre le foyer des „ matieres putrides (*t*) „.

Hippocrate, le pere de la Médecine, a observé dans la cure des fievres, une méthode bien différente & plus conforme à l'instinct & aux besoins naturels. Il recommande aux malades d'user d'un régime délayant & aqueux (*u*), de boissons légérement acides faites avec le miel, l'oxymel, les décoctions d'orge, &c. qu'il ordonnoit communément, ainsi qu'il paroît dans son Traité *sur le régime des Fievres aiguës*, & qu'il s'en explique clairement lui-même dans la cure générale des fievres.

Il semble que l'exemple & l'autorité d'*Hippocrate* & de ses sectateurs auroient dû confondre & anéantir cette malheureuse méthode, dont on a reconnu les inconvénients, & éclairer tous ses aveugles Partisans. Cependant elle a reparu encore dans le siecle dernier, où quelques Médecins séduits par des opinions érronees & des vains préjugés, s'imaginerent avoir découvert

---

(*t*) Ibid. cap. VI. pag. 128.

(*u*) Aphor. Sect. I. n°. XVI. Charter. Tom. IX. part. II. pag. 32.

par leurs opérations de Chymie, de prétendus ſecrets pour combattre & déraciner toutes les maladies. Ils s'arrogeoient des moyens inconnus & extraordinaires; & à l'appui de quelques remedes ſudorifiques, échauffants & incendiaires, ils entreprenoient de guérir par les ſueurs, toute ſorte de fievres. En proie à leur empiriſme condamnable, ils contraignoient durement les malades de ſe priver de boire, fondés ſur l'idée ridicule, que la boiſſon empêchoit ou éludoit l'action efficace des remedes. On voit par-là combien ces malades ſe trouvoient réduits dans une ſituation gênante & malheureuſe, & combien encore la méthode curative qu'on leur preſcrivoit eſt vicieuſe & répréhenſible. Leurs entrailles étoient conſumées par un feu ardent, & moyennant les remedes actifs & échauffants dont ils uſoient, ils incendioient davantage le corps, & il ne leur étoit pas ſeulement permis de tremper leurs levres dans la moindre liqueur. Ce qui doit paroître encore plus ſurprenant, rien ne pouvoit déſabuſer les eſprits & leur faire changer de méthode. Ils avoient beau la voir infructueuſe & inſupportable, & apprendre que la plupart des malades

avoient franchi heureusement leurs ordres, obtenu par leurs prieres, ou extorqué de force & impunément de leurs gardes une boisson abondante dont ils s'étoient utilement rassasiés, & avoient étanché avec plaisir leur soif, qui étoit extrême; au mépris de la mort dont ils les menaçoient, ils vieillissoient, & s'obstinoient dans leurs erreurs. *Helmont* épris & infatué comme les autres, de beaucoup d'idées frivoles, en se vantant ridiculement d'être possesseur de plusieurs secrets spécifiques pour guérir les fievres en peu de jours, se conduisoit du moins à cet égard, avec plus de sagesse; il improuvoit hautement tous ceux « qui défendoient aux fébricitants » de boire; effectivement, pourquoi, » dit-il, si le propre de la fievre est de » faire naître la chaleur & d'exciter la » soif, les priver d'une boisson humec- » tante qui appaise l'une & l'autre? Si » elle exténue le sang, émacie le corps » & diminue les forces, pourquoi né- » gliger un moyen qui les soulage, » les répare & les refait? Quand la » vessie se trouve remplie & distendue » par l'urine, qu'on sent une nécessité » pressante de la vuider, va-t-on en » demander la permission au Médecin?

„ Et pour quelle raiſon faudra-t-il la „ lui demander pour boire, lorſque le „ cas devient également indiſpenſable? „ car l'urgence & l'ectilité de piſſer ne „ ſont pas plus grandes que celle de „ boire, l'un & l'autre beſoin eſt con- „ forme aux réglements de la nature. „ La loi que la ſoif impoſe de boire eſt „ abſolument étroite, inamiſſible point „ ſuſceptible de retard; & toutes les fois „ que les malades ont violé à leur profit „ l'Ordonnance, prétendue irréfragable „ du Médecin qui interdit toute boiſ- „ ſon, ils l'ont couvert de honte, & „ dévoilé ſon ignorance(*x*)„. Déſormais ce faux ſyſtême eſt aboli: & dans tous les pays où la lumiere de la ſcience a diſſipé les preſtiges de l'erreur, cette triſte méthode eſt en horreur à tous les Médecins, & le malade a la faculté de boire ſelon ſon envie & ſes beſoins. Voyons actuellement les conditions eſſentielles & requiſes, afin de rendre ce ſecours utile & de placer à propos tous les remedes qui concourent à calmer la ſoif.

(*x*) Tractat. de Febrib. cap. XII. nº. III. pag. 772.

§. 640. *On y parvient*, 1°. *en usant souvent & peu à la fois, de boissons aqueuses, chaudes, légérement acides, nitrées, adoucissantes.* 2°. *En fomentant, en lavant & gargarisant avec la même boisson, les narines, la bouche, le gosier.* 3°. *En entourant les hypocondres de fomentations, d'épithemes & de cataplasmes composés de mêmes matieres.* 4°. *En prenant & retenant le plus qu'il se peut, des lavements de même genre.*

1. La soif dont les malades sont dévorés, leur inspire un desir ardent de boire. Mais pour étancher leur soif, on ne trouve pas communément en eux une variété de goût ; l'instinct naturel le borne par préférence à l'eau pure ; car les malades détestent ordinairement la biere & les vins purs. Les personnes même en bonne santé, qui brûlent de soif dans les chaleurs vives de l'été, ne recherchent, n'ambitionnent le plus souvent que l'eau. Il ne faut donc pas trouver surprenant, que pareillement les malades embrasés par le feu de la fievre, ne souhaitent également que l'eau. C'est peut-être par cette considéra-

tion, qu'*Hippocrate*, (*y*) doué d'un discernement exquis & supérieur, n'ordonnoit jamais aux fébricitants, pour boisson ordinaire, du lait pur, il le délayoit toujours dans trois ou quatre parties d'eau, afin qu'il modérât davantage leur chaleur & leur soif. Or, puisque dans les fievres, le mouvement accéléré de la circulation développe, exalte, & rend beaucoup âcres les sels & les huiles du sang, augmente leur tendance à la putréfaction, occasionne l'arrêt & le croupissement des excréments putrides dans les premieres voies, il est très-salutaire d'aiguiser les médicaments aqueux par des légers acides, qui ont la vertu de s'opposer à toute sorte d'action putréfactive, & d'appaiser efficacement la soif qui en provient. Voilà pourquoi on mêle avec tant de succès dans les boissons aqueuses, le suc de limons, d'oranges, de cérises, de groseilles, &c. & que les malades, dans leur soif, les demandent & les boivent si volontiers. On se sert également du nitre & de ses diverses préparations usi-

(*y*) Aphorism. Sect. V. n°. LXIV. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 237.

tées, que l'on conſerve dans les boutiques d'Apothicaires, leſquelles ſont auſſi recommandées par leurs qualités anti-putrides, & regardées comme d'excellents remedes, pour réſoudre l'épaiſſiſſement des liqueurs. De plus, pour obvier à cette ſéchereſſe du ſang, & tempérer & adoucir l'acrimonie des humeurs, on fait des décoctions d'orge, d'avoine, & de ſemblables matieres farineuſes, qui ſont naturellement contraires à la putréfaction, & inclinent à une acidité ſpontanée.

Remarquons ici que tous les fébricitants qui ont une grande ſoif, demandent de boire froid. Or, pourquoi ne pas le leur accorder, & ne pas mettre cette envie dans le nombre des choſes qui ſont inſpirées par l'inſtinct de la natùre, & que la raiſon & la complaiſance qu'on doit avoir pour les malades, ſont d'accord de tolérer & de permettre? D'ailleurs, il eſt certain qu'ils boivent plus volontiers une boiſſon froide, & qu'elle ſemble, outre leur plaire, les fortifier davantage: quels ſont donc les inconvénients qui en réſultent, & les préjudices notables qu'une obſervation ſûre y découvre?

Les

Les voici : il n'y a qu'à ſuivre le trajet qu'elle fait, & ſes impreſſions évidentes ſur les parties où elle paſſe. D'abord en avalant une eau froide, elle coule dans l'œſophage, & perſonne ne peut nier qu'elle y reſſerre & criſpe les orifices des petits vaiſſeaux intercoſtaux & diaphragmatiques qui y aboutiſſent ; étant parvenue enſuite dans la cavité de l'eſtomac, qui diſconviendra que ce même froid ralentit l'action de ce viſcere, qui ſe trouve ſitué immédiatement au deſſus du foie, qu'il nuit en pluſieurs manieres à l'un & à l'autre, à la veine-cave & à tous les vaiſſeaux adjacents, dont il diminue la force, le mouvement, l'énergie & la chaleur? On ſait que dès que notre ſang eſt réduit en eau, il ſe coagule ſur le champ : que ne s'enſuivra-t-il donc pas, quand une eau froide le pénétrera & ſe mêlera intimement avec lui ? Voilà à quels égards & pour quelles raiſons on doit en regarder & en bannir l'uſage comme dangereux dans les maladies. Car puiſqu'un air froid atteignant tout-à-coup un corps chaud, & ſe développant ſur l'habitude & par les voies extérieures, eſt, au ſentiment de *Sydenham*, plus meurtrier que la peſte, le fer & la faim

(z), quels maux plus grands n'a-t-on pas à appréhender d'une boiſſon froide, qui s'inſinue tout de ſuite dans l'intérieur de nos organes, s'applique directement ſur leur ſurface interne, ſe gliſſe dans tous nos vaiſſeaux, lors même qu'ils ſont enflammés par la chaleur vive de la fievre! De plus, l'air conçoit & partage plus vîte la chaleur du corps; l'eau conſerve plus longtemps ſon froid. Delà, dans les fievres aiguës, où le ſang eſt imprégné d'un épaiſſiſſement inflammatoire, on a lieu d'en craindre une prompte coagulation. Les obſervations nombreuſes conſignées dans les écrits des Auteurs, juſtifient ces aſſertions, & nous enſeignent qu'une boiſſon glacée priſe par des gens échauffés & tout en ſueur, a procuré ſouvent des pleuréſies mortelles & des péripneumonies violentes, ſuivies bientôt de la mort. Cependant je ne veux pas diſconvenir qu'en pluſieurs occaſions, une boiſſon d'eau froide a été utile aux malades. Comment concilier ces oppoſitions & ce contraſte apparent? On a dit dans les *Commentaires* du §. 11. que *Galien* a ſouvent vu des perſonnes atta-

(z) Sect. VI. cap. 1. pag. 325.

quées de fievres ardentes, guéries subitement par une boisson froide: mais pour ne pas tronquer ce passage, il faut citer ce qui suit, *Galien* ajoute que cela n'arrive que « lorsque les humeurs » morbifiques ont déja atteint un degré » modéré de coction (*a*), » & par conséquent, quand la fievre a calmé, & que les autres accidents impétueux de la maladie sont mitigés. *Celse* pourtant ne faisoit point difficulté de faire boire une grande quantité d'eau froide à ses malades qui éprouvoient une soif vive, étant parvenus dans le plus grand accroissement de la fievre ardente. « Il les » laissoit boire au-delà, dit-il, de la » satiété, & lorsque l'estomac & le » ventre sont remplis outre mesure & » suffisamment tempérés & rafraîchis, » les malades vomissent: la plupart ne » recherchent pas de vomir, & ne boivent » si abondamment de l'eau froide, que » dans l'intention de modérer le feu » des entrailles & la chaleur ardente » du corps (*b*). » Il avertit pourtant,

(*a*) Method. Medend. Lib. IX. cap. XVI. Charter. Tom. X. pag. 220 221.

(*b*) De Medicin. Lib. III. cap. VII. n°. II. pag. 135.

quelques lignes après, de ne faire user de ce remede qu'à « ceux qui, à l'ar-
» deur & à la sécheresse près dont ils
» sont tourmentés, ne ressentent de dou-
» leurs nulle part, n'ont aucune tu-
» meur, point de gonflement ni de ten-
» sion au bas-ventre, aucun signe con-
» traire, aucune contr'indication dans
» la poitrine ou au gosier, &c. (*c*). »
Schelhammerus rapporte à ce sujet, avoir vu un domestique attaqué d'une fievre ardente, qui ressentant un feu violent & étant soigné négligemment, but avec avidité plus de dix livres d'eau froide, laquelle produisit en lui un effet merveilleux, que le plus habile Médecin n'auroit su procurer, car le lendemain il fut sans fievre & délivré de tout mal (*d*). Cet Auteur respectable atteste avoir entendu raconter au célebre *Meibonnius*, que le plus grand nombre des habitants d'un village, attaqués d'une maladie aiguë, se trouvant dépourvus de Médecins & de remedes, éteignirent le feu de la fievre, en buvant beaucoup d'eau fraîche, & en ranimant ensuite avec de

(*c*) Ibid.

(*d*) De genuina Febres curandi Methodo, Parte III. Sect. III. §. 36. 37. pag. 186, 187.

l'eau-de vie le principe de la chaleur naturelle amortie en eux, & que par cette méthode ils guérirent tous. Ces cas méritent des distinctions : il y a sans doute des maladies ou des fievres continues, surnommées putrides, où le sang tend en une dissolution vraiment putride ; il est clair qu'alors on n'a pas lieu de craindre que le sang se coagule aisément, & que peut-être l'usage de l'eau fraîche ne sauroit devenir nuisible. Enfin on doit rappeller cette regle dont nous avons établi, d'après *Sydenham*, les avantages & les conséquences dans les *Commentaires* du §. 599. Dans la cure des maladies, il est souvent plus utile & plus salutaire d'accorder quelque chose *aux inclinations sûres & évidentes des malades, que de suivre opiniâtrément les préceptes douteux & obscurs de l'art de guérir* (*e*). Delà concluez, que si les malades témoignent quelquefois un grand empressement de boire de l'eau fraîche, & rebutent toute autre boisson, il seroit ridicule de le leur refuser. On a seulement la précaution en ces occurrences, d'observer qu'ils n'en boivent ni trop souvent, ni trop à la fois ; mais

(*e*) Dissert. Epistol. ubi de Variol. pag. 457.

peu & à diverſes repriſes, & on ſatisfait ainſi l'envie du malade, & on obvie à l'abus qu'il peut en faire imprudemment. Le réſumé de tout ce que nous venons de dire à ce ſujet, ne légitime point l'uſage de la boiſſon fraîche dans les maladies; il prouve ſeulement qu'elle a été avantageuſe en certaines occaſions, principalement dans celles où les malades la deſirent avec une envie démeſurée. Mais on ne ſauroit conclure abſolument de ces cas, dans le fond très-rares, qu'on doive en général ordonner ou permettre une boiſſon froide aux fébricitants. Quel eſt celui, par exemple, qui, en preſcrivant leur régime, leur accorderoit de manger en même temps des anchois, du lard & de ſemblables mets, ſous le prétexte que beaucoup de gens s'en ſont bien trouvés & ont guéri, en ſuivant là-deſſus leur fantaiſie, & en les mangeant contre l'avis des Médecins? Inférons de tous ces raiſonnements, qu'il eſt plus convenable, plus méthodique & plus ſûr de s'attacher à calmer la ſoif fébrile par une boiſſon chaude ou du moins tiede.

Cela ne ſuffit pas, il faut encore conſeiller aux malades, de ne prendre les boiſſons chaudes qu'en petite quantité.

Sans cette attention, ceux qui éprouvent une ſoif conſidérable, en s'y livrant avec trop d'avidité, rempliſſent exceſſivement leur eſtomac, le diſtendent tellement, que ſes orifices ſe contractent ſpaſmodiquement, ſe ferment en conſéquence, & bouchent le paſſage à la boiſſon qu'on a déja priſe, dont l'accablement & le poids occaſionnent des anxiétés & une foule de dérangements. (Voyez le §. 586. article 1.) Quelquefois cette grande abondance de boiſſon qui ſurcharge l'eſtomac, fait naître des nauſées & le vomiſſement, & l'on rejette ainſi tout ce que l'on a bu. Pour éviter ces déſordres, il n'y a qu'à boire ſans précipitation & ſans excès, peu à la fois & d'une maniere modérée. La cauſe la plus fréquente de la ſoif paroît être l'épaiſſiſſement du ſang & ſon arrêt dans les petits vaiſſeaux. Une boiſſon délayante, ménagée avec retenue & fréquemment renouvellée, paſſe aiſément dans les veines, ſe mêle exactement avec le ſang, les vaiſſeaux la foulent ſans peine, elle cede à leur action, diviſe & délaye les molécules imméables & ſtagnantes dans les capillaires. Tandis, au contraire, que ſi on ſe preſſe trop de boire, il eſt

impossible que cette boisson se répande uniformément dans les vaisseaux, qu'elle se mêle parfaitement avec les humeurs animales, qu'elle détache & humecte avec une égale efficacité les particules obstruantes; bientôt après être entrée dans les vaisseaux, elle sort du-corps, le plus souvent par les voies des sueurs ou des urines, avant que d'avoir pu s'immiscer, à la faveur de l'action des vaisseaux, entre les globules du sang, sur lesquels elle ne fait que glisser.

On trouve dans la *matiere médicale* une foule de décoctions & de tisanes très-agréables au goût & toutes propres à appaiser la soif fébrile. On peut choisir entre elles, celle qui est la plus appropriée au sujet que l'on traite.

2. Cet avertissement est d'une observation importante dans la cure des fievres aiguës. En effet, de toutes les causes capables de produire la soif, la sécheresse & l'épaississement du sang sont celle qui arrive le plus fréquemment, & qui est susceptible de faire naître les plus grands désordres dans les vaisseaux du cerveau & des poumons. Il faut donc rassembler tous les secours propres à les prévenir ou à y remédier. En gardant & en roulant

dans la bouche des boiſſons chaudes, les malades lavent le goſier, humectent les parties d'alentour qui ſont deſſéchées, une foule de vapeurs tiedes, attirées dans les poumons, y forment un bain relâchant, principalement ſi on a ſoin en même temps de humer & de tirer de l'eau chaude par les narines; les vapeurs qui s'en exhalent, pénetrent dans la poitrine. De plus, les petits rameaux de la carotide externe, qui ſont ſitués à l'entour, deviennent plus relâchés, & l'impétuoſité & la compreſſion du ſang qui vient de l'intérieur de la tête, ſe trouvent par-là diminuées. D'ailleurs, l'humidité de toutes ces parties contribue beaucoup à modérer la ſoif. C'eſt pourquoi *Celſe* ayant égard à cet effet, obligeoit les fébricitants qu'il privoit de boire, de ſe laver par intervalles la bouche, comme on a dit au §. 639. afin de calmer leur ſoif immodérée (*f*). Ce fait inceſſamment confirmé par l'expérience, eſt inconteſtable: on auroit beau boire avec abondance, tant que la langue & l'intérieur de la bouche reſtent ſecs, la ſoif continue; mais en fomentant, pour ainſi dire, toutes ces parties,

(*f*) De Medicin. Lib. IV. pag. 179.

on en relâche les veines abſorbantes, leſquelles enſuite s'imbibent des liqueurs aqueuſes qu'on y applique, & les attirent intérieurement; & on aſſouplit & dilate les arteres exhalantes, afin que leurs orifices ouverts donnent iſſue à toutes les molécules ténues & tranſmiſſibles qui s'y préſentent, & qui ſont deſtinées naturellement à ſe répandre aux environs, à humecter & à arroſer toutes ces parties. La meilleure maniere que les hydropiques puiſſent employer pour appaiſer la ſoif qui les dévore, eſt de ſe gargariſer ſouvent avec une mixtion d'eau & une ſixieme partie de vinaigre ou de ſuc de limon.

3. Les fomentations que l'on pratique ſur les hypocondres, & dont l'action s'étend ſur tous les viſceres du bas-ventre, contribuent à faciliter le cours du ſang gêné dans les détroits des vaiſſeaux. On ſait que la ſéchereſſe & l'arrêt des liqueurs y cauſent des ravages affreux. On introduit ainſi extérieurement, par les vaiſſeaux exhalants de la peau, une quantité d'humeurs aqueuſes qu'ils réſorbent, qui humecte le ſang, relâche les fibres ſolides, & calme par conſéquent la ſoif. Nous avons expliqué ailleurs (voyez les *Commentaires* du §.

333.) comment & combien les bains cooperent à cet effet. *Galien*, pour prouver irrévocablement à cet égard que la ſuperficie entiere du corps eſt parſemée & couverte de vaiſſeaux exhalants, dit que « les perſonnes fatiguées qui ſont de » retour d'un long voyage fait au ſo» leil, pendant la plus forte chaleur » du jour, arrivées chez elles, ont la » peau aride, écailleuſe, la bouche » extrêmement ſeche, & une ſoif qu'elles » ne ſupportent qu'avec peine : dès » qu'elles ſe ſont plongées dans le bain & » qu'elles y ont ſuffiſamment reſté, elles » reconnoiſſent ſur le champ que leur » ſoif eſt éteinte, leur bouche humec» tée, leur peau lâche & humide, & » que toute l'habitúde du corps a re» couvré ſa ſoupleſſe & ſa flexibilité » naturelle (*g*) ». Qund on entoure & qu'on couvre avec ſoin les hypocondres de fomentations, d'épithemes & de cataplaſmes compoſés de matieres aqueuſes & relâchantes, & qu'on fait enſorte de les entretenir chaudement & d'empêcher qu'ils ne ſe refroidiſſent, c'eſt tout comme ſi ces parties étoient

(*g*) Epidem. Lib. VI. Comment. VI. text. 1. Charter. Tom. IX. pag. 527.

environnées d'un bain tiede, & elles doivent en retirer d'auſſi bons effets.

4. Les lavements ſont doublement utiles,. & rempliſſent à la fois deux objets : premiérement, ils délayent les matieres excrémentitielles putrides, dont le croupiſſement peut devenir une cauſe de la ſoif, comme il a été dit au §. *636.* ſecondement, on ſert les lavements, dans l'intention que le délayant aqueux qui en fait la baſe, ſoit abſorbé par les veines parſemées dans le canal des inteſtins, & concoure à humecter, à adoucir, à relâcher, à ſeconder enfin l'action des autres remedes rapportés dans ce *Paragraphe* ; & pour cela il ne s'agit que de les retenir pendant quelque temps. Nous paſſons actuellement ſous ſilence les précautions qu'il faut obſerver dans leur uſage, parce que nous en avons parlé dans les *Commentaires* du §. 634. à l'article de la cure de l'anxiété fébrile.

§. 641. *Cependant, lorſqu'une ſoif vive eſt jointe à une grande foibleſſe, on doit alors avoir recours ſans crainte aux vins, donner même aux malades des vins ſpiritueux, qu'on mêle avec les autres boiſſons,* (640).

Toutes les boiſſons que nous venons de décrire, ne tendent qu'à fournir beaucoup d'eau ou de véhicule au ſang: mais ſi on remarque en même temps une foibleſſe conſidérable, elles ne ſauroient agir avantageuſement, parce que dans un abattement général, les boiſſons que le malade a priſes s'arrêtent, ſéjournent dans les vaiſſeaux dénués de reſſort & de vigueur, & ne ſont point pouſſées avec une activité compétente. Delà, bien loin d'en être ſoulagé, elles deviennent à charge & accablent les vaiſſeaux & les viſceres affoiblis qui les contiennent, excitent de nouvelles anxiétés, des embarras dans la circulation, dont le mouvement eſt encore ralenti, & dont la maſſe ou la quantité des liqueurs augmente par leur mêlange & leur addition. En conſéquence de ces déſordres, cette eau ſtagnante ſe ramaſſe & afflue dans les grandes & les petites cavités du corps, y décide des épanchements & des hydropiſies. Il ne faut pas croire que ces extravaſations d'humeurs appaiſent la ſoif, le ſang n'en eſt pas moins à ſec & dépouillé. Le meilleur moyen d'obvier à ces fâcheux inconvénients, c'eſt d'ajouter, à ces boiſſons aqueuſes, un peu de vin, ſuffi-

ſamment néanmoins pour ranimer les forces, & pas trop, afin qu'il ne nuiſe point par ſes qualités ſtimulantes. On a vu, dans les *Commentaires* du §. 605. article 2. qu'on peut permettre ſans crainte aux fébricitants, de boire un peu de vin délayé dans beaucoup d'eau. Or, dans le cas propoſé de foibleſſe & d'abattement, c'eſt une néceſſité & un bien eſſentiel de leur en laiſſer prendre un peu plus. Il paroît même quelquefois convenable d'employer des liqueurs ſpiritueuſes, comme l'eſprit-de-vin, ou les vins médicinaux aromatiques ſpiritueux, qu'on trempe, & dont on émouſſe la pointe avec les boiſſons aqueuſes ordinaires. Les Praticiens obſervent qu'à la faveur de ces boiſſons ou de ces mêlanges fortifiants, on vient à bout d'appaiſer la ſoif, que les remedes aqueux n'auroient fait qu'irriter ſans ce correctif. Les hydropiques y trouvent, dans leur ſoif intolérable, un adouciſſement & ſoulagement ſenſibles. Les Ouvriers dévoués à des profeſſions fatigantes, ont coutume, pour ſe refaire de leur laſſitude, de boire tant ſoit peu d'eau-de-vie. Leur corps en eſt mieux rafraîchi, leur ſoif étanchée, & le ſang tempéré. Effectivement, ils tranſpirent alors

beaucoup, & leurs ſueurs ſont abondantes ; l'agitation de leurs humeurs ſe trouve plutôt calmée par quelque liqueur ſpiritueuſe, qui, en ranimant les vaiſſeaux énervés, retient davantage les boiſſons aqueuſes dont ils ſe déſalterent enſuite par intervalles, ou qu'ils mêlent avec l'eſprit-de-vin, & empèche leur prompte diſſipation. Voy. parmi les différentes formules décrites dans la *matiere médicale*, de ſemblables boiſſons analogues, celle qui paroît la plus convenable au cas propoſé.

CHAPITRE TROISIEME.

DE LA NAUSÉE FÉBRILE.

§. 642. *La nauſée conſiſte dans un effort que l'on fait pour vomir, qui devient pourtant ſans effet, & qui eſt accompagné d'un ſentiment déſagréable. Sa cauſe prochaine dépend de l'état convulſif que contractent les fibres muſculaires du goſier, de l'œſophage, de l'eſtomac, des inteſtins & des muſcles du bas-ventre ; 1°. par l'irritation des matieres âcres, putrides, bilieuſes, leſquelles étant pouſſées dans l'eſtomac,*

lorsqu'il est vuide, & venant à monter dans le gosier, picotent ces deux parties, dont les mouvemens spastiques se communiquent à to[illegible] qui sympathisent entr'elles. Cette [illegible] cause se déduit aisément de l'abstinence qu'on a soufferte, de la puanteur de l'haleine, du mauvais goût de la bouche, des saletés de la langue & de l'infection du gosier. 2°. Cette légere convulsion peut être excitée par la stagnation d'une humeur lente, visqueuse, flottante dans ces mêmes parties, où elle procure de vives irritations, & dont la présence se fait assez connoître par les signes constants de quelques viscosités gluantes qui auront précédé, (& que nous avons détaillées depuis le §. 69. jusqu'à 75.) 3°. par une petite inflammation survenue à l'estomac, à l'œsophage, aux intestins & aux visceres voisins, laquelle se distingue par les symptomes propres à l'inflammation de chacun de ces visceres en particulier; 4°. par le souvenir des choses qui ont fait naître dans d'autres temps de semblables nausées; 5°. enfin par le cours déréglé des esprits, de quelque cause qu'il provienne, lequel se manifeste par [illegible], les

convulsions, les vertiges & le tremblement.

« CETTE dénomination de nausée » vient primordialement du senti» ment d'inquiétude & de mal-aise qu'é» prouve l'estomac de ceux qui mon» tent un navire. Il a servi à exprimer » cette langueur & ce dérangement in» térieur qu'excite le balancement du » vaisseau. L'usage a ensuite prévalu, » & de quelle maniere que cette affec» tion arrive, on la nomme également » nausée (*h*) ». C'est pourquoi les Grecs l'ont appellée indifféremment ναυτία ou ναυσία. C'est une envie de vomir, qui consiste dans des efforts qui sont sans effet : aussi *Galien* regarde « les nausées comme des agacements » d'estomac, & des actions vives, qui » sollicitent le vomissement, sans pro» curer la sortie d'aucune humeur (*i*) ». αἱ μὲν ναυτίας χωρὶς ἐμέτου γενήσονται κεναὶ σπαράττουσαι μόνον, οὐ μὴν ἐκκενοῦσαι γέτινα χυμόν. *Séneque*, en voulant rap-

(*h*) Plutarch. Symposiac. Lib. VI. Quæst. VIII. pag. 694.

(*i*) De Loc. Affect. Lib. I. cap. IV. Charter. Tom. VII. pag. 391.

porter les dérangements intérieurs qu'il avoit ressentis dans son premier embarquement, dit qu'il fut long-temps tourmenté de nausées, qui lui occasionnoient beaucoup d'efforts inutiles, sans qu'il s'ensuivît aucun vomissement, & que ces nausées mettent la bile en mouvement, sans la faire répandre au dehors (*k*). Cependant le vomissement succede souvent aux nausées, & il est peu de vomissements effectifs qui ne soient précédés par quelque nausée. Néanmoins, & à proprement parler, quand on dit qu'une personne a des nausées, on entend par-là qu'elle fait des efforts pour vomir qui n'aboutissent à aucun effet. Remarquez que ces envies fortes de vomir sont toujours accompagnées de certaines idées de répugnance & d'horreur, & que tant que les nausées continuent, on a une aversion secrette & invincible pour toutes sortes d'aliments & de boissons. Lorsque des gens délicats ont avalé, par mégarde, dans un repas quelques morceaux d'une substance médullaire putréfiée, la laite d'un poisson, ou tant soit peu d'une viande corrompue, tout de suite ils

(*k*) Epistol. LIII. pag. 472.

ſont ſurpris & fatigués par des nauſées ; tout cequ'ils ont mangé leur revient à la bouche avec un goût déteſtable, qui ne ceſſe juſqu'à ce que toutes ces matieres putrides ſoient rejettées par le vomiſſement, corrigées par des liqueurs acides ou parfaitement délayées par une boiſſon aqueuſe.

Tout bien conſidéré, il ſemble que la nauſée ne differe du vomiſſement que d'un degré. Par conſéquent toutes les cauſes qui excitent la nauſée ſont capables, en augmentant, de produire le vomiſſement, & réciproquement, par une raiſon inverſe, toutes celles qui ſont aſſez fortes pout procurer le vomiſſement, peuvent, en diminuant, venir au point à n'occaſionner que des nauſées. Nous verrons dans la ſuite au §. 652. que le vomiſſement n'eſt qu'une violente & rapide expulſion des matieres, qui ſont principalement contenues dans l'eſtomac, qu'entraîne la convulſion des fibres muſculaires du goſier, de l'œſophage & de l'eſtomac, &c. Or, tous ces effets ſe paſſent en petit dans les nauſées ; il n'y a de différence que du plus au moins. Delà nous pouvons inférer que la cauſe prochaine de la nauſée conſiſte dans des légers mouve-

ments convulsifs de ces organes, lesquels ont visiblement la force de faire naître l'envie & les efforts nécessaires à vomir, & sont insuffisants seulement à chasser les matieres que l'estomac renferme, ce qui constitue le vomissement. De sorte que le vomissement est le complément de la nausée, & la nausée est le principe du vomissement. Qu'un homme en santé mette le doigt dans le gosier, qu'il l'enfonce jusqu'à la racine de la langue & irrite en passant le voile du palais, ou le commencement du pharinx, il est sûr que les nausées surviendront tout de suite; alors il n'a qu'à appliquer en même temps l'autre main sur le bas-ventre, & on sentira infailliblement les muscles abdominaux se mouvoir & entrer en contraction à la faveur de la correspondance de leur méchanisme & de la communication des mouvements & des irritations qui se passent dans le gosier. Voyons maintenant quelles sont les causes éloignées qui occasionnent la légere convulsion de ces viscéres, en tant que considérée comme cause prochaine de la nausée. Nous les diviserons d'abord en cinq classes, que nous allons examiner séparément.

1°. Voici, ſans contredit, une des cauſes les plus fréquentes des nauſées. Le foie eſt un viſcere d'un volume conſidérable, où aborde une colonne abondante de ſang, duquel il ſépare par une ſtructure admirable, une grande quantité d'une humeur ſecondaire, qui eſt la bile, laquelle s'écoule inſenſiblement par un conduit excréteur dans l'inteſtin duodénum. Or, quand l'eſtomac ſe trouve vuide, le pilore ou ſon orifice inférieur qui communique avec le duodénum, eſt libre & ouvert. Delà toutes les humeurs qui proviennent des ſecrétions opérées dans le pancréas, dans le foie & dans la véſicule du fiel, s'étant ramaſſées dans l'inteſtin duodénum, où elles s'écoulent continuellement, ſont expoſées à être preſſées par l'action des muſcles qui ſervent à la reſpiration. Elles ſont donc néceſſitées à réfouler dans les conduits contigus; ſi le pilore eſt dilaté, elles s'y inſinuent & regorgent plutôt en haut dans l'eſtomac, qu'en bas dans l'inteſtin jejunum, dont les plis multipliés gênent davantage l'iſſue. Il n'y a point d'autre raiſon que celle-là pour expliquer l'amas de bile qui ſe fait dans l'eſtomac d'un homme en ſanté, qui a reſté longtemps ſans manger, & la qualité des

rots qui lui viennent fréquemment à la bouche, sur-tout lorsqu'il est quelque temps courbé, & qu'il a la tête baissée au niveau de l'estomac: dans cette position, l'humeur qu'il crache est douée d'une consistance écumeuse, d'un goût salé & d'une qualité légérement amere. Ces effets admis, la bile peut acquérir une acrimonie plus forte que de coutume, elle peut, à l'appui de mille circonstances, parvenir dans l'estomac en une quantité très-copieuse; dès-lors elle rassemble toutes les conditions nécessaires & valables pour produire des nausées, puisqu'il est possible facilement, étant contenue dans l'estomac, qu'elle reflue jusqu'au gosier. Ajoutez désormais à ces considérations de structure, d'autres dispositions physiques. La bile tend naturellement à la putréfaction, & on sait que la chaleur intérieure du corps humain l'augmente & l'accélere. Delà elle parviendra bientôt à une corruption totale, tandis que l'air extérieur qui a un libre accès dans l'estomac, communiquera avec la bile & les autres humeurs qui y séjournent. Voilà pourquoi les personnes qui restent trop long-temps à jeun, manquent d'appétit & sont fréquemment attaquées de nausées. Si ces

ccidents peuvent arriver en état de
anté, de quels désordres ne seront-ils
pas suivis, lorsque cette bile aura con-
racté par son croupissement une âcreté
nsigne, ou que le feu de la fievre l'aura
xaltée & totalement pervertie? Car il ne
aut pas s'imaginer que pour la pro-
uction de ces nausées, des plus fati-
antes & désagréables, il soit néces-
aire qu'il se fasse un grand amas ou un
eflux considérable de bile dans ces
arties. *Sydenham* (comme nous l'avons
emarqué à l'occasion du §. 634.) étoit
tonné, en examinant la matiere que
émétique avoit fait rendre au malade,
de la trouver en si petite quantité &
douée en apparence d'aucune mau-
vaise qualité (*l*). „ Il est clair &
ositif cependant, que c'étoit ce qui
aisoit naître ces envies de vomir,
ont les malades étoient griévement
olestés; & la preuve complette en est
ue l'émétique les dissipoit. Le signe
vident auquel on peut en second lieu
econnoître lorsque les nausées doivent
tre attribuées à une longue abstinence,
aroît tout de suite, quand on considere
ue dès qu'il y a quelque matiere cor-

(*l*) Sect. I. cap. IV. art. 2. pag. 65.

rompue & ſtagnante dans l'eſtomac, l'appétit diſparoît & en eſt entiérement aboli. Bien plus, j'ai obſervé maintefois, qu'il ſuffit qu'il flotte dans l'eſtomac une trop grande quantité de bile, même naturelle, exempte de dépravation, pour qu'il ſurvienne un dégoût total & des nauſées continuelles. Appellé dans ces occurrences, & ayant égard à la foibleſſe particuliere & actuelle de l'eſtomac, j'ordonnai, afin d'en réintégrer la force, de coucher la perſonne qui avoit ſouffert une trop longue abſtinence, & de commencer d'y faire des frictions ſur le bas-ventre avec des morceaux de draps chauds & imprégnés de la fumée de ſuccin allumé. A meſure qu'on continuoit la friction avec un peu plus de vigueur, & qu'elle paroiſſoit agir & pénétrer intérieurement, le malade commença d'éprouver des nauſées, des vertiges & une horreur pour toute eſpece de boiſſon; quelques heures après, il vomit une bile peu diſſemblable de la naturelle, ſoit par la couleur, ſoit par ſes autres qualités. Comme en le frottant on avoit la précaution de ménager principalement l'endroit de la région du foie, où prend naiſſance le canal cyſtique, il aſſura lui-même qu'il n'y

n'y sentoit plus de mal, & que cette attention devenoit inutile.

On ne sauroit concevoir que les matieres bilieuses croupissantes dans l'estomac, acquierent un degré éminent de putréfaction, sans qu'elles ne donnent des signes de leur dégénérescence ; l'haleine devient alors puante & la bouche fort amere. D'où vient qu'*Hippocrate* désigne dans les maladies *le dégoût des aliments. . . . & l'amertume de la bouche* (*m*), pour les signes qui indiquent les vomitifs. En effet, il arrive très-rarement que des matieres bilieuses corrompues séjournent dans l'estomac, & qu'on ne le reconnoisse aux saletés qui s'exhalent & s'arrêtent dans l'intérieur de la bouche, dans le gosier, & dont principalement se couvre la surface de la langue. Il en a déja été question dans l'explication des *Commentaires* du §. 85. lorsque nous avons expliqué les effets que produisent dans les premieres voies les humeurs alkalines spontanées.

2°. Selon les regles sages & prévoyantes de la nature, les premieres voies qui sont comprises depuis la bou-

---

(*m*) Aphor. Sect. IV. n°. XVII. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 142.

che jusqu'au fondement, se trouvent originairement lubréfiées d'une mucosité douce & onctueuse, qui sert à deux usages ; le premier, c'est de rendre la surface interne de ces parties lisse & polie, de leur conférer & maintenir une souplesse essentielle à leurs fonctions ; & le second tend à les préserver & défendre des atteintes des matieres rudes & dures qu'on avale, & des impressions vives de celles qui sont trop âcres & irritantes. Après que cette humeur muqueuse a suffisamment concouru à ces effets, elle se détache insensiblement, se dissout principalement, en se mêlant avec la bile douée d'une qualité savonneuse, & sort ensuite confondue avec les excréments. Tels sont le caractere & les états successifs de cette humeur muqueuse, considérée dans sa perfection naturelle. Mais lorsque sa consistance est vicieuse, qu'elle acquiert trop d'épaississement & de tenacité, que la bile altérée devient sans énergie & en trop petite quantité, alors elle s'amasse & s'accumule dans l'estomac, elle l'accable & l'appesantit par son poids, l'irrite & le blesse par sa fluctuation. En faut-il davantage pour engendrer des nausées disgracieuses, qui durent souvent très-long-temps ?

De toutes les perſonnes le plus expoſées à ces dérangements, les gens de lettres qui ont atteint un âge avancé, ſont ceux qui les encourent le plus fréquemment. La vie ſédentaire qu'ils menent, l'action trop paiſible de leur corps, le mouvement même trop égal & tranquille de la reſpiration, n'excitent pas aſſez de jeu dans les viſceres du bas-ventre, de ſorte que leurs fonctions s'achevent avec trop de lenteur, la bile trop gluante coule avec peine, & devient ſouvent ſi épaiſſe, qu'elle eſt ſujette à s'arrêter dans le col rétreci de la véſicule du fiel. C'eſt auſſi pour de ſemblables raiſons, que les vieillards abondent plus en mucoſités que les jeunes gens. Il en eſt de même à cet égard pour certaines parties. La membrane interne des premieres voies ſe trouve dans beaucoup de gens, tapiſſée naturellement d'une quantité de mucoſités : de ſemblables diſpoſitions ſe remarquent par une juſte analogie dans les perſonnes pituiteuſes ; il coule tous les jours des narines des uns, une abondance d'humeurs muqueuſes, d'autres les rejettent du goſier par la voie des crachats, d'autres enfin les expulſent de la poitrine par le moyen de la toux. Il en

eſt ainſi de l'affluence des mucoſités qui ſe ramaſſent & ſurabondent en quelques perſonnes dans les premieres voies. Outre la conſtitution individuelle de ces parties, les aliments viſqueux & gluants peuvent leur donner naiſſance, ſur-tout dans les tempéraments où l'eſtomac eſt foible & la bile trop épaiſſe. Enfin, quelle que puiſſe être ſon origine, que ces mucoſités s'attachent à l'œſophage & au goſier, ou qu'elles flottent dans l'intérieur de l'eſtomac, il eſt ſûr & avéré qu'elles produiſent le même effet & font le même office qu'une plume introduite & gliſſant au travers de ces parties qu'elle agaceroit & irriteroit ſans relâche : de ſorte que conſéquemment la nauſée continue & ſe renouvelle toujours, tant que ces mucoſités reſtent adhérentes & la ſollicitent dans ces mêmes endroits. Il y a apparence que le cas n'eſt pas différent, & que le même phénomene ſe reproduit, quand les inteſtins grêles ou ſupérieurs ſont trop remplis d'humeurs muqueuſes. Effectivement, ne voyons-nous pas ſouvent les inteſtins irrités par des bleſſures, attaqués d'inflammations, griévement léſés & interceptés par des hernies, exciter pareillement des nauſées & des

vomissements? Quoi de surprenant dans tous ces cas? N'est-il pas confirmé, par une expérience journaliere, que des vers qui rampent sourdement dans le conduit intestinal, causent des nausées très-considérables, par la simple irritation méchanique que leurs piquures produisent dans les fibres de ces parties? Il n'est pas difficile de découvrir à quelle espece appartient la nausée qui se déclare: il ne s'agit pour cela que d'examiner quelles sont les causes qui l'ont précédée, de distinguer s'il existe quelques signes d'un amas de mucosités dans les premieres voies, & si on observe des symptomes certains, qui démontrent la présence d'une humeur visqueuse & épaisse. On a fait mention de tous ces chefs aux *Paragraphes* cités dans le chapitre qui traite *des maladies qui proviennent d'une humeur visqueuse spontanée.* Il est évident que ce vice paroît diamétralement opposé à celui qui a été l'objet de l'article précédent, puisqu'on guérit facilement les nausées qui dépendent d'une mucosité épaissie, avec des remedes amers, des substances bilieuses, l'absinthe, la centaurée, &c. & même avec la bile de divers animaux exactement sains, tandis que tous ces remedes

aggravent & redoublent les nausées occasionnées par une bile putrescente ou trop âcre.

3°. Or, s'il n'est pas douteux que ces mucosités naturelles, sans être souillées d'aucune qualité vicieuse, sont capables, seulement par leur collection, & en flottant dans ces parties, d'en contracter rudement les fibres, & d'y exciter des nausées & des vomissements, à plus forte raison des irritations plus vives & plus sensibles, telles que celles qu'y produit une légere inflammation, doivent y causer ces accidents. La pratique en fournit tous les jours des exemples, & nous nous étendrons davantage à ce sujet à l'article des maladies inflammatoires. D'ailleurs, outre l'effet immédiat de l'inflammation, peut-être n'est-il pas hors de propos de penser que l'irritation même qu'elle y exerce, occasionne une plus grande sécrétion de mucosités; & ne voit-on pas, lorsque l'intérieur du gosier est attaqué d'un gonflement inflammatoire, qu'il se sépare dans les glandes d'alentour une abondance d'humeurs muqueuses, qui dérivent vers la bouche, & que le malade a peine de cracher continuellement? Ainsi, soit à raison de l'action irritante

inséparable & essentielle de l'inflammation, soit encore à raison de son effet secondaire & accessoire, elle engendre également ces mouvements convulsifs. Quoique nous n'ayions ici parlé que des organes continus des premieres voies, il ne faudroit pas s'imaginer que nous donnions l'exclusion aux autres visceres adjacents, & que nous prétendions que leur lésion ne puisse causer des nausées. Ils le peuvent certainement, étant atteints d'une légere inflammation, principalement ceux qui sont situés aux environs de l'estomac, qui par leur correspondance & leur proximité, compriment & gênent ce viscere par leur gonflement & leur élévation. *Galien*, en traitant de l'inflammation du foie, avertit que les symptomes qui accompagnent ordinairement cette maladie, sont l'abolition de l'appétit, les nausées, les vomissements; mais qu'ils appartiennent plutôt à l'inflammation qui attaque la partie concave du foie, qu'à celle qui survient à la partie convexe (*n*). Concluez delà, qu'eu égard à la position & aux dérangements divers du

(*n*) De Loc. Affect. Lib. V. cap. VII. Charter. Tom. VII. pag. 496.

pancréas & de la rate, &c. ces viſceres enflammés doivent exciter des nauſées de la même maniere. Pour ce qui concerne les ſignes qui dénotent cette eſpece de nauſées, on peut les rechercher dans l'hiſtoire des maladies inflammatoires de ces viſceres; ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler, nous les renvoyons aux maladies aiguës fébriles.

4°. Cette aſſertion paroîtra d'abord paradoxale & très-ſurprenante. Cependant c'eſt une vérité conſtante & irrévocable, qu'une idée & le ſeul changement de l'eſprit font naître des nauſées. On a dit, dans une autre occaſion, (voyez les *Commentaires* du §. 104.) que l'eſprit humain avoit la faculté admirable d'attacher des idées fixes & connues à des objets purement arbitraires deſtinés à les repréſenter, quoique ni par acquiſition, ni originairement, ces ſignes & ces idées ne conſervent jamais entr'eux aucun rapport & aucune reſſemblance. En effet, quelques lettres aſſorties & nuancées au gré de celui qui les trace, renouvellent ſûrement dans notre eſprit, des idées dont nous avons été affectés depuis long-temps, & dont le ſouvenir étoit effacé de notre mémoire. Comment cela ſe peut-il? Nous

en sommes néanmoins à tout instant témoins. Qui oseroit refuser à notre imagination cette propriété innée & merveilleuse? Hé bien, il en est ainsi des passions de l'ame, même parité, semblable facilité; ses affections les plus anciennes se reproduisent, s'éclipsent & reparoissent aisément, malgré les oppositions de notre volonté, par la présence, l'éloignement ou la renaissance des mêmes causes. Les nausées sont tout à fait sujettes à ces vicissitudes, & le trait suivant m'en est une preuve bien convaincante. Je me souviens que, griévement affligé d'une opthalmie considérable, je pris pendant plusieurs jours de suite, une décoction de feuilles de séné avec les tamarins, afin de diminuer peu à peu l'engorgement inflammatoire par une diarrhée passagere: j'en vins véritablement à bout par ce moyen; mais ce remede me laissa un rebut & un dégoût si affreux, qu'il ne m'étoit pas même possible de l'ordonner aux autres, sans rappeller & éprouver les nausées & toute l'horreur que j'en avois ressenties. Est-il nécessaire d'apporter encore un autre exemple pour fortifier le fait précédent? J'ajouterai qu'allant visiter un malade il y a quelques années, dans un village voisin,

& jouissant d'un excellent appétit & de la meilleure santé, je rencontrai sur mon chemin, par un fâcheux hasard, le corps pourrissant d'une grosse bête de charge qui avoit été noyée. Dans cet instant précis, son ventre bouffi creva, & exhala une puanteur si horrible, qu'elle m'ôta tout-à-coup l'appétit, & m'occasionna des nausées les plus dégoûtantes. Enfin, dans la suite, toutes les fois que je passois à ce même endroit, sans que je songeasse à rien de semblable, le souvenir m'en revenoit incontinent dans l'esprit, le lieu seul m'en rappelloit l'idée, & renouvelloit, quoique d'une façon moindre, la même aversion & les mêmes nausées. Je m'imagine que tout le monde est exposé à de pareils inconvénients, que chacun a éprouvé en soi quelque chose d'approchant, & qu'il est constant & indubitable, que par l'effet seul de l'imagination, les nausées se réveillent & se reproduisent à l'aspect seul ou au simple souvenir des objets qui les avoient auparavant excitées.

5°. Dans les femmes hystériques & dans les hommes hypocondriaques, en qui le genre nerveux se trouve d'une aussi grande irritabilité, le cours déré-

glé des esprits suffit pour causer les nausées ; ceux même dont le système des nerfs a une consistance modérée & une force proportionnelle, ne sont pas exempts d'en essuyer qui en dépendent. Les hommes les plus robustes qui ne sont point accoutumés d'aller sur mer, ne sauroient supporter sans trouble les agitations du vaisseau, il faut qu'ils paient inévitablement le tribut, d'abord par des vertiges, bientôt après par des nausées & des vomissements. Bien des gens ne peuvent être traînés dans un char à reculons sans s'exposer à ces accidents, & la plupart en pirouettant ou en tournant en rond avec vîtesse. Le judicieux *Sydenham* remarque, qu'en quelque partie du corps qu'affluent tumultueusement les esprits, ils y excitent les accidents singuliers ou les mouvements désordonnés dont chaque partie est individuellement susceptible (*o*). Il n'est donc pas étonnant que, lorsque leur impétuosité se porte, ou quand leur explosion se fait dans l'estomac ou les intestins, ils occasionnent

(*o*) Differt. Epistol. ubi de Passion. Hysteric. pag. 486.

des nauſées & d'autres déſordres particuliers à ces parties. D'ailleurs, la nature a établi une correſpondance permanente & un commerce réciproque d'action entre l'eſtomac & le cerveau ; de ſorte que le plus léger dérangement qui arrive à l'un, l'autre le partage ; & que le moindre trouble qui s'éleve dans le cerveau, décide dans l'eſtomac des nauſées, & des vomiſſements. On n'a qu'à lire, pour s'en convaincre, le traité des plaies de la tête. En étendant ces découvertes, on comprendra qu'on doit imputer à la même cauſe les nauſées qui arrivent quelquefois à la ſuite des vives paſſions de l'ame. Car n'importe d'où provienne ce flux déréglé du fluide nerveux, de quelque maniere qu'il ſe déclare & qu'il ſe faſſe ſouvent dans des endroits très-éloignés de l'eſtomac ; pourvu qu'il ſoit capable d'émouvoir & d'irriter les nerfs, les nauſées également ſe développent. *Helmont* (*p*) raconte, que « preſſé d'aller à une maiſon de » campagne, il marchoit à pas redou- » blés, aiguillonné d'ailleurs par un » grand appétit. Sa précipitation lui

(*p*) Capit. Pylorus Rector, n°. XX. pag. 184.

„ fit faire un faux pas, il tomba, & sa „ chûte fut accompagnée d'une entorse „ au pied : dès l'instant, il se sentit „ saisi d'un frisson ; il eut de fréquentes „ nausées, des vomissements, & son „ appétit sur le champ disparut. Bientôt „ il remit son entorse & rétablit parfai- „ tement l'articulation du pied à demi „ disloqué. Ce qui est merveilleux, au „ même instant l'appétit lui revint & „ les nausées cesserent. „ On reconnoîtra aisément cette cause de nausées aux signes qui enseignent que quelques nerfs du corps souffrent des irritations & des tiraillements à l'occasion de blessures, d'entorses, &c. Le caractere & le tempérament du malade feront assez découvrir si la délicatesse & la mobilité excessive des nerfs sont tellement combinées, qu'il en résulte au moindre accident l'ataxie des esprits & tous les maux qui en émanent. En ce cas, l'urine claire comme l'eau de roche, les paroxismes hystériques ou hypocondriaques, certifient & ne permettent point de douter (ainsi qu'il a été dit dans les *Commentaires* du §. 633.) que les nausées qui se déclarent, proviennent directement du cours déréglé des esprits animaux. Il ne peut plus rester d'incertitude sur ce

point, quand le délire, les convulsions, le vertige ou le tremblement surviennent, signes certains que les fonctions du cerveau, d'où procedent toutes les propagations nerveuses, sont fonciérement lésées. Afin de n'être point induit en erreur, il convient de faire ici une remarque conforme à une exacte expérience. Le dérangement du cerveau ne suppose pas toujours celui de son tissu : les matieres excrémentitielles existantes dans l'estomac, ou arrêtées dans d'autres visceres, formées avant la fievre, développées pendant sa dureé, ou produites par elle, sont très-capables d'altérer & d'aliéner le méchanisme du cerveau & du cervelet, d'intervertir les irradiations des esprits, & d'occasionner des délires, des vertiges, &c. de sorte que quoique les symptomes apparents demontrent sensiblement que le cerveau est gravement affecté, cependant on ne doit point rechercher & admettre en lui la cause particuliere de tous ces désordres, puisqu'elle se trouve entiérement renfermée dans l'estomac. Inutilement administreroit-on, dans ces conjonctures, tous les remedes qui tendent à modérer & à calmer le flux accéléré des esprits; le malade ne s'en trouveroit pas

mieux ; les émétiques & les purgatifs, en évacuant la ſaburre & les corruptions dont l'eſtomac eſt rempli, deviennent les ſeuls remedes efficaces & ſalutaires. Nous renvoyons le lecteur aux *Commentaires* du §. 229. pour ce qui regarde l'action prodigieuſe de certains poiſons qui portent le trouble dans le cerveau tant qu'ils reſtent dans l'eſtomac. On peut voir encore quelques éclairciſſements à ajouter à ce ſujet, qu'on trouvera à l'article *du délire fébrile.*

§. 643. *Lorſque les nauſées durent longtemps, elles inſpirent un dégoût inſupportable pour toutes ſortes d'aliments, de boiſſons & de médicaments, occaſionnent enſuite le vomiſſement & les maux ſans nombre qui peuvent en naître, dont les principaux ſont la foibleſſe du corps, la ſécechereſſe du ſang & une acrimonie alkaline putride.*

Après avoir défini la nature de la nauſée & donné le détail des cauſes diverſes qui peuvent la produire, il convient d'examiner les effets qui ſont à craindre de ſa durée. Car quand elle eſt légere, & qu'elle diſcontinue bientôt, on la ſupporte ſans peine, & les incon-

vénients sont d'une légere conséquence. Elle n'est donc à redouter qu'autant qu'elle persévere long-temps, parce que pendant toute sa durée, il est impossible de rien faire entrer dans le corps, ni boisson, ni aliment quelconque; les malades n'en sauroient souffrir d'aucune espece, encore moins de remedes; c'est de l'essence de cette maladie, d'inspirer un sentiment détestable pour tous les remedes. Il ne s'agit donc point alors d'en prescrire d'aucune sorte. Cependant on sait qu'en état de santé, le mouvement & l'énergie des vaisseaux & des visceres dissipent continuellement une partie de notre substance, & que si les aliments & les boissons ne réparent constamment les déperditions animales, les fonctions de la santé & de la vie détruisent & anéantissent bientôt les solides & les fluides qui y concourent. Delà naît véritablement la foiblesse du corps. De plus, on a démontré au §. 80. à l'article *des maladies qui dépendent d'une humeur alkaline spontanée*, qu'après une abstinence & une privation exacte de tout aliment & de toute boisson, toutes nos humeurs, soit qu'elles restent en repos, soit qu'elles continuent d'être en mouvement, tendent à une putréfaction

réelle. Voilà pourquoi la nausée, en persévérant, induit nos liqueurs en une acrimonie alkaline putride. En suivant le cours progressif de la circulation du sang, nous verrons qu'elle souffre à chaque instant une perte considérable de son véhicule le plus ténu, & de ses particules les plus fluides, par les vaisseaux cutanés de l'insensible transpiration, & par les tuyaux excréteurs des autres émonctoires extérieurs. Or, si rien de liquide ne peut être ingéré dans le corps, si aucune boisson ne remplace ces immenses déperditions, il se desséchera infailliblement. On conçoit encore facilement, que tous ces maux augmenteront davantage, si la fievre accompagne la nausée, parce que la vîtesse que la fievre imprime au mouvement des liqueurs, (voyez le §. 587.) contribue à dissiper la plus grande partie de sa sérosité, & à épaissir le reste de leurs molécules. Il s'ensuit de ces positions, qu'il ne faut point négliger ce symptome fébrile, mais se hâter au contraire d'y remédier. Comment faut-il s'y prendre pour remplir cet objet? C'est sur quoi va rouler le *Paragraphe* suivant.

§. 644. *Les nausées qui naissent de la premiere cause* (§. 642. n° 1.) *se guérissent*, 1°. *par l'usage des boissons aqueuses, acides, salées, par des aliments & des médicaments de même nature, par un purgatif léger & analogue, par des remedes acido-austeres qui fortifient les fibres, ou enfin, si ceux-là ne suffisent pas, par un émétique donné à propos. Celles qui proviennent de la seconde cause*, (642. n°. 2.) *indiquent l'usage des délayants, des atténuants, des purgatifs, des vomitifs. Mais si elles doivent leur origine à la troisieme cause*, (642. n°. 3.) *il ne faut s'attacher qu'à combattre les maladies primitives qui les occasionnent, comme nous le dirons en son lieu dans la description que nous ferons de chacune d'elles. Les remedes de la quatrieme espece consistent à chasser le souvenir importun des objets qui les rappellent, & à éviter jusqu'à la présence & l'idée de toutes les choses qui conservent entr'eux quelque rapport. Les médicaments austeres, le repos, les narcotiques, l'eau froide, sont ceux de la cinquieme classe.*

Puiſqu'on a établi, dans le §. 642. différents genres de cauſes capables de produire les nauſées, on ne ſauroit tracer un plan de cure général qui convienne à toutes les eſpeces à la fois ; il faut donc diverſifier chacune, diſtinguer ſoigneuſement les ſignes univoques & caractériſtiques que nous avons décrits. Après avoir démêlé tous les ſymptomes, & avoir reconnu la cauſe propre de chaque nauſée, il ne ſera pas difficile d'y appliquer le traitement convenable.

1°. Prenons pour le premier cas des matieres âcres, bilieuſes & putrides, renvoyées & ſtagnantes dans l'eſtomac ; les nauſées ſe déclarent : quels moyens s'offrent pour y remédier, ſinon de chaſſer & d'emporter cette bile croupiſſante, ou de la corriger par des médicaments qui puiſſent en émouſſer l'acrimonie active ? Perſonne n'ignore que les remedes acides & ſalés préviennent la putréfaction, s'oppoſent à ſes progrès, & répriment leurs effets. C'eſt ainſi de ceux-là, dans le cas propoſé, dont il faut faire choix, & recourir au plutôt à des boiſſons, des aliments & des médicaments déja acides, ou naturellement aceſcents & propres, à la faveur de la

chaleur animale, de développer vîte & augmenter ſpontanément leurs qualités acides; par conſéquent ces boiſſons agréables, décrites au §. 640. ſi recommandées contre la ſoif fébrile, deviennent ici d'une efficacité admirable. Elles tendent à délayer ces matieres bilieuſes, & afin de briſer plus avantageuſement leur conſiſtance tenace & gluante, par laquelle elles ſe collent contre les parois de l'eſtomac, il eſt bon de les mêler avec des médicaments ſavonneux,& des diſſolvants qui réuniſſent ces vertus enſemble, tels que le miel, le vinaigre, les ſucs des fruits d'été, leurs ſyrops ou leurs vins cuits, qui diviſent & atténuent puiſſamment ces viſcoſités, & les préparent enſuite à être plus facilement délayées & évacuées. Quelquefois on peut ſe paſſer d'en venir aux purgatifs, quand les remedes énoncés ſuffiſent pour corriger la putreſcence initiale de ces matieres bilieuſes. On peut, ſelon les occurrences, uſer par préférence des boiſſons gracieuſes faites avec l'avoine, l'orge, l'oſeille, le ſuc de limon, en y ajoutant un peu de vin; avec le lait bien écrêmé, les pommes aigrelettes, &c. Ces liqueurs & ces aliments, d'un goût flatteur & exquis, tiennent la place

d'autres remedes, & équivalent les plus ſalutaires. Rien n'empêche qu'on n'emploie également avec ſuccès les robs de ſureau, de ceriſes, de groſeilles, &c. les préparations de nitre, les eſprits acides minéraux tirés par les opérations de chymie, du nitre, du ſel marin, du vitriol, du ſoufre, qu'on mêle dans les boiſſons preſcrites, en une quantité modérée, afin de leur procurer un goût agréable, & afin qu'ils ne préjudicient point à l'eſtomac par une trop grande acrimonie. Ces mêmes eſprits acides, unis à un alcohol par une longue digeſtion, ou par pluſieurs cohobations réitérées, fourniſſent une liqueur acide huileuſe, qui devient un remede fort doux, lequel s'oppoſe puiſſamment à toute ſorte de putréfaction, & refait & ranime merveilleuſement un eſtomac foible & languiſſant, par une pointe & une ſaveur agréables. Tous ces remedes propoſés dans ce cas, ſont d'une telle nature que, quoique les malades n'en puiſſent ſupporter aucuns autres, ils les deſirent avec empreſſement, & témoignent naturellement une ardeur inexprimable à les prendre.

Sans entrer dans un détail qui ne finiroit point, tous les remedes en géné-

ral qui ont une qualité légérement acide, capable de résister à la putrefaction, & une pointe tant soit peu stimulante & laxative, pour provoquer sans trouble l'évacuation de ces matieres bilieuses par en bas, sont parfaitement indiqués. De ce nombre on compte, parmi les principaux, la crême & les crystaux de tartre, la pulpe des tamarins, l'oxymel simple, &c. qu'on peut très-bien donner seuls, ou mêler avec les autres remedes supérieurement cités. Comme un Médecin doit soigneusement remplir toutes les indications d'une maladie qui se compliquent ensemble, en reconnoissant que les longues nausées affoiblissent immanquablement l'action de l'estomac, pour en réhabiliter la force, il ne doit pas oublier de se servir prudemment des médicaments acido-austeres, qui raffermissent le ton & le tissu de nos fibres, (voyez le §. 28. n°. 4.) tels que la gelée de coings, de mûres, qu'on appelle vulgairement dans les boutiques *diamoron Nicolaï*, qui n'est qu'un mêlange du suc austere des mûres cueillies avant leur maturité, avec le miel qu'on cuit jusqu'à une certaine consistance, le suc de grenades, les nefles, &c. dont on fait d'excellents remedes.

Leur adminiſtration demande un juſte diſcernement ; car dans le cas même propoſé, il y a un point & une intenſité de la maladie où ils ſeroient inutiles & ceſſeroient de convenir. En vain feroit-on choix du meilleur d'entr'eux, ſi la quantité de la bile corrompue dans l'eſtomac, ou ſi la malignité ſont devenues ſi grandes qu'il ne puiſſe la corriger, bien loin de diminuer les nauſées, il les augmenteroit, & il n'y a plus alors rien à conſulter, ni d'autre remede à preſcrire qu'un vomitif pour la rejetter toute par la bouche. Je ne veux pas inſinuer néanmoins, par ce que je viens de dire, que les acides ſupérieurement nommés ſoient capables de nuire ; on peut même les ordonner fort à propos ; s'ils ne ſont pas doués d'une énergie aſſez forte pour guérir le mal, ils empêcheront du moins que la putréfaction empire, en retarderont peut-être la violence, fourniront un délayant aux matieres bilieuſes, ils les détacheront & les briſeront davantage, enfin, les prépareront à l'action de l'émétique, qui opérera avec moins de fatigue & plus d'efficacité. L'expérience autoriſe cette opinion. J'ai traité après un été des plus chauds, des fievres bilieuſes d'un mau-

vais caractere, qui s'étendirent épidémiquement ; elles s'annonçoient par des nausées & des vomissements fâcheux, qui duroient presque pendant tout le cours de la maladie. Pour en abréger le traitement, je voulus essayer de commencer en plusieurs par l'émétique. Il fit son effet sans beaucoup de soulagement. Delà, je rectifiai ma pratique, & je compris qu'après avoir usé quelques jours d'oxymel ou de tout autre médicament semblable, noyé dans une quantité d'eau, ces amas de bile corrompue sortoient souvent d'eux-mêmes en forme de glaires & de filaments épais, ou, ensuite de cette préparation, qu'un léger émétique à la seconde prise emportoit tout facilement. C'est pourquoi il ne faut employer que les émétiques les plus adoucis, l'oxymel scillitique, la racine d'ypécacuanha, &c. qu'on doit régler encore à petite dose pour les gens délicats & les enfants, de crainte d'incendier le corps & de redoubler le feu de la fievre par des secousses excessives. *Sydenham*, qui ne se servoit presque jamais que des émétiques antimoniaux, avoue sagement qu'il étoit forcé de s'abstenir de leur usage envers les gens d'une constitution foible, parce que

que, quoique parfaitement indiqués par la nature de la maladie & l'intensité des symptomes, il y avoit toujours à redouter que leur effet n'excédât le besoin (q). Une attention utile & trop négligée, c'est à chaque vomissement de faire avaler au malade un demi-verre d'eau tiede, ou d'une autre liqueur quelconque appropriée; les malades vomissent avec moins de peine, & les matieres bilieuses fréquemment rafraîchies & humectées, se détachent & sortent avec plus d'aisance. L'émétique ayant fini d'agir, on fait prendre un calmant ou un narcotique, afin d'appaiser tous les mouvements tumultueux que ces efforts ont excités (r). Cette pratique de *Sydenham* a guéri, selon son témoignage certain & irrévocable, les nausées & les fievres putrides qui les procurent; & elle paroîtra toujours devoir être suivie d'une réussite complette, pourvu qu'il n'y ait point d'inflammation dans les visceres voisins, & que l'estomac & les premieres voies fatigués & débilités par les remedes précédents, soient d'un tissu & d'un tempérament

(q) Sect. I. cap IV. Art II. pag. 68.
(r) Ibid pag. 7.

assez forts pour résister aux inquiétudes & aux secousses du vomissement. Car, sans ces conditions, ces remedes si efficaces se changeroient en poison mortel, & les parties enflammées violemment tourmentées, dégénéreroient infailliblement en gangrene ; & si, par exemple, il s'étoit formé une vomique dans la substance du foie, maladie qui occasionne des nausées affreuses ; & qu'on vînt à donner un émétique, qu'en arriveroit-il, sinon un vomissement surabondant & mortel ? L'abaissement convulsif du diaphragme, la pression véhémente des muscles du bas-ventre, en comprimant rudement le foie, pourroient-ils n'en pas rompre l'abcès ? L'illustre *Boerhaave* rapportoit à ce sujet un exemple pareil, dont il avoit été témoin. Un Marchand de cette ville portoit depuis long-temps un teint plombé avec une couleur jaunâtre, étoit attaqué d'une petite fievre lente, & de tous les signes qui caractérisent les affections du foie ; il étoit fatigué par des nausées très-incommodes : ce fut précisément pour l'en délivrer qu'on lui donna un léger émétique ; dès qu'il l'eut pris, il évacua par haut & par bas une quantité extraordinaire d'une sérosité ichoreuse, jaune &

purulente ; & au lieu de s'en reſſentir mieux, il éprouva bientôt des foibleſſes, des défaillances qui ſe terminerent en peu de jours par la mort. On ouvrit le cadavre, on trouva le foie conſumé dans toute ſa ſubſtance, rempli d'une ichoroſité putride, & exhalant une infection horrible. Ce fait juſtifie les précautions que nous avons dictées, & la vérité des principes que nous venons d'établir. Après qu'on a modérément évacué la ſaburre qui inficie les premieres voies par un émétique doux, on revient aux remedes acides & auſteres dont a déja parlé, afin de rétablir la force de l'eſtomac abattu & énervé par la durée des nauſées & les efforts du vomiſſement.

2°. La deſcription de leurs ſignes propres & individuels nous enſeigne lorſque les nauſées doivent être attribuées à la fluctuation & à l'amas d'une humeur viſqueuſe & épaiſſe inhérente dans l'eſtomac ou dans les viſceres voiſins. Il ne ſuffit pas de s'être aſſuré de ſon exiſtence, il faut encore conſidérer que ces mucoſités acquierent ſouvent une tenacité ſi conſidérable, que les évacuants purgatifs & émétiques ne peuvent les arracher ni les expulſer, qu'elles n'aient été auparavant ſuffiſamment délayées &

atténuées. L'eau eſt le premier diſſolvant & le délayant naturel de toutes les mucoſités qui ſe forment dans le corps humain ; toute pure & ſimplement tiede, elle ramollit & diſſout les écailles les plus deſſéchées & les plus épaiſſes des mucoſités qui ſe collent dans les narines, en les y laiſſant tant ſoit peu s'humecter & macérer. Cependant en conſidérant leur conſiſtance & leurs qualités, il eſt clair que les perſonnes ſujettes à cette collection d'humeurs muqueuſes, doivent avoir néceſſairement l'eſtomac atteint de foibleſſe & le corps d'une fluidité à devoir appréhender l'uſage de l'eau tiede, plus propre à augmenter ces dérangements qu'à les corriger. Il faut alors s'attacher à remédier à la foibleſſe & à la langueur de l'eſtomac, & diſſoudre tout à la fois les viſcoſités qui le ſurchargent. A ces indications concourent ſpécialement le ſavon de Veniſe, les concrétions bilieuſes des animaux vigoureux & ſains, les ſels alkalis même & les médicaments bilieux, amers & aromatiques, comme l'abſinthe, la petite centaurée, les racines de gentiane & d'énula campana. Après quelques jours conſécutifs de leur uſage, on peut, ſans différer davantage, évacuer

par des purgatifs ou des émétiques, cette saburre visqueuse & gluante, désormais à demi-dissoute & rendue mobile & obéissante à l'action de ces remedes. Le premier d'entr'eux est l'oxymel scillitique, qui a été regardé par les anciens Médecins eomme un remede supérieur & spécifique, capable par les qualités ameres & pénétrantes de la racine de scylle, de diviser & de fondre à petite dose toutes les humeurs pituiteuses & épaisses, & à plus forte raison de les chasser entiérement par un vomissement salutaire. On ne prétend pas néanmoins recommander l'usage de l'oxymel scillitique à l'exclusion de tous les autres remedes purgatifs & émétiques ; il y en a d'autres d'une efficacité reconnue & d'un usage fréquent, ainsi qu'on peut le voir dans l'article de la *matiere médicale* qui les concerne, & desquels on est libre de se servir, d'autant mieux qu'il n'y a absolument aucun inconvénient à redouter dans cette espece de nausée par rapport à la force & aux suites de leur action. Le plutôt d'ailleurs qu'il est possible de les administrer, il est dangereux de perdre le temps en des délais inutiles & préjudiciables. Le mal mine sourdement le corps. Ces amas

de cacochymie muqueuſe augmentent d'eux-mêmes, & fomentent inceſſamment de nouveaux déſordres. Une fois gliſſés dans le ſang, ils l'empâtent, l'inficient, ſéjournent & forment des arrêts & des collections par-tout ; ils pénetrent & s'embarraſſent peu à peu dans les ventricules du cerveau, & occaſionnent des ſtupidités, des démences, des délires, des léthargies & des apoplexies. Dans ce cas précis, les émétiques deviennent ſouvent ſuſpects & dangereux, parce qu'à meſure que le malade vomit, toutes les humeurs ſont accélérées avec violence & pouſſées précipitamment vers la tête ; le viſage effectivement ſe gonfle, les yeux ſe rempliſſent de ſang, il en coule des larmes abondantes, les oreilles éprouvent des tintements, & le cerveau des vertiges. Ses vaiſſeaux étant ainſi ſurchargés d'une affluence de cacochymie & de viſcoſités, on acheve tout-à-coup de les opprimer & de les engorger entiérement, en accélérant, par l'émétique, l'impétuoſité, & en augmentant la quantité des humeurs qui s'y portent. L'apoplexie devient par cela ſeul infailliblement mortelle. On parvient, ce ſemble, plus ſûrement dans ces circonſtances, à détruire, à détourner & à éva-

cuer ces matieres visqueuses & putrides, en recourant aux seuls remedes cathartiques.

3°. Il est d'une conséquence infinie dans la pratique d'observer le caractere des maladies, & on ne sauroit trop recommander dans celle-ci de s'assurer, soit par la nature de l'épidémie régnante, soit par celle des accidents dont le malade est atteint, si la cause des nausées dépend de l'inflammation de l'estomac, ou des visceres voisins. La douleur de ces parties, la fievre continue & la dureté du pouls sont des indices de l'inflammation, qui contr'indiquent tout-à-fait l'émétique. Ce remede violent, au moyen des secousses & des compressions fortes qu'il occasionneroit dans ces parties enflammées, y feroit à peu près le même effet que des frictions rudes sur une main douloureuse, sensible & enflammée : la gangrene ne tarderoit pas de s'ensuivre. Le traitement en général de toute inflammation consiste dans des saignées, des délayants, des purgatifs antiphlogistiques, &c. & ce sont les seuls remedes convenables ici. Il ne s'agit que de les combiner, les modifier, les réitérer selon l'urgence des cas, &

les fonctions de la partie lésée. Nous remettons d'en apprendre l'usage & d'en discerner le choix, en faisant l'histoire des maladies inflammatoires de chacune de ces parties. *Sydenham*, ce grand Praticien, digne en tout de suivre les leçons & l'exemple d'*Hippocrate*, apprend avec candeur la faute qu'il fit à ce sujet. Une femme d'une naissance respectable, d'un tempérament sanguin & à la fleur de l'âge, étoit attaquée d'une fievre ardente suivie d'un vomissement fréquent ; ayant souvent éprouvé l'efficacité de l'émétique dans ces occasions, il le fit précéder d'une saignée, & l'ordonna tout de suite après ; le lendemain s'étant apperçu que la malade alloit en diarrhée, il reconnut, mais trop tard, le tort que l'émétique avoit causé : car il avoit vu, dans d'autres circonstances de nausées produites par des matieres bilieuses corrompues, que l'émétique agissant heureusement, prévient au contraire la diarrhée imminente, l'emporte quand elle existe, bien loin de la procurer. Scrupuleusement attaché à ses observations, il s'empressa de changer de méthode, mais il n'y fut plus à temps. La malade mourut le quatorzieme jour

e la maladie (*s*). *Sydenham* justement rappé de cet événement imprévu & malheureux, traçoit & repassoit dans on esprit le plan & la marche de cette maladie ; en approfondissant la nature es symptomes, & se rendant compte e sa conduite, il inféra sans peine qu'il étoit trompé, & qu'il n'avoit pas eu ssez égard à son caractere inflammaoire. Le feu & l'ardeur qui subsistoient, même après avoir réitéré la saignée, a qualité du sang coéneux & semblable à celui des pleurétiques, la toux écurrente & les douleurs sourdes qui se éveloppoient par intervalle dans les rganes vitaux, la saison actuelle (*qui st celle qui termine le printemps & commence l'été* (*t*), malheureusement trop ertile en maladies inflammatoires, & idée présente des pleurésies populaires ui régnoient en même temps, étoient utant de convictions que celle-là participoit du même genre. La preuve absolue qu'il en apporte, c'est que plusieurs personnes furent ensuite attaquées e la même maladie ; il la traita dorénavant à l'instar d'une pleurésie, réitéra

(*s*) Sect. II. cap. IV. pag. 148.
(*t*) Ibid. pag. 149.

à propos les ſaignées, preſcrivit les délayants, les adouciſſants, &c. & ils guérirent tous (u) : tant il eſt vrai que l'eſſentiel du Médecin eſt de ſaiſir dès le commencement le vrai point de vue d'une maladie, parce que ſouvent, le premier pas fait, quand on s'égare, il eſt difficile de revenir de ſes mépriſes, & qu'il n'eſt plus poſſible de réparer ſes fautes. Heureux néanmoins celui qui eſt en état de les connoître. Hélas ! l'erreur eſt l'appanage de l'humanité : rien n'eſt ſi commun que de ſe tromper ; mais il n'eſt donné qu'aux cœurs droits, aux eſprits éclairés, d'avouer leurs fautes & de ſe reprocher leurs imprudences. Dans la Médecine, les hommes éclairés & conſommés dans l'art, ſavent tout mettre à profit, juſqu'à leurs erreurs.

Les remedes de la quatrieme eſpece conſiſtent à chaſſer le ſouvenir, &c. L'économie animale n'eſt nullement ici dérangée, toutes ſes fonctions ſe maintiennent dans leur intégrité, & la ſtructure du corps n'eſt altérée ni dans le fluide, ni dans les parties ſolides. L'état ſeul de l'imagination produit les nauſées. Qu'y a-t-il donc à lui oppoſer pour en vain-

(u) Ibid. pag. 150.

cre le préjugé ? Il ne paroît rien de mieux que de dérouter l'esprit, que de tâcher de perdre le souvenir de l'objet qui a donné naissance aux nausées, & d'éviter soigneusement tout ce qui est capable d'en rafraîchir la mémoire. La cure réside entiérement dans des causes morales. Ce n'est qu'insensiblement que cette premiere impression peut s'effacer : & quoiqu'on ne parvienne point à l'ensevelir tout à fait dans l'oubli, il suffit qu'elle s'affoiblisse, au point de ne plus procurer, par sa réminiscence, que de légeres sensations, insuffisantes à la production des nausées.

Les médicaments austeres, le repos, les narcotiques, l'eau froide, sont les remedes de la cinquieme classe. Le cours déréglé des esprits occasionne seul des nausées ; il faut donc les ralentir, les captiver : & les narcotiques sont les remedes les plus éprouvés pour en mitiger les désordres & en amortir l'activité. Nous nous sommes suffisamment étendus sur leur usage, dans les Commentaires des § 104, 202 & 209, pour être dispensés d'en reparler encore. Or, l'accident le plus ordinaire & le plus pressant qui accompagne ou précede les nausées provenant de cette cause, c'est d'abord

le vertige. Et puisqu'il est impossible que les gens qui en sont attaqués, disposent librement de leur corps, & soient maîtres de tous leurs mouvements, la premiere attention consiste à les tenir en repos. *Sydenham*, pour arrêter les vomissements fatigants qui arrivent dans les paroxismes des vapeurs hystériques, ordonnoit volontiers un narcotique, *sur-tout sous une forme solide*, (*x*) ou du moins délayé dans tant soit peu de liqueur, afin qu'il adoucît promptement l'estomac, qu'il ne pesât point & ne fût point rejetté. Il recommandoit en même temps que les malades gardassent le repos, dès l'instant qu'ils l'avoient avalé, & qu'ils tinssent la tête élevée & comme immobile, « parce » que le plus léger mouvement de la » tête est capable plus que tout autre » d'exciter le vomissement (*y*). » En outre, ces personnes ont ordinairement un estomac foible, dont les fibres sont susceptibles d'une grande irritabilité; il s'agit de les fortifier par le moyen de remedes austeres doués de la propriété

(*x*) Differtat. Epist. ubi de Passion. Hysteric. pag. 518.
(*y*) Ibidem.

de raffermir le tiſſu des fibres trop foibles & trop lâches, (voyez le § 28. art. 4.) & par une boiſſon d'eau froide. Nous avons déja attribué au froid la vertu de rapprocher les particules élémentaires de nos parties ſolides, d'en reſſerrer la contexture, & d'en augmenter la cohéſion mutuelle; l'uſage de l'eau froide peut donc devenir ici très-utile: & nous avons droit de rappeller à cet égard, & d'indiquer généralement tous les remedes dont les qualités tendent à combattre la foibleſſe des fibres, des vaiſſeaux & des viſceres. L'objet eſſentiel en les employant, n'eſt pas aſſurément de s'oppoſer aux nauſées que les malades ſouffrent; mais plutôt de fortifier inſenſiblement le corps, de ranimer le ton des organes, de rectifier le mouvement oſcillatoire des parties ſolides, afin que les nerfs ne ſoient point irrités, les eſprits effarouchés, les viſceres léſés à la plus légere cauſe: l'augmentation de leur force, l'amélioration de leur conſiſtance préviendront les accidents, & empêcheront ſans contredit les nauſées. Car on ne voit pas communément que les hommes robuſtes, d'une vie dure & exercés au travail, dont les bras ſont nerveux & les membres arron-

dis, soient sujets au déréglement du flux des esprits animaux, & à ce bouleversement du méchanisme entier. Ces maladies singulieres sont l'attribut des femmes & le partage des hommes délicats & sensuels, qui menent une vie molle & sédentaire comme elles.

En réfléchissant sur les principes admis, on sera porté à conclure que les évacuations procurées par des émétiques ou des purgatifs quelconques, doivent nécessairement être presque toujours nuisibles dans ces occasions. La raison est palpable, le siege du mal ne réside point dans les premieres voies, sa cause ne provient point d'un amas d'humeurs putrides; mais seulement du cours déréglé des esprits. Une foule d'observations certaines constate ce précepte. Les femmes hystériques & les hommes hypocondriaques ne sont jamais plus exposés à être assaillis par leurs paroxismes vaporeux, qu'après qu'ils viennent d'essuyer quelque évacuation considérable. Ce n'est point qu'on puisse disconvenir du jeu surprenant des esprits, des révolutions terribles qu'il cause, des changements subits & inexprimables que leur flux irrégulier produit. L'épreuve qu'en fait tout homme qui n'a jamais été sur

mer, le persuade assez. Quelque vigoureux qu'il paroisse, quelque ferme que soit sa santé, à peine ressent-il les mouvements inégaux & le balancement du vaisseau, qu'il commence à être attaqué par des nausées successives, à rejetter ensuite les matieres que contient son estomac, & puis à vomir la bile toute pure; bientôt après il est cruellement attaqué d'efforts réitérés & plus violents, les vomissements redoublent, & il rend abondamment une bile verte, que cette couleur a fait nommer érugineuse. Or, il est clair que cette bile n'existoit point telle dans le corps de cet homme; ce ne peut être que le trouble des esprits, occasionné par l'agitation inaccoutumée du vaisseau, qui l'a dénaturée & a changé à ce point son caractere. Ces exemples ne sont pas uniques: les personnes qui tombent de fort haut sur la tête, au moment de leur chûte vomissent une bile érugineuse, quoiqu'auparavant ils eussent une santé accomplie. L'histoire des plaies de la tête est composée d'une multitude de ces faits. *Sydenham* prétend que ces changements & cette variété de couleurs se font en si peu de temps, & se dissipent si aisément, « qu'ils n'influent en rien sur

„ la constitution des personnes où ils „ paroissent (z) „. Il appuie ces conjectures sur les changements étonnants & les inversions prodigieuses des chymistes, qui alterent & intervertissent à leur gré les couleurs des mixtes par le mêlange de certaines liqueurs. Abstraction faite de ces comparaisons, il reste évident & affirmatif que le cours subit & déréglé des esprits, détériore la bile & lui communique ce degré éminent de dépravation ; de sorte que sa collection érugineuse inonde & flotte dans l'estomac, les nausées continuent & ne cessent qu'après son expulsion. J'ai vu conséquemment des personnes qui, durant la navigation, avoient été constamment attaquées de nausées & de vomissements, lesquelles étant abordées à terre, souffroient sans relâche les mêmes accidents, jusqu'à ce qu'un léger émétique eût nettoyé l'estomac & les eût délivrées des viscosités bilieuses & poixeuses qui y séjournoient. *Sydenham*, qui n'ignoroit pas ces effets, les explique de la maniere suivante (*a*) : « quoiqu'il paroisse hors „ de doute que le foyer primitif de cette

(z) Ibid. pag. 499.
(a) Ibid. pag. 504.

„ maladie ne réside point dans les hu-
„ meurs, on doit cependant avouer (ce
„ qui est positivement vrai) que l'ataxie
„ des esprits engendre des humeurs pu-
„ trides qui s'amassent dans le corps,
„ &c. „. C'est pourquoi cet Auteur dé-
butoit toujours par quelque évacuant
dans les affections hystériques, au moin-
dre signe d'un arrêt d'humeurs tenaces
& visqueuses dans les premieres voies.
Lorsqu'au contraire les douleurs atro-
ces, les vomissements, la diarrhée, &c.
dont les malades se plaignoient, n'é-
toient point procurés par le séjour d'une
bile stagnante, il calmoit & modéroit
d'abord le flux désordonné des esprits
par un anodin & un narcotique; & leur
mouvement fougueux étant appaisé, il
entreprenoit la cure radicale que nous
avons décrite. D'ailleurs, les évacuants
n'emportent point la cause immédiate
de cette espece de nausée; ils l'irritent &
l'empirent au contraire, lorsqu'on les
réitere trop souvent. On ne doit s'en ser-
vir que pour évacuer & détruire l'amas
des putridités que le trouble des esprits
a occasionné; & leur opération finie, il
est prudent & utile de donner un nar-
cotique, pour rétablir le calme dans le
corps, & modérer les mouvements fou-

gueux que les purgatifs ont imprimés au fluide nerveux.

§. 645. *On découvre par-là la raison pour laquelle la purgation ou l'émétique donnés au commencement, deviennent si profitables dans les maladies où surviennent les nausées, & dans quel genre de maladies ils conviennent; pourquoi les malades dans les fievres aiguës conçoivent une aversion si grande pour la viande, le poisson, les œufs & les matieres grasses, tandis qu'ils desirent & prennent si volontiers l'eau froide, les acides, les fruits de la saison; pourquoi les remedes ne paroissent opérer qu'après que les nausées ont disparu; pourquoi ce symptome est souvent incurable, & pourquoi enfin ces maladies cessant, les malades recouvrent un appétit surprenant, extraordinaire & presque subit.*

Ces questions se trouvent éclaircies par les explications précédentes.

La purgation ou l'émétique donnés au commencement, &c. Cette difficulté disparoît, quand on fait attention que dans les maladies provenant de l'amas de corruptions bilieuses dans l'estomac

ou les endroits voiſins, les nauſées ſe développent perſévéramment, & ne ceſſent que par l'évacuation de ces matieres putrides & acrimonieuſes, qui acquierent chaque jour une malignité plus conſidérable par leur plus long ſéjour, par l'accès libre de l'air, & par l'augmentation de la chaleur que la fievre redouble. Delà, les vomiſſements & la diarrhée qui ſurviennent & qui deviennent ſouvent mortels, lorſque les forces du malade abattues & ſuccombant à leur durée, ne peuvent plus réſiſter à des évacuations ſi longues. C'eſt pourquoi on prévient tous ces dangers, quand on peut au commencement de la maladie ſe débarraſſer par un émétique de toutes ces putridités bilieuſes, ou les précipiter vers le fondement par un purgatif. Cette méthode curative eſt eſſentielle & très-avantageuſe dans le traitement des fievres aiguës automnales, qui ſe déclarent en épidémies après les plus fortes chaleurs de l'été, qui deſſechent & torréfient la bile. Ordinairement ces fievres prennent le caractere des rémittentes, & ſont compoſées de deux accès d'intermittentes : il arrive même fréquemment, que leur violence étant mitigée, elles rentrent

dans la classe des intermittentes. Il n'en est pas de même des maladies aiguës inflammatoires, qui, sous le type de fievres continues, se développent principalement à la fin du printemps ou au commencement de l'été. Leur distinction est si importante, que si malheureusement on venoit à les confondre, & à y appliquer la même curation, le mal dégénéreroit en pire, parce que les nausées n'y dépendent le plus souvent que de l'inflammation de l'estomac ou des parties voisines. L'émétique ne pourroit tout au plus dans ce cas, détruire les nausées qui accompagnent ces fievres, que par la mort qu'il accéléreroit. Voyez en preuves les exemples allégués à l'article troisieme du *Paragraphe* supérieur.

Pourquoi les malades dans les fievres aiguës, &c. Remarquez que toutes ces sortes d'aliments inclinent spontanément à la putréfaction. Or, comme pendant la fievre la plupart des fonctions de l'économie animale sont griévement lésées, la pâte alimentaire ne se digere qu'avec peine, ou plutôt les digestions ne peuvent s'opérer d'aucune maniere, de sorte que chaque aliment rendu à lui-même suit sa propre nature & le vice de ses parties intégrantes. Outre ces premieres

diſpoſitions morbifiques, qui oſera nier que la fievre n'augmente la vélocité du mouvement de la circulation, & par conſéquent cette tendance à la putréfaction? (Voyez le §. 100.) Auſſi il eſt preſque immanquable que l'eſtomac & les viſceres d'alentour ne ſoient dans les maladies aiguës gorgés & remplis de putridités bilieuſes. A cet effet, l'inſtinct ſûr de la nature, dont les loix & les arrangements divins remédient ſeuls à la plus grande partie des maladies, preſſe, excite les malades par une inſpiration ſalutaire, à rechercher les remedes aqueux, acides, les fruits d'été, à appéter enfin tous ceux dont la vertu rafraîchiſſante peut appaiſer la chaleur qui dévore le corps. Ils étanchent effectivement la ſoif brûlante dont ils ſont moleſtés, délayent les matieres corrompues qui embourbent les premieres voies, repriment leur putréfaction éminente, brident leurs principes exaltés, diſſolvent, par leur propriété ſavonneuſe, les concrétions poixeuſes qui ſe ſont formées, & ouvrent ſouvent en même temps le ventre conſtipé, par leurs qualités adouciſſantes & laxatives. A tous ces titres inconteſtables, on ne ſauroit diſconvenir de leur utilité.

Pourquoi les remedes ne paroissent opérer qu'après que les nausées ont disparu, &c. Parce que tant qu'elles durent, les malades rebutent tout, & si on les force à prendre quelque aliment, ils le rejettent tout de suite par en haut, & ne sauroient le garder davantage, puisque l'estomac soulevé est irrité par quoi que ce soit. La vérité de cette proposition est totalement confirmée dans les fievres. Les nausées qui les accompagnent naissent presque toujours des matieres âcres & bilieuses qui engouent les premieres voies, ou de l'inflammation qui s'est emparé de l'estomac ou des parties voisines. Or, en ces cas, comment les aliments que les malades prennent pourroient-ils leur profiter, à moins qu'ils ne remédiassent aux nausées? Il faut évidemment qu'ils évacuent par haut & par bas les matieres bilieuses inhérentes dans ces endroits, ou qu'ils les corrigent de maniere à émousser leur acrimonie, à empêcher les irritations convulsives de ces parties, d'où ressortissent les nausées, autrement on n'a rien fait; & ces putridités croupissantes aux mêmes lieux, communiqueront leur perversité à toutes les humeurs qui y dérivent, leur malignité s'étendra, les nausées augmenteront, le

vomissement à la fin se déclarera ; & si on n'envisage pas leur expulsion comme l'objet unique & essentiel, cette bile ramassée fermentant par son croupissement, & la chaleur du corps contractant toujours un caractere plus malin, occasionnera la diarrhée & la dysenterie, & l'épuisement des malades, accéléré par la longueur du mal & la continuité des nausées, entraînera une mort prompte.

Pourquoi ce symptome est souvent incurable. L'impossibilité de détruire les causes des nausées, forme son incurabilité. Comment en effet pouvoir se flatter de les déraciner, quand elles dépendent d'une inflammation vive de l'estomac, ou des parties voisines qui ne sont point susceptibles de résolution ? Comment venir à bout de les dissiper, si elles proviennent de l'écoulement continuel & intarissable d'une bile corrompue, par le conduit hépatique dans l'intestin duodénum, lequel a sa source dans une vomique purulente qui consume le foie ? Il faudroit clairement que ce foyer putride pût se guérir, ce qui est au dessus de toute attente. Les émétiques, dans ces occurrences, sont très-dangereux, parce qu'on a lieu de craindre que les efforts du vomissement ne fassent crever

l'abcès du foie ; & quand on seroit à l'abri de ce funeste accident, je veux encore qu'on évacue l'humeur putride qui inonde l'estomac & l'intestin duodénum, il en découlera bientôt autant, & l'amas en deviendra plus considérable. Cette espece de nausée paroît donc insupportable & rebelle à tous les remedes usités : il n'est plus permis de penser qu'à la mitiger, à l'adoucir, à la faveur des acides, & sur-tout de l'esprit de sel marin, qui passe, avec raison, pour le remede le plus souverain qu'on puisse opposer à ces collections d'humeurs purulentes. Au nombre de ces nausées fâcheuses & irrémédiables, on peut mettre celle qui procede d'une fluxion catarrale qui attaque les glandes de la membrane interne du gosier, de l'œsophage, de l'estomac & des intestins. Cette affection ressemble justement à celle dont fréquemment est atteinte la membrane interne du nez, d'où découle incessamment une grande abondance de mucosités. Elle attaque par préférence les vieillards & les gens de lettres. Il arrive de semblables nausées, principalement tous les matins, à ceux qui s'adonnent à boire des liqueurs ardentes. Le ton de leur estomac est tellement perdu

perdu & sa force énervée, qu'à moins qu'ils ne la raniment par des nouvelles liqueurs spiritueuses, ils sentent leur courage s'abattre, & les nausées & les vomissements d'une pituite épaisse renaître journellement. De sorte qu'ils sont malheureusement contraints de vieillir dans leur mauvaise habitude. Combien d'autres especes de nausées qui surpassent tous les efforts de l'art! Celle qui survient le premier mois de la grossesse, vainement combattue par les remedes les mieux indiqués, ne diminue d'elle-même qu'après le troisieme & le quatrieme mois, où elle cesse souvent sans retour.

Pourquoi enfin ces maladies cessant, &c. Que d'exemples dans tous les temps de malades inquiétés long-temps par des nausées opiniâtres, & désolés par un manque entier d'appétit, qui l'ont tout de suite heureusement recouvré en mangeant des aliments qui leur étoient défendus, & qu'il a fallu dérober à la vue des Médecins & des assistants! C'est pourquoi les Auteurs les plus sages recommandent soigneusement aux Praticiens, de ne pas s'attacher avec trop de rigueur à l'observation exacte des regles de l'art, & de condescendre quelque-

fois avec douceur aux sollicitations pressantes des malades, même dans leurs demandes ridicules & absurdes. Nous avons déja discuté suffisamment ce précepte utile dans l'histoire des fievres. La nature a des ressources infinies dans la cure des maladies, & tente souvent des choses qui renversent tous les principes de l'art. *Sydenham* rapporte, dans la description d'une fievre continue épidémique qui fit de grands ravages, qu'il n'échappa que ceux qui, « par un goût » bisarre, avoient mangé quelque ali- » ment ou pris quelque boisson extraor- » dinaire & pernicieuse en apparence » (*b*) ». Voyant cela, il se décida à accorder, sans examen, aux malades ce qu'ils lui demandoient, convenable ou non, parce que l'affoiblissement de leurs forces exigeoit véritablement un aliment quelconque pour les ranimer & les refaire. Les Médecins se font à cet égard un systême réfléchi ; lorsque les envies qu'exposent les malades, leur paroissent concourir à leurs vues & tendre à combattre la cause connue de la maladie, ils les permettent sans regret. Ils ne refusent point, par exemple, à ceux qui sont at-

(*b*) Sect. V. cap. II. pag. 288.

taqués d'une fievre aiguë, de boire de l'eau pure, de goûter quelques fruits d'été, de respirer un air frais, &c. Mais ils ne sauroient acquiescer, à la fin de ces maladies, qu'ils mangent des poissons salés, des anchois, des viandes cuites & durcies à la fumée, & d'autres aliments de cette nature de difficile digestion; & cependant les malades les desirent avec d'autant plus d'empressement, les dévorent avec passion, parce qu'ils s'imaginent violer les regles de l'art, & jouir d'un privilege qui leur a été défendu. Cependant, « sur toutes » ces choses, un Médecin tant soit peu » instruit & versé dans la pratique, doit » avoir beaucoup de circonspection, & » marquer une grande condescendance » touchant tous ces écarts de l'appétit » naturel, attendu que la plupart de ces » malades ne pouvant résister à ces fan- » taisies violentes, passent les ordres du » Médecin, & commencent de se mieux » trouver dès l'instant qu'ils les ont trans- » gressés (*c*) ». Certainement les dogmes fondamentaux de l'art nous appren-

(*c*) Ibid. Dissert. Epistol. ubi de Variol. pag. 457.

nent qu'il y a des choſes nuiſibles & des choſes avantageuſes; (voyez à cet objet le §. 11. art. 2. & le §. 602. art. 7.) il ne s'agit que de les découvrir & de ſavoir les appliquer. Or, combien de connoiſſances dont nous ſommes privés ! Combien d'autres auxquelles les bornes de l'art ou la foibleſſe de l'humanité ne nous permettront jamais d'atteindre ! Delà, inférons prudemment, qu'un habile Médecin ne doit point d'abord s'oppoſer aux deſirs des malades, ni blâmer témérairement leur goût le plus biſarre, & qu'il convient qu'il approuve leur envie, à moins qu'elle ne lui ſemble totalement dangereuſe & évidemment funeſte. Car ces appétits dépravés roulent pour l'ordinaire ſur des aliments acides ou ſalés, diamétralement oppoſés à la putréfaction. Tels ſont ceux qu'appetent fréquemment les femmes groſſes, les ſeuls qu'elles puiſſent ſouffrir, les ſeuls capables de leur ôter le dégoût & l'affadiſſement de l'eſtomac. *Tulpius* cite une femme groſſe, qui avoit conçu une averſion extrême pour toutes ſortes d'aliments; dans la ſuite, il lui prit une envie irréſiſtible de manger « des ſalades crues & » des turbots froids, durcis avec le ſel &

cuits à la fumée (*d*) ». Elle se satisfit pleinement, & vécut six mois complets de ces mets seuls, sans en être incommodée. « Une autre femme enceinte se régaloit de harengs salés. Elle en man» gea sans exagération pendant le temps » de sa grossesse mille & quatre cents, & » ne ressentit ni la moindre pesanteur » d'estomac, ni la plus légere altération » de santé ». Le même Auteur garantit ces faits prodigieux (*e*), s'il pouvoit y en avoir à cet égard.

CHAPITRE QUATRIEME.

DES ROTS ET DES VENTS.

§. 646. *On doit admettre pour cause des rots, une matiere élastique, que la chaleur, l'effervescence & la fermentation dilatent, laquelle est retenue un moment, & l'instant d'après, les obstacles qui s'opposoient à son passage venant à cesser, sort avec force & avec bruit.*

LE rot n'est autre chose que le bruit que fait l'air en sortant avec force par la bouche, ou enfin toute autre

(*d*) Observ. Medic. Lib. II. cap. XX. pag. 130
(*e*) Ibid. cap. XXIV. pag. 135.

matiere douée d'une élasticité égale. Nous y considérons d'abord la matiere qui sort, & en second lieu quelles sont les causes qui l'ont retenue avant son explosion, & qui l'ont ensuite laissée sortir avec force & avec bruit. Ces deux objets étant bien éclaircis, on comprendra parfaitement tout ce qui concerne les rots & les vents.

L'air proprement dit est la cause physique des rots & des vents. Sous ce nom, j'entends ou l'air de l'athmosphere qui nous environne, ou tout autre qui l'égale par son élasticité & ses autres vertus particulieres, & qui s'insinuant dans tous les corps, s'en sépare & s'en retire par le moyen de la chaleur, de l'effervescence ou de la fermentation. Le savant *Boyle* (*f*) a découvert que l'air se trouve mêlé dans l'eau, le vin, l'huile & toutes les autres liqueurs; à mesure qu'il tiroit le piston de la machine pneumatique, & qu'il diminuoit conséquemment la pression de la colonne de l'athmosphere correspondante, il le voyoit se détacher & sortir en forme de bulles. *Boerhaave* a dans la suite perfectionné

(*f*) Nova Experim. Physic. Mechanic. Tom. I. pag. 57.

ces célebres expériences, & a démontré publiquement l'élaſticité de l'air ; quoique ſes particules élémentaires adherent entr'elles par une union & une tenacité naturelles, les plus petites & les plus ténues ſont encore forcées de ſe diviſer & de ſe ſubtiliſer pour ſe répandre dans les eſpaces vuides ; elles s'ingerent & s'immiſcent dans les interſtices des molécules des liqueurs, rempliſſent tous les eſpaces qui s'y trouvent, s'étendent & ſe diſtribuent également dans toute la maſſe des fluides (*g*). Il réſulte de ces découvertes ſublimes, qu'en conſidérant ſous cet aſpect la petite quantité d'air qui eſt abſorbée dans les liqueurs quelconques, on a lieu de juger qu'elle y eſt très-peu conſidérable, & y occupe une fort petite place. Cependant, quand on a pompé cette petite quantité d'air, il eſt ſûr, quelque moyen qu'on emploie, que ces liqueurs n'en reçoivent point d'autre. De plus, une ſimple particule d'air ainſi ſéparée & diſſoute, ſuppoſée iſolée & abſolument ſeule, & comme empriſonnée dans l'interſtice des molécules fluides, au milieu de leurs élé-

(*g*) Element. Chem. de aere. Experim. IV Tom. I. pag. 507. & ſeq.

ments contigus, adossés l'un à l'autre, ne paroît conserver aucune qualité physique, & n'est susceptible ni d'élasticité, ni de dilatibilité, à quelle chaleur qu'on l'expose. Mais qu'une cause quelconque réunisse & rassemble deux particules élémentaires d'air, qui s'échappent des interstices des molécules fluides où elles étoient retenues, en sortant qu'elles se touchent seulement l'une & l'autre, elles semblent se repousser, & ne formant tout au plus qu'une bulle imperceptible d'air, qui reprend une force élastique surprenante, & devient capable, au moindre degré de chaleur, d'une dilatation prodigieuse. C'est là cette propriété admirable de l'air, qui en rend les particules subtiles répandues dans les interstices des fluides divisibles à l'infini, tandis que rapprochées & mises dans un état immédiat de contact, elles se choquent & se repoussent avec violence. Voilà en quoi consiste l'élasticité de l'air. Qui peut en comprendre la force? Nous savons que la plus petite quantité d'air ainsi divisée, qui se trouve confondue & dissoute dans une goutte d'eau, après qu'on a dégagé par le moyen du feu ses principes élémentaires, des interstices d'eau qui les captivoient,

ils s'étendent, se dilatent par leur vertu élastique, & acquierent un volume qui surpasse de beaucoup celui de la masse d'eau où ils étoient auparavant retenus.

Tous ces principes irrévocables, dont on peut voir la certitude étayée sur des expériences précises, aux endroits cités, sont ici d'une nécessité absolue. Leur connoissance devoit précéder les vérités auxquelles elles servent de base; autrement, comment pouvoir s'assurer si cette matiere élastique est véritablement la cause physique des rots & des vents, comment elle s'engendre dans le corps humain, & d'où elle tire principalement son origine?

§. 647. *Delà il s'ensuit que l'air, les sels de différente nature, les fruits d'été, les humeurs putrescentes, les végétaux fermentants fournissent aux rots & aux vents une matiere dont l'impétuosité & la puanteur varient suivant la qualité.*

Quant aux états primitifs dans lesquels nous pouvons la considérer avant son action, ou cette matiere efficiente des rots & des vents pénetre dans le

corps ſans perdre ſon élaſticité, ou y étant renfermée & cachée primordialement, elle ſe développe inſenſiblement, & déploie enſuite toute ſa force. Approfondiſſons, l'un après l'autre, ces deux principes. Il eſt ſûr d'abord que cette matiere élaſtique réſide dans l'air. *Hippocrate* avoit déja dit que l'air eſt la cauſe phyſique des vents qui ſe forment dans le corps humain. « Le corps des » hommes & des autres animaux ſe ſou- » tient & ſe nourrit par trois ſortes d'a- » liments, qu'on appelle le boire, le » manger & l'air, qu'on a juſtement » diſtingué. On nomme air, ce fluide » ambiant qui exiſte hors de nous ; & » vent, celui qui ſe trouve engagé dans » notre corps (*h*) ». Tout le monde ſait effectivement que l'air commun qui nous environne, entre & s'inſinue avec liberté dans les premieres voies. D'ailleurs, en prenant les aliments, il ſe mêle avec la ſalive & l'humeur muqueuſe de la bouche, de la langue & du goſier, & pénetre, enveloppé dans le bol alimentaire, dans l'eſtomac & les inteſ-

(*h*) Lib. de Flatib. cap. 11. Charter. Tom. VI pag. 214.

tins, où il contribue merveilleusement au méchanisme de la digestion (*i*). Car au moyen de sa force élastique, diversifiée & renouvellée à chaque instant par la chaleur du lieu & la compression alternative des visceres, il atténue, divise, rend fluides les matieres épaisses, les améliore, les charge, les assimile; il excite le mouvement intestin, & entretient le jeu de toutes les parties. Il est donc évident que l'air commun a son issue libre dans le corps humain, & y devient la cause physique des rots & des vents.

Cette question étant pleinement résoute, il s'agit d'en examiner une seconde aussi importante; savoir, si l'air qui est renfermé & subtilisé dans les liqueurs & dans l'intérieur des autres corps, & qui a par conséquent perdu les qualités physiques de l'air commun, peut quelquefois, sans en sortir tout-à-fait, se séparer, se rejoindre, reprendre son élasticité & sa dilatabilité à la plus légere augmentation de chaleur, tout comme si ses particules étoient réunies au dehors. Les expériences de Physique & de Chymie mettent sans contre-

(*i*) Boerhaav, Institut. Medic. §. 58. 64. 69.

dit hors de doute, qu'en ôtant la pression de l'athmosphere, du moins, en diminuant considérabement celle de la colonne supérieure, ou encore par le moyen de la chaleur, on dégage les particules aériennes qui étoient divisées & retenues dans les interstices des molécules des fluides, on en réunit les éléments séparés, lesquels recouvrent ainsi leur premiere élasticité. Cependant l'univers auroit été bouleversé par cet agent universel, si ses changements d'état eussent été trop faciles : c'est pourquoi la nature prévoyante y a pourvu. On s'est assuré par des expériences faites prudemment à ce sujet, que tant que les humeurs animales ne conservent ou n'acquierent que le degré de chaleur ordinaire de notre corps, l'air élémentaire ne peut se délivrer de ses entraves, quitter les entre-deux des molécules des fluides, à moins qu'on ne suppose une diminution de la pression de l'athmosphere plus grande qu'elle n'est possible naturellement. Quant à la chaleur animale, il est certain qu'il n'y a presque point de cas où cette chaleur subsistante dans tout homme vivant, puisse augmenter au point de produire ces dangereux effets. Concluons donc d'après ces

principes, que les éléments de l'air répandu dans nos humeurs, ne peuvent point s'en débarrasser, ni se réunir & se rassembler dans les vaisseaux en forme de bulles, selon les loix immuables de la nature ; & si ce dépouillement & cette séparation arrivent fortuitement quelquefois, ce sont des cas extraordinaires que la mort suit de près (*k*). Après avoir adapté un tube dans la veine crurale d'un chien, j'y soufflai de l'air. Tout de suite je reconnus en lui une anxiété affreuse, une difficulté extrême de respirer, & les approches de la mort. *Harderus* a fait la même observation par une semblable expérience dans les veines jugulaires (*l*). *Ruisch* a trouvé, dans le cadavre d'une femme, le cœur d'une grosseur énorme. Il le piqua, & lui fit une ouverture très-petite avec la pointe du scapel. Ses parois s'affaisserent à l'instant, & tout l'air dont il étoit plein, s'échappa & sortit, sans presque aucune effusion de sang (*m*).

(*k*) Id. Element. Chem. de aere. Experim. IX. pag. 517. 518. & Experim. X. pag. 525. 526.

(*l*) Joh. Jacob. Harderi piarium, pag. 114.

(*m*) Epist. Anatomico-Problem 16. pag. 9.

Il eſt vrai que cet Auteur avertit que cette femme étoit morte ſubitement. On trouve pareillement beaucoup d'obſervations qui nous apprennent qu'après la mort, l'air peut ſe raſſembler en maſſe dans les vaiſſeaux ſanguins ou dans les réſervoirs du corps. On voit à la vérité des animaux appliqués à des travaux violents, concevoir quelquefois intérieurement une chaleur ſi vive, que les particules élémentaires de l'air extrêmement raréfiées ſe ſéparent des globules du ſang, & s'amaſſent en bulles, mais une mort prompte ſuccede autant de fois à ces exercices exceſſifs & intolérables. Il arrive peut-être le même phénomene peu de temps avant la mort, dans les fievres ardentes, dont la chaleur augmente alors d'une façon incompréhenſible. D'ailleurs, deux raiſons ſe préſentent pour l'explication de ces faits; la tendance des humeurs à la putréfaction, naturelle dans ces maladies, & le dégagement facile de l'air concentré parmi des matieres putréfiées, comme on le dira bientôt; on ceſſera donc d'être ſurpris d'avoir trouvé, après la mort, un air véritablement élaſtique réuni dans les routes du ſang, puiſque toutes les humeurs y inclinent ſponta-

nément à une putrefcence éminente. Enfin, ces confidérations & ces faits prouvent invinciblement, qu'on ne trouve jamais naturellement dans le fang un air élaftique, & que lorfqu'il s'y forme, on eft menacé d'une mort prochaine.

Il y a néanmoins plufieurs autres moyens connus que la Chymie a découverts, pous retirer l'air élémentaire renfermé dans les corps. Or, tous ces moyens ont lieu dans les premieres voies qui deviennent proprement le fiege des rots & des vents. Les fels de différente nature ou le mélange des matieres terreufes avec les acides, fuffifent pour exciter une effervefcence fubite, à la faveur de laquelle il fe fait une grande explofion de l'air; quoiqu'on ait eu la précaution d'expofer ces mixtes avant que de les mêler dans la machine de *Boyle*, & d'en pomper pendant long-temps, tout l'air qui a pu en fortir en diminuant la compreffion de l'athmofphere (*n*); *Boyle* a démontré, par un nombre d'expériences, que les fruits d'été, les hu-

(*n*) Boerh. Element. Chem. de Aere, Exp. x. Tom. I. pag. 527. & feq.

meurs putrefcentes, les végétaux fermontents contiennent & rendent une grande quantité d'air (*o*). On éprouve tous les jours, que les liqueurs fermentatives renferment un volume d'air élaftique, prefque incroyable; lequel ne pouvant s'exhaler par quelque ouverture, & fe trouvant trop refferré, a la force, par une explofion violente, de brifer & de réduire tout en pieces. De même il eft rare qu'on paffe des jours fans prendre quelque aliment ou quelque boiffon difpofée à une fermentation ou à une putréfaction fpontanée; alors il fe développe pareillement dans les premieres voies des mouvements inteftins qui naiffent évidemment de la production ou du dégagement de l'air élaftique, feule caufe originaire & effective des rots & des vents qui éclatent.

L'impétuofité avec laquelle fort cette matiere élaftique, doit varier immanquablement felon la maniere dont elle fe forme. L'effervefcence produite par le mêlange des fels alkalis avec les acides, fe manifefte par une explofion rapide de l'air, tandis que la putréfaction & la fermentation s'operent fourdement

(*o*) Experim. phyfic. Mechanic.

avec lenteur, & durent auſſi plus long-temps. Les fruits d'été, pris en abondance, engendrent aſſez vîte, par l'action de la chaleur animale, une grande quantité d'air. C'eſt pourquoi on voit communément l'eſtomac des gens qui en ont beaucoup mangé, ſe gonfler bientôt après d'une maniere extraordinaire.

Il s'enſuit encore, par la même raiſon, que la puanteur que les rots exhalent, eſt différente. Celle qui vient des matieres putreſcentes ſemble putride comme elles, & vineuſe ou acide quand elle procede des mixtes fermentatifs : l'une & l'autre varie à différens degrés, ſelon qu'elle naît du mêlange des ſels d'une nature oppoſée. Il arrive très-rarement, qu'on uſe d'aliments capables de fermenter enſemble par l'effet de leur propre conſtitution, ou par le mêlange de leurs parties intégrantes. Cela ſe vérifie plus fréquemment à l'égard des remedes. Toutes les fois, par exemple, qu'on donne des poudres d'écreviſſes ou de ſemblables abſorbans pour corriger les acides ſéjournants dans l'eſtomac, &c. la différence de puanteur des rots indique clairement la nature des matieres putrides, dont l'arrêt dans

les premieres voies occasionne la réunion des bulles d'air. C'est pourquoi *Celse*, en traitant les maladies de l'estomac, distingue très-bien différentes especes de vomissement ; il veut qu'on calme & qu'on arrête celui qui se déclare spontanément, „ excepté qu'il „ dépende d'un amas ou de la putrescense des matieres qui y séjournent : „ & en l'un ou l'autre cas, il faut en „ procurer l'expulsion par un vomissement plus grand *(p)*. "

Voilà donc démontré quelle est la cause physique des rots & des vents : cependant il ne faudroit pas s'imaginer qu'ils se forment sans cesse : tant que l'air a un libre passage, il ne contribuera à la production d'aucun d'eux. Il faut nécessairement une cause présente qui y concoure. Quelle est cette cause ? C'est l'objet du *Paragraphe* suivant.

§. 648. *Il est assuré que, lorsque ces matieres (647) sortent avec liberté, elles ne produisent ni efforts ni éclats : d'où il paroît clair qu'on doit*

(*p*) De Medicin. Lib. IV. cap. v. in fine pag. 200.

les imputer aux contractions spasmodiques & aux relâchements successifs & simultanés du sphincter, de l'œsophage, de l'orifice supérieur & inférieur de l'estomac & des intestins : telle est l'origine des rots, des vents, des pets & des borborigmes renfermés dans le ventre.

L'estomac & les intestins de l'homme, ainsi que ceux de plusieurs especes d'animaux, conservent long-tems, même après la mort, le mouvement vermiculaire dont ils sont naturellement doués, qu'on appelle péristaltique. Cette propriété admirable leur est confirmée par une multitude d'expériences (q). Lorsque ce mouvement s'éteint & qu'il est prêt de finir, on peut encore le ranimer & le faire revivre pendant quelque temps, en entretenant la chaleur intestine de ces parties, ou en y procurant une légere irritation. Car c'est un fait connu, que des corps irritants & acrimonieux étant appliqués sur leur surface interne, l'estomac ou les boyaux sont saisis tout de suite d'une constriction

(q) wepfer. cicut. aquat. Histor. & nox. cap. VII. pag. 89.

ſpaſmodique ſi forte, que leur action n'eſt point reſtreinte à l'endroit de leur application, mais que toutes les parties des environs s'en reſſentent au point de ſe reſſerrer entiérement & de boucher le paſſage aux matieres qu'ils contiennent. J'ai vu, non ſans étonnement, l'eſtomac d'un chien qui avoit expiré depuis quelques minutes, entrer en contraction toutes les fois que je le piquois avec la pointe de mon ſcapel, ou que je le coupois avec des ciſeaux; ſes contractions étoient ſi fortes, qu'elles s'étendoient aux environs, & diminuoient ſon diametre d'une ſixieme partie de ſa cavité. Ayant verſé une ſeule goutte d'huile de vitriol ſur la ſuperficie externe de l'inteſtin d'un autre chien en vie, cette partie d'inteſtin éprouva ſur le champ une conſtriction auſſi vive que ſi elle avoit été vigoureuſement ſerrée avec une ficelle. Il eſt difficile de ſe bien repréſenter la force de ces contractions; leur violence a quelque choſe de ſurprenant. *Wepfer* a plus d'une fois obſervé dans le corps des perſonnes mortes de coliques, ou des animaux à qui on avoit fait avaler des purgatifs corroſifs, « que les vents ou les matieres conte-

„ nues dans les endroits iutermédiaires
„ des conſtrictions, ne pouvoient au-
„ cunement paſſer outre; & ces étran-
„ glements étoient ſi conſidérables,
„ qu'ils y étoient étroitement empriſon-
„ nés (*r*); „ Ce qui eſt cependant fort étrange, tant que les matieres acrimonieuſes & ſtimulantes continuent d'agir, c'eſt-à-dire, renouvellent conſtamment des contractions ſpaſmodiques, ces vents ſe frayent vainement un paſſage, il en renaît continuellement d'autres, & leur ſource devient inépuiſable, ainſi qu'il eſt conſtaté par les expériences admirables de *Wepfer*. Après avoir fait avaler à un chien douze grains de mercure ſublimé, qui l'évacuoient avec effort par haut & par bas, il ouvrit le bas ventre, l'eſtomac prodigieuſement gonflé ſe préſenta tout de ſuite, il le repouſſa, le comprima, mais il remarqua que, " quoiqu'il
„ ſortît abondamment des vents par
„ la bouche, il en étoit toujours éga-
„ lement rempli, parce qu'il s'en en-

(*r*) Cicut. aquat. Hiſtor. & nox. cap. VIII. pag. 91.

„ gendroit ſans relâche (*f*). « Qu'eſt-il beſoin d'autres preuves pour découvrir & conſtater la nature & l'origine des rots & des vents ; ce ſeroit manquer à la certitude que méritent les témoignages rapportés & les conſéqences qui en réſultent. L'air qui flotte dans ces parties, en eſt ſans contredit la cauſe phyſique ; & la contraction convulſive de ces viſceres, occaſionnée par des matieres âcres, irritantes, ou par le mouvement déréglé des eſprits, doit être regardée comme la cauſe efficiente. Obſervez ainſi que, quoique cette cauſe phyſique ſoit toujours préſente & exiſtante dans ces parties, ſoit qu'elle ait été fournie par l'air qu'entraînent les aliments & les boiſſons, ſoit qu'elle y pénetre librement par les iſſues ſans obſtacle, & par le vuide des premieres voies ; pourtant il ne ſe forme pas toujours des rots & des vents, parce que ces parties ne ſont point attaquées de ſpaſmes. Ces aſſertions ſont pleinement juſtifiées par une obſervation des plus rares & des plus curieuſes, qu'on lit dans *Helmont* :

(*f*) Ibid. cap. XXII. Hiſtor. I. pag. 297. Confer. cap. XX. Hiſtor. I. pag. 251.

Un jeune enfant étoit attaqué d'une hernie ombilicale monstrueuse, proéminente de plusieurs pouces, & à travers la peau mince & transparente, on y appercevoit les intestins. Toutes les fois que ce pauvre enfant étoit tourmenté de coliques, *Helmont* « distinguoit dans » l'ileum les mouvements orageux d'une » véritable tempête. Cet intestin sembloit rouler dans ses circonvolutions, » à peu près comme une liqueur qui » bout ; il paroissoit convulsé & agité » rapidement de mille manieres, surtout lorsque les douleurs recommençoient. Après avoir, dit-il, beaucoup » contemplé toutes ces scenes extraordinaires qui se passoient durant le temps » des douleurs, j'eus la curiosité d'examiner le jeu des intestins en état de » santé ; je remarquai attentivement » un autre mouvement distinct & successif, que les intestins exécutoient » avec régularité. Toutes les fois qu'une » matiere pultacée, venant de l'estomac, se présentoit pour passer & » être transmise au fondement, (elle » avoit ordinairement acquis la consistance d'un syrop liquide, & une teinte » d'un jaune obscur) on voyoit les » fibres transverses de l'intestin se con-

» tracter, se rapprocher de l'axe du
» canal, comme si elles alloient le fer-
» mer, & pousser peu à peu les excré-
» ments en bas, au dessous d'elle: ce
» méchanisme merveilleux s'opéroit suc-
» cessivement par la contraction visible
» des fibres transverses, dont les infé-
» rieures se mettoient tour à tour en
» exercice, à mesure que les supérieures
» avoient fini. C'est ainsi qu'un Joueur
» d'instrument étend & retire ses doigts
» les uns après les autres. Les parois des
» intestins poussoient de cette maniere
» tout ensemble, les matieres excré-
» mentitielles avec l'air, & revenoient
» ensuite dans leur premier état » (*t*).
Cette expérience, digne de toute conviction, nous porte à avancer affirmativement, qu'il y a toujours dans les boyaux de l'air élastique, propre à la production des vents, lesquels néanmoins ne se forment & ne sont accompagnés de douleurs, que lorsque quelque portion d'intestins est atteinte de contraction spasmodique.

Or dans toute l'étendue du conduit

(*t*) Capit. de Flatibus, n°. XXXVIII. pag. 340. Confer. Tractat. de Lithiaſ. cap. IX. n°. CXXXII. pag. 734.

d-

le l'œsophage, de l'estomac & du canal intestinal, les fibres musculaires qui sont le tissu de leur surface interne, peuvent être saisies de spasme, & leur convulsion interceptera alors le passage de l'air. N'est-il pas clair que, dans toute leur longueur, il peut arriver des gonflements & des embarras d'air, toujours prêts à se dissiper, dès que les fibres convulsées se relâchent & rouvrent le passage à l'air emprisonné, & toujours aussi disposé à se décider & à renaître par la présence des mêmes causes, ou le renouvellement des spasmes? Quelle est la cause veritable de ce gonflement suffocatif, qui surprend les femmes hystériques au nœud de la gorge, si ce n'est la constriction des fibres de l'œsophage, qui interrompt & empêche la sortie de l'air renfermé, & non le déplacement ridicule de la matrice, qu'elles s'imaginent être montée jusqu'à cet endroit? La tumeur considérable qu'elles ressentent au creux de l'estomac, provient de la même cause qui occupe toute la région épigastrique. Que l'orifice supérieur de ce viscere se relâche; à peine est-il dilaté, que l'air s'échappe par en haut, & sort par la bouche en forme de rot; s'il enfile le

pilore, il se répand dans le conduit intestinal, sort, tantôt par le fondement, presque sans bruit, & ce sont alors simplement des vents; tantôt avec du bruit, & on le nomme pet. Quelquefois parvenue dans les intestins, dont les fibres reprennent successivement un état de relâchement & de contraction, cette matiere élastique roule dans les circonvolutions des boyaux, y excite un murmure & un bruit léger; c'est-là ce qui constitue les borborigmes, lesquels sont renfermés dans le ventre, puisqu'il ne sort aucun vent. Ces grouillements incommodes arrivent principalement dans l'étendue de l'intestin colon.

Les explications précédentes suffisent, ce semble, pour rendre raison de la formation des rots & des vents dans le corps humain. Nous avons d'abord examiné leur nature, éclairci ensuite leur cause efficiente; il nous reste à présent à envisager la suite des maux qui en naissent.

§. 649. *Si ces deux causes (647. 648.) concourent ensemble, agissent avec vigueur, & durent long-temps, l'air ou la matiere élastique, disposée à se raréfier par la chaleur du lieu, par le*

mouvement qui lui eſt imprimé, & par ſa propré vertu, ſe trouvant reſſerrée dans la cavité de ſes parties que la convulſion de leurs fibres rétrecit, dilate les membranes qui deviennent trop étroites, les diſtend avec force, y excite un ſentiment vif de douleur, & comprime les lieux voiſins; d'où naiſſent des douleurs & des anxiétés inſupportables, qui ſe diſſipent par la ſortie des vents. (Voyez depuis 220. juſqu'à 227. & 631. 634.) De plus, ſi une fievre violente ſe joint à ces maux, elle les redouble, & produit des tourments inexprimables.

Le réſumé des *Commentaires* ſupé-ieurs nous apprend premiérement, qu'il aut qu'il y ait dans ces viſceres une ſſez grande quantité d'eau, ou tel utre mêlange qui contienne & prouiſe en peu de temps beaucoup de cette natiere élaſtique; enſuite il eſt néceſaire que les fibres muſculaires de leurs arois, attaquées d'une conſtriction paſmodique, ſoit par l'application de uelque matiere âcre & irritante, ou ar le mouvement irrégulier des eſprits, ouchent toute iſſue à l'air; enfin, que es ſpaſmes ſoient aſſez violents pour ré-

ſiſter aux efforts de l'air qui cherche à s'échapper ; ſa raréfaction augmente infailliblement par la chaleur du corps, & par ſon propre mouvement. D'ailleurs il s'engendre encore une nouvelle matiere élaſtique, que renferment les corps qui s'y trouvent retenus. De-là les membranes des parties environnantes ſe trouvent inſenſiblement toujours plus diſtendues, & cette diſtention exceſſive produit des maux affreux. En rappellant ici ce qu'on a dit dans le §. 220. & les *Paragraphes* ſuivants, au ſujet de la douleur, on ſera induit à penſer que cette grande dilatation eſt capable de faire naître des douleurs inſupportables. En outre, les vaiſſeaux ſanguins qui ſont répandus & rampants dans les membranes ſi fort diſtendues, ſeront gênés & trop reſſerrés immanquablement, une inflammation vive s'en emparera, à laquelle ſuccédera bientôt, le cours des humeurs étant entiérement éteint & ſuffoqué, une gangrene, le plus ſouvent irréſiſtible & mortelle. (Voyez le §. 432.) Bien plus, les parties voiſines, comprimées par ces amas d'air & les gonflements qu'ils occaſionnent, ou diſtendues par de ſemblables cauſes, ſont ſuſceptibles des mêmes accidents. Nous

n avons rapporté un exemple frappant
ans les *Commentaires* du §. 422 art. 2.
es vents arrêtés dans l'inteſtin colon,
procuroient un gonflement extraordi-
aire; la compreſſion forte de la veine
liaque qui s'en enſuivoit, interceptoit
e cours des humeurs; déja on craignoit
ous les ſignes imminents de gangrene,
uand tout-à-coup ces vents s'écou-
erent; peu à peu la tuméfaction de la
uiſſe ſe diſſipa, & le malade, de la
ie duquel on n'avoit preſque plus d'eſ-
oir, ſe rétablit inſenſiblement.

A ces conſidérations, qu'on ajoute
préſent tous les raiſonnements conſé-
quents que nous avons faits dans les
Commentaires du §. 170. article 3. au
ujet de l'empire ſurprenant & merveil-
eux qu'exercent les propagations des
erfs ſur les organes du bas ventre où
ls ſe répandent. Les fonctions de l'éco-
omie animale dépendent véritablement
de leurs irradiations; la vîteſſe, l'irré-
gularité du cours du fluide nerveux
bouleverſe toute la machine. Que de
déſordres fâcheux proviennent uniquе-
ment de cette cauſe! La mort même a
ſuivi, dans l'eſpace de quelques heures,
ces coliques violentes, qu'on nomme
cachées, intérieures & ſans iſſue, &

elles ont abattu les perſonnes les plus robuſtes, & auparavant le mieux en ſanté. On comprend aiſément encore, qu'il peut naître quelquefois des anxiétés inſupportables par l'amas des vents, qui, en gonflant extrêmement les parties qu'ils aſſiegent, compriment & interceptent les gros vaiſſeaux voiſins. Cet accident a été expoſé dans le Chapitre *de l'Anxiété*. Outre tous ces inconvénients rapportés, n'eſt-il pas viſible que les tuniques des inteſtins, à force d'être dilatées par les vents qui ſe raréfient davantage, peuvent devenir paralytiques, & tomber dans une inertie & un relâchement irrémédiable? Dans ces portions d'inteſtins dépourvus de force & de reſſort, les aliments à demi digérés, s'y accumulent comme dans un ſac inſenſible, toujours dilaté & gorgé, & leur croupiſſement eſt une ſource nouvelle d'une infinité de maux: de-là des volvulus ou des rétractions d'inteſtins, parce que lorſqu'une portion d'inteſtin devient fort dilatée, celle qui eſt la plus près, dont le diametre n'a point augmenté, rentre dans l'autre, dont la cavité eſt ſi grande. C'eſt ainſi avec vérité qu'*Hippocrate* a dit que « les vol» vulus, les douleurs des inteſtins, &

„ d'autres maladies analogues, sont „ produits par les vents qui s'y amassent „ (*u*).

Cependant, quelque dangereux, quelque multipliés que paroissent être tous les accidents qu'ils occasionnent, ils sont appaisés & guéris sur le champ, pourvu que les spasmes cessent, & que l'air intercepté trouve un passage libre. N'importe qu'il passe par en haut, en forme de rots, ou par en bas, en forme de vents, ou enfin qu'il reste errant & parcoure successivement tout le trajet du conduit intestinal, & y occasionne dans son cours des murmures & des borborigmes. Il ne faut pas se rassurer trop tôt, & se hâter de porter un pronostic heureux au moindre changement : car quoique les membranes de ces parties n'aient pas été distendues assez par les vents qui les gonflent, pour solliciter une vive inflammation, & successivement une gangrene ; ou quoique la dilatation de leurs parois n'ait pas duré assez long-temps ni assez violemment pour y causer une paralysie, les vents même étant sortis, il y a encore mille

(*u*) De Flatib. cap. v. Charter. Tom. VI. pag. 217.

maux fâcheux à craindre, & même souvent une mort prompte, malgré la fausse sécurité de ceux qui croient le malade à l'abri de tout danger. Par exemple, dans cette espece de colique qu'on appelle intérieure, renfermée & sans issue, l'air intercepté ne sauroit être retenu par aucun effort de l'art; il se déclare subitement une gangrene, qui occasionne l'affaissement des intestins; les spasmes finissent en même temps; mais hélas! trop tard; tandis que la cessation de la douleur, la sortie des vents, le calme insidieux & trompeur des pauvres malades, les flattent d'une guérison apparente, leurs extrêmités deviennent froides, leur pouls foible & intermittent, la sueur froide & la face cadavéreuse, annoncent les approches de la mort, & démontrent l'impéritie du Médecin. C'est pourquoi *Hippocrate* dit que « les douleurs & les » gonflements des intestins qui sont ré» cents & sans aucune inflammation, se » terminent par un bruit (βορβορυγμος) » qui se passe dans les boyaux; & c'est » un signe plus avantageux, quand » cet air sort avec les excréments, & est » accompagné par un flux d'urine; » mais s'il n'est point chassé hors du

» corps, il eſt toujours cenſé fort utile » qu'il coule ou deſcende dans les par» ties inférieures » (*x*). Remarquez qu'*Hippocrate* obſerve très-bien que, pour que ces douleurs calment heureuſement, il eſt eſſentiel qu'elles ſoient récentes & exemptes d'inflammation. C'eſt un fait journalier de voir les perſonnes hyſtériques & hypocondriaques ſe plaindre d'anxiétés inſupportables, & de coliques atroces, leſquelles calment, comme par enchantement, & ſe diſſipent par la ſortie d'un rot ou d'un vent. On doit ainſi ſavoir bon gré à *Claude Tibere Céſar*, & regarder comme bien juſte & fort ſalutaire « l'ordon» nance expreſſe qu'il rendit, pour per» mettre au milieu d'un repas, de faire » ſans gêne & avec liberté tous les rots » & les pets qui ſeroient néceſſités à ſor» tir : il voulut délivrer tout le monde » de cette ſévere circonſpection, depuis » qu'un de ſes favoris avoit été en dan» ger de mort, à la ſuite d'une réſerve » extrême à cet égard » (*y*).

Si nous faiſons actuellement attention

(*x*) Prognoſtic. Comment. II. Sentent. xxv. Charter. Tom. VIII. pag. 631.

(*y*) Sueton. in Tib. Cæſ. §. 32. pag. 477.

que la fievre ordinairement ſurvient quand les inteſtins fortement reſſerrés & étranglés par une conſtriction ſpaſmodique, empriſonnent & renferment l'air qui ne peut ſe dégager. Nous conviendrons qu'alors le danger eſt preſſant, & les ſymptomes graves. Car perſonne n'ignore que, ſelon les regles évidentes de la Phyſique, l'air, toujours plus expoſé à la chaleur, eſt capable de ſe raréfier immenſement: or quand eſt-ce que la chaleur du corps devient plus forte, que lorſque la fievre s'allume? Effectivement, elle occaſionne dans peu de temps l'inflammation, parce qu'en accélérant la vîteſſe du ſang, les vaiſſeaux étant gênés & comprimés par la diſtention que procurent les vents, les humeurs forment alentour des arrêts & des engorgements fâcheux: mais ſi l'inflammation exiſte déja, elle croît & empire à la faveur de la fievre, & ſe termine, après des douleurs violentes & intolérables, en une gangrene mortelle. Voilà pourquoi les Praticiens conſommés ſont juſtement raſſurés ſur les accidents à venir dans les coliques du ventre qui paroiſſent ſans fievre; & lorſqu'elle les accompagne, ils enviſagent toujours quelque triſte accident

à craindre, & s'attachent à prévenir l'inflammation imminente, ou à guérir au plutôt celle qui eſt déja décidée. De plus, les inconvénients dont on eſt menacé dans ces occaſions, ſe rapportent à la qualité des matieres qui ſont engagées dans les inteſtins. Or ſi elles ſe trouvent d'une nature à produire une grande quantité de matiere élaſtique, comme les fruits d'été, les liqueurs fermentatives, qu'on ait retirés au milieu de leur fermentation, ou d'autres ſubſtances ſemblables, la fievre & la chaleur qu'elle redouble, peuvent cauſer une raréfaction ſi grande à l'air, à crevaſſer les parois même des inteſtins, ainſi que l'exploſion d'un air vivement échauffé & dilaté par une fermentation vineuſe, briſe & rompt les tonneaux les plus forts. Ces accidents ſont terribles, & les livres de Médecine nous en retracent pluſieurs exemples. Ces raiſons confirment l'Aphoriſme ſuivant, avancé dans les *Prénotions coaques* : « C'eſt un » mauvais ſigne dans les fievres, quand » le ventre eſt conſidérablement diſ- » tendu par des vents, & qu'il n'en » ſort point par le fondement » (z).]

(z) N°. XLV. Charter. Tom. VIII. pag. 853.

§. 650. *On guérit ce mal, 1°. en dissipant la matiere élastique (647.) par des délayants, par des boissons aqueuses chaudes, légérement aromatiques, par des remedes qui levent l'équilibre des sels, & rétablissent tout dans sa juste mesure; par ceux qui corrigent la putréfaction, qui appaisent la fermentation. 2°. On en vient à d'autres, qui combattent les convulsions ou les spasmes, qui adoucissent les matieres âcres, & moderent le cours déréglé des esprits qu'on rappelle vers leur origine, dont le remede principal & le plus efficace est l'opium, & par des légers antihystériques. 3°. Par des lavements, des fomentations, des épithemes, des relâchants chauds, des anodins un peu aromatiques, & par des ventouses appliquées sur le bas ventre, sans scarification.*

On a vu précédemment, que la cause des rots & des vents peut provenir de deux sources; de l'air qu'on avale, ou de celui qui se sépare des aliments; & ensuite des constrictions spasmodiques de l'œsophage, de l'estomac, &c. qui bouchent le passage, & emprisonnent

cette matiere élaſtique. Pour guérir ce mal, il faut donc dégager cet air embarraſſé, ou diſſiper les ſpaſmes qui l'empêchent d'entrer & de ſortir avec liberté. Paſſons actuellement aux moyens & aux remedes propres à opérer cette guériſon.

1°. C'eſt une vérité inconteſtable, que l'air flotte toujours dans les premieres voies: puiſqu'on ne peut les priver de l'air, on ne ſauroit diſſiper cette cauſe phyſique & préſente des vents; elle ne produit aucun mal tant qu'elle eſt libre, on n'a par conſéquent rien alôrs à entreprendre ſur elle; ce n'eſt que lorſque ces parties ſont attaquées de quelque ſpaſme, que ſon iſſue eſt fermée, & qu'elle ne peut point ſortir que le ſpaſme ne ceſſe. C'eſt là l'objet de l'article ſuivant de ce *Paragraphe.* Mais dans cet état de convulſion, on vient à bout de diſſiper cette matiere élaſtique, iſſue des aliments, par leur fermentation, leur putréfaction ou leur efferveſcence ſpontanée; ou la corriger, afin d'obvier à ſes mauvais effets. Les remedes les mieux indiqués & du plus grand uſage, ſont les délayants, ſoit qu'ils conſiſtent dans l'eau ſeule, ou dans des boiſſons aqueuſes; ils atté-

nuent, diſſolvent, dégagent la matiere élaſtique gênée dans les premieres voies, & la diſpoſent à paſſer par haut ou par bas. On a ſoin de preſcrire ces remedes chauds, afin que la chaleur augmente la vertu délayante & atténuante de l'eau. Une autre conſidération eſſentielle vient à l'appui de cette derniere. Il convient certainement qu'en tâchant de diſſiper la cauſe phyſique des vents, nous ne perdions point de vue les ſpaſmes qui ſubſiſtent, & que nous n'ordonnions rien qui puiſſe leur préjudicier. Car on éprouve journellement que les boiſſons froides copieuſes font naître des douleurs de ventre, ou les augmentent ſouvent quand on les reſſent légérement. *Hippocrate* avertit ſagement, que les impreſſions du froid cauſent des convulſions & le tetanos, que le froid eſt l'ennemi, & le chaud l'ami des nerfs (*a*). Il ajoute un peu après, que les liqueurs chaudes calment les douleurs, & diminuent les convulſions & le tetanos (*b*). Or les tuniques des premieres voies ſont un tiſſu de nerfs, &

(*a*) Aphoriſm. Sect. v. n°. XVII. XVIII. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 204.

(*b*) Ibid. n°. XXII. pag. 207.

les vents ſont preſque toujours accompagnés de quelque ſpaſme : double raiſon qui indique les boiſſons aqueuſes chaudes. On a coutume d'y ajouter des remedes aromatiques légers, d'abord à cauſe de leur ſuavité, enſuite dans l'intention de fournir à ces boiſſons copieuſes, des particules capables d'une douce & agréable irritation, qui maintiennent les membranes des viſceres léſés dans une contraction égale & réguliere : en l'excitant avec douceur, toutes les fibres muſculaires de l'eſtomac & des inteſtins ſe mettent ſucceſſivement en jeu, pouſſent & compriment les matieres contenues. Cette contraction ceſſe à l'inſtant, & s'exerce & ſe continue ainſi de proche en proche, tout comme on voit que s'accomplit le mouvement périſtaltique des inteſtins, après qu'on a ouvert des animaux en vie. J'ai obſervé moi-même, qu'en irritant légérement à nud une portion d'inteſtin, il arrivoit incontinent un ſpaſme dans l'endroit irrité, & quelquefois dans l'endroit voiſin ; enſuite je renouvellai un peu plus bas cette même irritation, le ſpaſme ſupérieur finiſſoit, & renaiſſoit ici de la même maniere. De-là il paroît probable que les remedes qu'on appelle

carminatifs, agissent de cette sorte ; car réellement ils semblent plutôt produire, que dissiper les vents. Qu'une personne prenne d'une liqueur aromatique spiritueuse quelconque, par exemple, celle d'anis, tout de suite elle fait un vent, sans en avoir auparavant ressenti nul besoin, ni aucune incommodité. Inférons de cet exemple, que la légere irritation que ces remedes carminatifs occasionnent, est très-avantageuse, puisqu'ils dissipent les spasmes décidés, par les petits spasmes passagers qu'ils causent eux-mêmes. Cependant apprenons, par une juste annotation, que toutes ces sortes de remedes aromatiques, distillés avec l'esprit de vin, deviennent surement dangereux & nuisibles, s'ils ne procurent point tout de suite de soulagement, parce qu'il y a à craindre que leur action irritante & souvent réitérée sur les membranes souffrantes des intestins, n'augmente les spasmes déclarés auxquels elle est destinée de remédier, & que tous ces remedes échauffants ne fassent naître quelque inflammation, ou empirer celle qui existe. Leur usage paroît encore plus dangereux, si la fievre augmente les douleurs & les vents ; & combien

d'erreurs ne commet-on pas à cet égard! Ordinairement, avant que d'appeller le Médecin, les malades ont la précaution d'avaler une bonne dose d'une liqueur spiritueuse aromatique, qui aggrave le mal par ses mauvais effets. Quelle différence & quelle disproportion des substances légérement aromatiques que nous indiquons ici, telles que celles qu'on appelle vulgairement les semences chaudes majeures & mineures, qu'on fait infuser dans une grande quantité d'eau! on est d'abord persuadé qu'elles ne sauroient nuire par leur acrimonie, & qu'elles possedent toutes les vertus nécessaires pour dissiper les vents.

Par des remedes qui levent l'équilibre des sels, & rétablissent tout dans sa juste mesure. Une multitude d'expériences vient à l'appui de cette proposition. On sait qu'on n'a qu'à mêler ensemble des sels d'une nature opposée pour exciter une effervescence qui développe à l'instant une grande quantité d'air élastique. Cette cause des rots & des vents, très-possible d'ailleurs, n'a que rarement lieu dans le corps humain. Cependant on est dans l'usage de donner aux enfants sujets à beaucoup d'acidités, des

ſels alkalins pour les abſorber. Or dans ces cas, ſi on leur en fait trop prendre, l'eſtomac peut ſe diſtendre & ſe gonfler par une abondance de vents; les orifices peuvent ſe contracter ſpaſmodiquement, & produire à l'inſtant, dans ces corps tendres & délicats, des convulſions terribles & mortelles. C'eſt pourquoi, lorſqu'on veut détruire en eux ces acidités, & diſſoudre ces concrétions laiteuſes qui ſéjournent dans leur eſtomac, il eſt préférable & plus sûr de ſe ſervir du ſavon de Veniſe, & après d'en venir à un purgatif ou à un émétique doux, pour les chaſſer tout-à-fait. Les meilleurs abſorbants des acidités de l'eſtomac, ſont la poudre d'écreviſſes, de coraux, & d'autres ſemblables matieres, qu'on peut néanmoins employer ſans riſque, pourvu qu'on les ordonne prudemment à petite doſe, afin que l'effervescence inévitable qu'ils excitent avec les acides qu'ils rencontrent, ſoit légere, & que l'exploſion ſubite de l'air qui en eſt la ſuite, devienne foible & modérée. Tout bien conſidéré, quand on eſt certain que la cauſe des vents provient de l'effervescence qui ſe paſſe dans les premieres voies, par le mêlange des ſels de différente

nature, le remede le plus ſalutaire, l'unique même, eſt de les énerver & de les noyer par une abondante boiſſon aqueuſe, ou de prendre enſuite une plus grande quantité, ou d'acide, ou d'alkali, ſelon le défaut ou l'excès de l'un ou de l'autre, pour finir tous leurs chocs, & rétablir leur équilibre à une juſte meſure. L'huile d'amande douce, ou tel autre adouciſſant, réuſſit fort bien dans ces occaſions; il émouſſe l'acrimonie de ces ſels oppoſés, & modere la violence avec lequelle ils ſe combattent.

Par ceux qui corrigent la putréfaction. Nous avons dit au §. 637. que les humeurs putreſcentes engendrent beaucoup de matiere élaſtique, & conſéquemment une grande quantité de rots & de vents; leur puanteur & les ſignes rapportés aux §. 84. 85. 86. démontrent la préſence de cette cauſe. Il ne s'agit donc qu'à corriger la putréfaction pour diſſiper les vents. Le genre de remedes les plus convenables ſont les acides, & parmi ceux-là le plus ſouverain, le plus recommandé, eſt l'eſprit de nitre ou de ſel marin alcoholiſé par une longue digeſtion. Tous les Auteurs donnent unanimement la préférence à l'eſprit de

nitre dulcifié, & le regardent, dans ces circonstances, comme le plus excellent discussif de vents. Cependant il ne faudroit pas en abuser, & rendre son usage universel, comme plusieurs l'ont prétendu; si on veut qu'il soit utile, il faut savoir le borner, & ne l'employer que dans ces cas qui semblent les seuls où il convient.

Qui appaisent la fermentation, cause fréquente & dangereuse des vents, lorsque les aliments qu'on a pris inclinent à une vive fermentation. Les fruits d'été sont de ce nombre; leur trop grande abondance produit des accidents violents, parce que la chaleur intérieure de notre corps les expose à une prompte fermentation. Quelques-uns boivent alors, comme il est communément d'usage, du vin pur pardessus, afin de corriger, disent-ils, le froid que ces fruits causent dans l'estomac. Personne n'ignore que le suc des raisins, à mesure qu'on l'exprime, fait comme une espece de sifflement, & donne déja les signes d'une fermentation initiale. Les mêmes effets se remarquent, & different seulement du plus au moins, dans les autres fruits d'été. Les uns & les autres ne deviennent point nuisibles au corps, par

cela uniquement, qu'ils engendrent une grande quantité de matiere élaſtique, mais plutôt parce que ces particules ſpiritueuſes dont elles abondent, qu'*Helmont* appelle l'eſprit ſauvage, que la fermentation fait éclorre, ſont très-propres à produire des ſpaſmes, & affectent, d'une maniere ſurprenante, tout le genre nerveux. Le meilleur remede eſt d'expulſer au plus vîte, par haut & par bas, les matieres fermentatives, comme quelquefois la nature l'opere elle-même dans les *cholera-morbus* qu'elle fait naître. Du moins, s'il n'eſt pas poſſible de tenter ce moyen, on doit ſe hâter de calmer la fermentation qui ſe déclare. Pour cet objet, il y a deux remedes principaux, qui répriment avec ſuccès les mouvements fermentatifs. Ce ſont d'abord l'eſprit de ſoufre, que les Pharmaciens appellent par la campane, qui donne une vapeur épaiſſe de ſoufre allumé, & les matieres abſorbantes qui enveloppent tous les ſucs acides que la fermentation produit (*c*). Il eſt conſtaté par des expériences indubitables, que la

(*c*) Boerhaav. Element. Chem. Proceſſ. XLII, Fermentation. Hiſtor. n°. xxiv. Tom. II. pag. 186, 187.

vapeur ſeule du ſoufre allumé, pénétrant & retenue dans les vaiſſeaux où l'on a renfermé des ſucs diſpoſés à fermenter, réprime leur action ſpontanée, & empêche toute leur fermentation. C'eſt donc par parité, & avec juſte raiſon, qu'on peut conclure que l'eſprit de ſoufre, dans les cas indiqués, procure les mêmes effets dans le corps humain. Enfin, lorſque les matieres fermentatives qui ſont arrêtées dans les premieres voies, ſont viſiblement douées d'une forte acrimonie acide, rien ne convient mieux & ne paroît ſi profitable que les abſorbants terreux.

2°. Dans l'explication de la cauſe efficiente des vents, on a vu, ainſi qu'il a été dit au §. 648. qu'elle conſiſte dans la convulſion ou dans le ſpaſme de ces parties, qui contiennent naturellement la matiere élaſtique des rots & des vents, laquelle interceptée par la conſtriction des membranes convulſées, produit tous les maux dont nous avons fait mention dans le *Paragraphe* précédent. Ces aſſertions ſont ſi vraies, que les rots & les vents ceſſent tout de ſuite, dès que les ſpaſmes ſont diſſipés. Nous avons rapporté là-deſſus des expériences directes, par leſquelles il conſte que

des matieres âcres & ſtimulantes, appliquées ſur leurs parties nerveuſes, y excitent de véritables ſpaſmes, capables également de retenir & de reſſerrer l'air élaſtique qui ſe trouve entre deux. Dans ces cas, il n'y a rien de meilleur, pour guérir ces convulſions, que d'en venir aux remedes qui adouciſſent ou énervent les matieres acrimonieuſes qui les font naître. Tous les adouciſſants tendent à ce but. Dans cette claſſe générale ſe trouvent ceux qui délayent ou inviſquent, en même temps qu'ils temperent leur acrimonie, comme les délayants aqueux dont nous avons parlé au premier article de ce *Paragraphe*, de même que les huiles les plus douces, priſes à haute doſe, qui enveloppent les particules âcres & irritantes, lubréfient les membranes convulſées, émouſſent par conſéquent l'irritation qu'elles y procurent, & relâchent & ramolliſſent les parties qui ſont en ſpaſme. Voilà d'où vient l'efficacité de l'huile de lin, ou de toute autre huile adouciſſante, donnée à la quantité d'une ou deux livres, dans des cas déſeſpérés, d'une gangrene imminente, où les malades ſont réduits aux portes de la mort. On a l'attention

pourtant de choisir divers adoucissants, suivant la différence ou le genre de l'acrimonie qu'on a à combattre. Car il est clair que l'acrimonie acide exige les sels alkalis & les matieres terreuses qui l'absorbent ; & qu'au contraire les putridités âcres & alkalines indiquent les acides. On a parlé amplement des uns & des autres aux *Commentaires* du §. 605.

Mais il y a une cause principale intrinseque, savoir, une abondante dérivation du fluide nerveux vers certaines parties, de quelle cause qu'elle procede, qui peut occasionner des spasmes & des convulsions. Selon les loix immuables de l'économie animale, chaque homme a la puissance & la liberté de tendre & de contracter à son gré, tous les muscles soumis à la volonté : toutes les causes efficientes qui concourent à cette contraction, résident dans le corps, & obéissent au besoin. Il est donc une quantité considérable d'esprits toujours formés & filtrés, toujours prêts à couler où elle est nécessitée ou sollicitée d'aller : or si leur flux est déterminé trop abondamment vers une partie, quelle qu'elle soit, elle sera tout de suite convulsée, & attaquée d'un tetanos. Qu'une personne

ſonne tombe dans une riviere, on lui tend un bâton, elle le ſaiſit d'une main; les eſprits animaux, plus vîtes qu'un clin d'œil, affluent dans les muſcles de cette partie, & lui communiquent la force de s'attacher à ce bâton, de le retenir vigoureuſement, & d'y ſoutenir encore tout le poids du corps: enfin, cette force eſt ſi immenſe & ſi permanente, que dans ces occurrences périlleuſes, des hommes retirés de l'eau ne pouvoient plus ouvrir la main, & qu'il falloit quelques moments pour dégager le bâton. Les perſonnes hyſtériques & hypocondriaques, qui ſont ſujettes au cours déréglé des eſprits, peuvent facilement éprouver de pareils ſpaſmes: on doit alors avoir recours aux remedes capables d'appaiſer les déſordres du fluide nerveux. L'opium eſt regardé, à ce ſujet, comme le ſpécifique, le remede ſouverain, qui enchaîne les eſprits révoltés, domte leurs mouvements fougueux, & les ramene à leur équilibre. *Sydenham*, qui en a beaucoup étendu l'uſage, affirme qu'avec ce ſecours il eſt venu à bout de calmer des douleurs atroces, des vomiſſements & des diarrhées violentes, &c. qui dépendoient du cours irrégulier des

esprits (*d*). Dans les hernies enkistées, les fibres irritées des intestins entrent souvent dans des contractions spasmodiques; l'air qui se trouve renfermé dans les intestins, se raréfie, les gonfle, & s'oppose à leur réduction. Après avoir fait précéder une ou deux saignées pour prévenir l'inflammation dont on est menacé, on donne l'opium au malade, lequel fait cesser les spasmes & le retire des portes de la mort. De tous les remedes carminatifs, c'est-à-dire, qui dissipent les vents, c'est assurément le premier & le plus essentiel: ceux qu'on appelle antihystériques, « qui, par des » émanations subtiles d'une puanteur » insigne, captivent les esprits en mou- » vement, & semblent propres à les re- » tenir en leur place » (*e*), concourent aux mêmes vues. Quand il s'agit de calmer la violence d'un paroxisme hystérique, la force du castoreum, la puanteur de l'assa fœtida, l'odeur pénétrante des cornes brûlées des animaux, &c. operent en un instant, appaisent, comme par enchantement, les

(*d*) Dissertat. Epist. ubi de Passion. Hysteric. pag 506.

(*e*) Ibid. pag. 507.

troubles des esprits, & dissipent les spasmes. Il n'est ici question que des antihystériques doux, parce que ceux qui sont trop échauffants & trop âcres, tels que l'esprit de sel ammoniac, les sels volatils huileux, & les autres de ce genre, ne peuvent ici avoir lieu, à cause des menaces d'inflammation.

Il est à propos de faire remarquer en passant, l'erreur de ceux qui, sans connoissance & sans examen, prétendoient guérir ces spasmes, en affoiblissant le corps par de promptes & d'abondantes saignées. Quoiqu'elles soient parfaitement indiquées & souvent usitées dans ces cas, pour remédier à l'inflammation produite par le gonflement des vents, ou la compression des parties voisines, il n'est pas moins vrai de dire, qu'une grande évacuation, telle qu'une forte saignée, est un remede insuffisant, inefficace & déplacé, quand il n'est point indiqué par l'inflammation, & que le spasme dépend de la seule irrégularité des nerfs, comme on l'a déja dit ailleurs au §. 232.

3°. Tous les remedes génériques & particuliers dont il a été question jusqu'ici, peuvent être ordonnés sous différentes formes : on les fait prendre aux

malades en lavements, qui operent avec beaucoup de succès. Qu'on ne pense pas que les lavements soient inutiles dans ces cas, sous le prétexte qu'ils ne passent que dans les gros intestins, & qu'ils ne parviennent presque jamais dans les intestins grêles. On les voit faire beaucoup de bien, parce qu'il arrive souvent que la cause des vents est renfermée dans le colon, & que les matieres excrémentitielles desséchées, après avoir traversé les intestins grêles, s'accumulent dans les gros, y séjournent, d'où les lavements les retirent & les font couler; d'ailleurs les gros intestins, en retenant la matiere des lavements, fomentent, pour ainsi dire, les intestins grêles, les adoucissent & les humectent. Dans cette vûe, on en fait servir un à toutes heures dans les cas urgents, & on les prépare avantageusement avec l'huile de lin, l'eau & le miel, qui pénetrent efficacement les excréments rétardés dans leur marche, & lubréfient les intestins secs & irrités. Il y a des occasions où le peu de succès qu'on retire des lavements adoucissants & émollients, doit engager de les rendre tant soit peu plus âcres & plus stimulants; afin de faire naître, dans d'autres en-

droits, de légers ſpaſmes, pour diſſiper ceux qui ſont la cauſe du mal. Cette indication a été expliquée & confirmée au premier article de ce *Paragraphe.* Je ſais que j'ai eu recours pluſieuts fois à cette méthode, à l'avantage du malade, en faiſant fondre une once de ſel gemme dans une livre d'eau, qui en faiſoit la baſe, en y mêlant d'autres fois l'hellébore noir, la coloquinte, & d'autres ſemblables médicaments. Il faut, à la vérité, pour cela, qu'il ne paroiſſe aucun ſigne d'inflammation. Moyennant cette précaution, ces lavements ſtimulants procurent ſouvent des déjections abondantes, & une quantité de vents qui ſortent avec bruit. A leur défaut, je veux dire, au manque de ſuccès de ces remedes, on doit employer les narcotiques, qui ſont les plus propres à remédier à ces maux, quand ils proviennent du cours déréglé des eſprits.

Il n'eſt pas moins utile & favorable de recommander de faire des fomentations chaudes ſur le bas ventre: on les compoſe avec des laxatifs & des anodins, on en couvre l'extérieur du ventre, & on prend garde de les ôter avant que les linges ſoient refroidis, parce que le froid nuiroit infailliblement aux ma-

lades. Pour obvier à cet inconvénient, on n'a que d'y appliquer pardeſſus des briques ou de petits ſachets remplis de ſable aſſez chaud pour en entretenir la chaleur. On peut encore plonger les malades dans des bains chauds, qui cooperent à la même fin. Sans nous étendre de nouveau ſur les bons effets de tous ces remedes contre les ſpaſmes & les convulſions, qu'on reliſe ce que nous en avons déja dit dans les *Commentaires* du §. 164. *Galien* ſe ſentant menacé lui-même d'un état convulſif par la force réſiſtible & la roideur initiale des muſcles affectés, n'attendit pas qu'il empirât & ſe déclarât davantage; il arrêta les progrès du mal, & le guérit dès ſa naiſſance, en faiſant verſer continuellement de l'huile tiédie ſur les parties léſées, & en les faiſant oindre & frotter exactement, ſans retardement & ſans relâche. A peine eut-on commencé ce remede, qu'il reſſentit tout de ſuite, ſelon l'aveu qu'il en fait (*f*), les muſcles du cou de la tête ſe relâcher & ſe détendre, tandis que les diſpoſitions convulſives augmentoient & reprenoient

(*f*) Lib. de Artic Comment. I. text. LXII. Charter. Tom. XII. pag. 512.

réellement le dessus, toutes les fois qu'on cessoit quelques instants d'y répandre de l'huile chaude. *Hippocrate* indique, dans la curation du volvulus, tous les remedes analogues ; & après avoir épuisé inutilement tous ceux qui sont usités en pareil cas, son esprit fécond imagina d'injecter d'une masse d'air par le fondement, & de le pousser avec force par le moyen d'un soufflet, afin de parvenir à dilater les intestins extrêmement resserrés par les convulsions. (*g*). *Sydenham* " fit continuer l'application d'un petit chien en vie sur le ventre à nud (*h*) ", dans l'intention que ces especes de fomentations animales douces & naturelles, les plus analogues & approchantes qu'il est possible, à la chaleur du corps humain, calmassent ces spasmes violents qui caractérisent la passion iliaque. On fait aussi des emplâtres, qu'on appelle carminatives, dont on se sert de la même maniere. Leur action consiste à répercuter les vapeurs qui s'exhalent du corps ; leur rétention fomente les parties où elles

(*g*) De morbis, Lib. III. cap. XIII. Chart. Tom. VII. pag. 588.

(*h*) Sect. I. cap. IV. ubi de Ileo, pag. 91.

sont arrêtées, & les vertus légérement stimulantes des médicaments dont ils sont composés, maintiennent & excitent une chaleur modérée, & une irritation douce & utile.

Tout soigneusement discuté, de tous les remedes préposés à la guérison des spasmes qui interceptent le passage de l'air, le plus souverain & le plus actif sont les ventouses; elles calment à l'instant les douleurs qui sont produites par les vents; & *Galien* avoit déja reconnu qu'elles les dissipent comme par enchantement (*i*). Les ouvrages de *Celse* font foi, que les Anciens en ont fait beaucoup d'usage (*k*). Ils se servoient de deux sortes de ventouses; les unes étoient ouvertes d'un côté, & on les appliquoit, après y avoir insinué une meche allumée; les autres avoient également une ouverture d'un côté, & de l'autre un petit trou, par où l'on pompoit l'air par intervalles, & qu'on bouchoit ensuite avec un peu de cire. Dans l'un & dans l'autre cas, l'air qui se dégageoit de l'endroit que la ventouse occupoit, ren-

(*i*) Meth. Medend. Lib. XII. cap. ultimo. Charter. Tom IX. pag. 292

(*k*) De Medicin. Lib. II. cap. XI. pag. 82.

troit dans sa cavité, soit qu'il y fût attiré par la meche allumée, soit par la suction ou le pompement. De quelle maniere que ce puisse être, la vive pression que la colonne de l'air de l'athmosphere exerce sur la ventouse, l'applique étroitement sur la partie où l'on la met, & l'y attache avec force. Les principes de physique rendent aisément raison de ce phénomene. L'athmosphere ne faisant presque plus ou une très-foible pression sur la partie que recouvre ou qu'embrasse la ventouse, les humeurs s'y portent en abondance & avec impétuosité, & y font naître une rougeur & une tumeur plus ou moins considérable, suivant que la ventouse y reste plus fortement & plus long-temps attachée. On ménage aussi avec plus de facilité, & on applique aujourd'hui, en quelque endroit que ce soit, les ventouses, depuis qu'on a trouvé l'art de pomper facilement l'air qu'elles contiennent, de leur donner le degré d'adhérence précis que l'on veut, & de les retirer à volonté, en tournant la valvule de la machine pneumatique qui permet à l'air de rentrer dans la ventouse. Cette maniere de s'en servir est la plus commode. Quand on emploie les ventouses dans lesquelles on est

obligé de mettre une meche allumée pour raréfier l'air, on éprouve souvent une grande difficulté à les ôter; elles deviennent fort adhérantes, & on les voit s'enfoncer & se fixer tellement, qu'elles se remplissent presque de chairs. C'est pourquoi *Oribase* avertit de prendre garde " de ne jamais les appliquer
" près des mammelles, parce qu'en s'y
" enfonçant, cette partie s'enfle & se
" tuméfie extraordinairement, & on a
" ensuite une peine extrême de les en
" arracher " (*l*). Tous ces inconvénients sont aisément prévus & évités, en ne faisant usage que des ventouses auxquelles on adapte une petite pompe, pour en retirer l'air, ou l'admettre, selon le besoin.

Les anciens Médecins paroissent avoir resté long-temps dans l'opinion que les ventouses retiroient bien avant de l'intérieur du corps, les esprits, c'est-à-dire, l'air, la cause physique des vents dont elles se remplissent. Voici ce qu'en pense *Celse*: " Si on a, dit-il, scarifié
" la peau auparavant que d'y appliquer
" la ventouse, elle s'emplit de sang; si

(*l*) Sermon. de Cucurbit. cap. XVI. Charter, Tom. X. pag. 456.

„ la peau, au contraire, eſt entiere & „ ſans diviſion, elle ne ſe remplit que „ d'eſprits : ainſi, pour tirer parti de „ ces deux façons, on ſe ſert de la pre- „ miere, lorſque le corps eſt ſurchargé „ d'une abondance d'humeurs ; & de „ la ſeconde, quand il n'eſt incom- „ modé que par des vents „ (*m*). Mais on eſt revenu à préſent de ces erreurs ; on ſait, à n'en pouvoir douter, que l'air élaſtique ne poſſede pas cette faculté, & qu'il ne ſauroit traverſer les membranes des inteſtins, du péritoine, le tiſſu des muſcles, de la graiſſe, &c. pour ſe rendre dans l'intérieur des ventouſes : elles ſont véritablement indiquées, lorſque les humeurs dérivent en trop grande quantité & avec trop de vîteſſe dans les endroits où on les applique, & diminuent & détournent celles qui ſe jettent dans les parties voiſines. De plus, les nerfs répandus dans le tiſſu de la partie où agiſſent les ventouſes, ſont néceſſairement irrités, & ſouffrent ſouvent une douleur aſſez vive pour diſſiper les ſpaſmes dont d'autres parties éloignées ſe trouvent alors atteintes : nous en avons apporté la raiſon

(*m*) De Medicin. Lib. II. cap. XI. pag. 83.

au commencement de ce Chapitre. L'expérience de tous les jours nous enſeigne qu'on peut appaiſer & faire ceſſer les déſordres que le cours déréglé des eſprits animaux y occaſionne, en appliquant des remedes ſtimulants ſur les nerfs même très éloignés de la partie premiérement affectée. Combien de fois, en faiſant flairer à des femmes hyſtériques l'odeur déſagréable d'un ongle brûlé, ou les émanations fétides du caſtoreum, les a-t-on délivrées des ſpaſmes violents qu'elles reſſentoient dans le bas ventre, tandis que l'odeur flatteuſe & pénétrante du muſc, du zibeth & de l'ambre a ſuſcité dans d'autres des convulſions effrayantes ! Tous les nerfs ſont annexés enſemble ; ils communiquent par des plexus & des entrelacements admirables ; & par une inſtitution & un ordre merveilleux de la nature, ceux du milieu du corps correſpondent avec ceux des extrêmités. Le ſyſtême des nerfs, en ſe propageant dans toute la machine, ſe réunit & revient toujours dans ſon centre. La léſion de quelques fibrilles nerveuſes trouble ſouvent toutes les fonctions animales, & une légere bleſſure produit des accidents prodigieux. Voyez-en les preuves

& les exemples dans l'hiſtoire générale des plaies, à l'article des bleſſures des nerfs & des tendons. Il ne faut pas croire que l'impoſſibilité de rendre une raiſon plauſible d'un phénomene, ruine & détruiſe abſolument les loix de l'économie du corps, qu'on a découvertes & vérifiées par de nombreuſes & de fidelles obſervations. Quoi! on pourroit s'alarmer, & regarder toutes nos connoiſſances inutiles & confondues, parce qu'on ne pourra point directement, & d'une façon ſatisfaiſante, définir comment, par la ſtructure intime & inexplicable du corps humain, on diſſipe & on guérit des ſpaſmes qui naiſſent dans certaines parties, en irritant les nerfs, ou en changeant du moins leurs modifications exiſtantes dans d'autres endroits! & comment, par un contraſte étonnant, & un renverſement, ce ſemble, des diſpoſitions précédentes, on excite des ſpaſmes & des maux extraordinaires, qui dépendent des mêmes cauſes, & qui ſurviennent cependant après, & par l'application des matieres miſes dans des endroits fort éloignés! Il y a en nous une dépendance & une ſublimité d'actions & d'effets, qui ſurpaſſent les lumieres de notre intelligence trop bor-

née. On voit des gens devenus si sujets, à la plus légere cause, à éprouver des spasmes dans les visceres du bas ventre, que s'ils restent un peu trop long-temps sur un pavé humide & froid, ils sont tout de suite atteints de douleurs véhémentes. J'en connois à qui ces accidents arrivent pour avoir trempé trop long-temps leurs mains dans l'eau froide, pour avoir touché des linges mouillés, ou des choses semblables, principalement dans l'hiver ; & n'a-t-on pas tour à tour lieu d'être surpris, en considérant que dans la *colique* dite *de Poitou*, après des paroximes affreux de douleurs intestinales, les bras & les cuisses tombent paralytiques ? & lorsque cette maladie dure long-temps, ces parties s'exténuent, se déssechent & sont attaquées d'une véritable atrophie. Heureusement on a découveet les remedes convenables à cette cruelle maladie ; ils consistent dans des frictions, des emplâtres aromatiques qu'on applique sur le bas ventre, des gommes tirées des plantes férulacées, &c. tous remedes qui agissent sur les visceres abdominaux plutôt que sur les extrêmités paralytiques du corps.

On ne doit donc pas regarder comme

absurde & dépourvue de raison, la méthode des Asiatiques, qui, pour calmer des coliques violentes, brûlent la plante des pieds ave un fer rouge. M. *Homberg*, qui étoit originaire *de l'Isle de Java*, atteste avoir vu traiter de cette maniere & guérir dans ce pays, les douleurs de coliques les plus redoutables, & des dysenteries qui seroient, sans ce secours, incurables & mortelles (*n*). Ces faits se trouvent confirmés par les rapports des Voyageurs qui ont écrit les usages de ce pays. On lit l'observation suivante dans un ouvrage itinéraire (*o*) : un homme qui étoit harassé de fatigue, après avoir fait un long voyage au cœur de l'été, dans un pays fort chaud, & après avoir beaucoup bu pour étancher sa soif, fut saisi d'une colique terrible, (appellée *mordechin*). Ayant quelque temps résisté à des douleurs atroces, il étoit couché accablé, presque sans sentiment & en proie à des convulsions affreuses. Dans cet état, voici comment on s'y prit pour y remédier : on lui

---

(*n*) Académ. des Sciences de l'an 1708. Hist. pag. 57.

(*o*) Lettres édifiantes & curieuses des Missions étrangeres, Tom. IX. pag. 250. & 254.

appliqua ſur la plante d'un pied, à la diſtance de trois doigts de l'extrêmité du talon, un fer rouge qu'on y laiſſa jusqu'à ce qu'il y fît une empreinte forte, & que les calloſités de la peau étant brûlées, le malade reſſentît les douleurs de la brûlure; (car il ſeroit perdu ſans reſſource, s'il ne ſentoit point de douleur.) Ce côté achevé de la ſorte, on fit une ſemblale uſtion à la plante de l'autre pied. Dès que ces deux opérations ſont finies, on ſaupoudre les endroits brûlés avec du ſel pulvériſé, (au défaut duquel on ſubſtitue la cendre) & un quart d'heure après, tous les ſymptomes ſont calmés, & le malade ne ſe plaint que d'une ſoif & d'une laſſitude extrêmes; pour boiſſon ordinaire, on lui donna une eau dans laquelle on avoit fait bouillir tant ſoit peu de poivre & d'oignon; & le lendemain il fut ſur pied, & parfaitement guéri. Un Médecin conſommé, qui avoit long-tems pratiqué la Médecine à la Cour *du Grand Mogol*, ſe vantoit de guérir toute ſorte de coliques avec un anneau de fer rougi au feu, dont le diametre eût un demi-pouce. Il l'appliquoit ainſi ſur le bas ventre, & renfermoit l'ombilic au centre de l'anneau,

qu'il n'ôtoit que lorſque le malade en reſſentoit vivememt la chaleur. Les piqures d'aiguilles uſitées au *Japon*, les différentes uſtions qu'on pratique en divers endroits avec le *moxa*, qui eſt une eſpece de meche allumée, tendent au même but, en tant qu'ils appaiſent les ſpaſmes & les douleurs de quelques parties, en irritant & agaçant les nerfs des autres. Voilà une ſource fertile d'expériences utiles, & des moyens variés pour découvrir les enchaînements & les communications des nerfs, pour déterminer quels ſont ceux dont l'irritation guérit le ſpaſme des autres, & les correſpondances que la nature a établies plus ſpécialement entre certaines parties, par la médiation des nerfs. Ce ſeroit là la clef de l'économie animale. Les Médecins, dans l'Aſie, moins initiés dans l'Anatomie que les Européens, ſavent pourtant très-bien diſtinguer dans les différents genres de maladies, les endroits précis qu'il faut brûler avec le *moxa*, ou percer avec l'aiguille, pour en faciliter la guériſon. On reconnoît dans les ouvrages d'*Hippocrate* & des autres anciens Médecins, qu'on appliquoit dans une multipli-

cité de cas, un fer ardent à l'extérieur du corps. *Rhynus*, Médecin très-méritant, qui a exercé la Médecine avec succès dans l'Isle de *Java* & dans le Japon, a fait beaucoup de recherches & d'observations sur cette matiere, & a même compilé celles qui se trouvent éparses dans les livres des Anciens (*p*); il raconte avec une candeur bien louable, qu'il souffrit pendant trois mois consécutifs, des palpitations de cœur très-inquiétantes, & des défaillances & des maux d'estomac fréquents, qu'il croyoit souvent devoir lui ôter la vie: après avoir éssayé infructueusement tous les remedes imaginables, il résolut de tenter des ustions avec des meches de feuilles d'armoise, seches & roulées (espece de moxa), qu'il alluma; il en plaça deux à la région lombaire, & trois de chaque côté au dessous de l'ombilic : il sentit sur le champ un soulagement de sa douleur; ses anxiétés diminuerent. Pendant plus de vingt jours, il s'écoula de ces petits ulceres que les brûlures avoient occasionnés, une ichorosité abondante qui tarit à la fin, & qui termina

(*p*) De Arthritide, pag. 110. & seq.

heureusement cette maladie rebelle & très-fâcheuse (*q*).

Pourrions-nous rapporter à ce sujet le sens de l'Aphorisme suivant d'*Hippocrate : De deux douleurs qui sévissent en même temps dans un endroit différent, la plus forte amortit & éclipse la moindre* (*r*)?

La plûpart des Praticiens de ce siecle ont regardé la méthode des ustions comme cruelle & impraticable ; c'est pourquoi il l'ont remplacée par celle des ventouses , & l'ont mise souvent en usage pour dissiper les spasmes, considérés comme cause efficiente des vents ; car, à l'égard de la cause physique qui est la matiere élastique ou l'air , les ventouses ne sont pas capables de les chasser, ainsi que nous l'avons prouvé ci-dessus. Ce n'est point là dailleurs l'objet de la curation , parce qu'une fois les spasmes guéris, la matiere élastique interceptée prend sa pente & se fraye facilement une voie pour sortir. Conséquemment , il n'est pas nécessaire de scarifier la peau de l'endroit où l'on

(*q*) Dissertat. de Arthritid. pag. 143.

(*r*) Aphor. Sect. II. nº. XLV. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 84.

doit appliquer les ventouſes, puiſqu'il ne s'agit point ici d'évacuer aucune humeur. On n'a qu'à lire l'ouvrage de *Proſper Alpin* (s), ſi on a la curioſité de connoître plus amplement l'uſage varié & fréquent que les Egyptiens font des ventouſes, ſoit avec, ſoit ſans ſcarifications.

§. 651. *Les explications des Paragraphes antérieurs (depuis 646 juſqu'à 651) fourniſſent la ſolution d'une foule de queſtions qui ſeroient ſans elles fort embarraſſantes. On en déduira aiſément quels ſont les aliments, les boiſſons, les venins, les médicaments flatueux; pourquoi les vents ſe forment, les premiers viſceres étant vuides; pourquoi s'en engendre-t-il tant dans les perſonnes bleſſées, dans les gens qui ont le ventre fort ſerré; dans les affections hyppocondriaques & hyſtériques, dans les convulſions & les coliques.*

Les notions claires que nous avons données de la cauſe phyſique & efficiente des rots & des vents, rendent

(s) De Medicin. Ægyptior. Lib. II. cap. XIII. pag. 139. & ſeq.

raison d'un amas de questions auxquelles il seroit difficile de répondre sans l'intelligence de ce qui a précédé.

Quels sont les aliments ? Ce sont tous ceux qui, exposés à la chaleur interne de notre corps, engendrent une grande quantité d'air élastique, ou plutôt dans la substance desquels se trouve beaucoup d'air renfermé, que la chaleur animale développe, & à qui elle restitue ses vertus élastiques. Le célebre *Malpighi* a démontré que les trachées des plantes contiennent un véritable air. A l'appui des découvertes de ce Savant, nous pouvons citer celles de *Boyle*, & ensuite les expériences ingénieuses de Mr. *Hales*, par lesquelles il conste évidemment, qu'on trouve toujours dans les végétaux, dans les parties des animaux, & dans les minéraux même, une grande quantité d'air élastique qu'on en retire en tout temps. Par conséquent, toutes ces matieres végétales, qui contiennent si abondamment un air élastique, doivent être prises pour des aliments flatueux, puisqu'elles fournissent tant d'air qui est la matiere physique des vents. Or, avec ces dispositions natives, rendez-les douées

d'une acrimonie aſſez forte pour irriter les fibres de l'eſtomac & des inteſtins, & leur occaſionner des contractions ſpaſmodiques, & vous aurez réuni en elles les deux cauſes génératives des vents; de ſorte qu'on peut eſſentiellement les conſidérer comme des aliments extrêmement flatueux. Tels ſont les aulx, les oignons, les raves, les raiforts qui, tout à la fois, contiennent beaucoup d'air, & cauſent des irritations aux premieres voies, par leurs qualités ſtimulantes. Leur caractere flatueux paroît encore plus grand, lorſqu'on les mange cruds, parce que la coction ſert, à la faveur de l'eau bouillante, à diſſiper la plus grande partie de l'air qu'ils renferment. En outre, on peut regarder comme fort flatueuſes toutes les plantes diſpoſées à fermenter & à ſe putréfier. N'eſt-il pas viſible que la fermentation & la putréfaction dégagent une grande quantité d'air ? c'eſt pourquoi tous les fruits d'été en général, & principalement durant l'été, gonflent prodigieuſement l'eſtomac. Dans ce nombre, nous pouvons mettre toutes les matieres gluantes & viſqueuſes, parce qu'en les mangeant, on en ſépare beaucoup d'air

élastique, lequel ensuite raréfié par la chaleur de l'estomac & des intestins, cherche derechef à sortir.

Les boissons. Parmi celles d'usage, la moins flatueuse, c'est l'eau ; la raison consiste en ce que les particules d'air restent attachées à ses molécules, malgré toute la chaleur intérieure du corps, sous une forme élémentaire, & ne peuvent point en être détachées pour acquérir une qualité élastique. En un mot, les boissons les plus flatueuses, sont celles dont on se sert dans leur état fermentatif, comme la biere qui, quoique renfermée dans des vaisseaux très-forts, s'échappe & sort avec violence à la plus petite ouverture (*bottelbier*), & dont l'usage imprudent ou excessif fait naître des coliques, des passions iliaques, des cholera-morbus difficiles à guérir. En second lieu, viennent les boissons qui n'ont point encore éprouvé de fermentation, & auxquelles il ne manque que la chaleur du corps pour l'exciter ; par exemple, le moût, le vin nouveau, les bieres préparées sans aucune plante amere, sans houblon, sans absynte, &c.

Les anciens Médecins, instruits par les effets, & peu soigneux d'en recher-

cher la cause, n'ont pas ignoré que tous ces aliments & ces boissons engendrent beaucoup de vents ; *Celse*, en faisant leur énumération, range dans la classe des aliments flatueux, « presque toutes les légumes, toutes les matieres grasses fort douces, tous les jus des viandes, le moût, & même le vin nouveau ; parmi les herbages, le chou, l'ail, l'oignon & généralement tout ce qu'on prend de crud (*t*).

Les poisons âcres ou corrosifs sont très-flatueux, non pas qu'ils produisent beaucoup de matiere élastique, mais, parce qu'en irritant vivement les fibres de l'estomac & des intestins, ils occasionnent des spasmes violents qui ferment le passage à la matiere élastique qui flotte dans les premieres voies ; laquelle emprisonnée & raréfiée tout ensemble par la chaleur, distend extrêmement ces parties fort délicates & sensibles, & y excite des douleurs insoutenables. Si, à ces dispositions, on leur suppose encore jointe la propriété d'inficier & de corrompre nos humeurs,

(*t*) De Medicin. Lib. II. cap. XXVI. pag. 104.

leurs effets feront pires, & leur action très-redoutable. Voilà pourquoi l'arfenic, le mercure fublimé corrofif & tant d'autres poifons âcres & corrodants gonflent le ventre au point de le faire crever. Il peut y avoir d'autres venins doués d'une malignité prodigieufe, qui, en communiquant à nos liqueurs une dégénérefcence putride & fubite, ou en agiffant d'une maniere inconnue & cachée, retirent & dégagent l'air qui vivifie les humeurs animales, & font naître des enflures & des tumeurs flatueufes énormes dans tout le corps. On lit dans *Lucain*, que dès que le *Prefter*, ferpent affreux, eut piqué *Nafidius*, tout fon corps s'enfla fur le champ, & la mort même de cet infortuné guerrier n'en éteignit pas le venin.

Nafidius atteint d'un prefter écumant,
Souffre un feu tout contraire à ce feu confumant.
Une ardente rougeur fur fon vifage éclate,
Tout fon fang fe bouffit & fa peau fe dilate;
Il fent qu'une tumeur plus grande que fon corps,
En détruit la figure, & trouble les accords:
Tout plongé dans foi-même, il fent que fes parties
Se confondent enfemble & font défafforties;
Que ce feu bourfouflant dans fon cœur allumé,

D'un corps agile & droit fait un globe animé.

. . . .

. . . .

Ce guerrier ploie enfin ſous ce combat énorme ;
Aucun n'oſe approcher ce cadavre ſans forme ;
Ce corps ſi monſtrueux, que par un nouveau ſort
Il croît dans le trépas,& s'enfle aprés la mort (*u*).

Les médicaments flatueux embraſſent tous ceux en qui on découvre une grande acrimonie, de quelle maniere qu'on les prenne ; mais principalement quand on les donne à des perſonnes douées d'une irritabilité extrême dans le genre nerveux. De-là viennent les tranchées & les vents que cauſent les émétiques & les purgatifs âcres : bien plus, à la rigueur, les remedes mêmes carminatifs, prépoſés ſpécialement pour diſſiper les vents, ſont fonciérement tous flatueux, puiſque leur action conſiſte dans de légeres irritations, leſquelles excitent des ſpaſmes paſſagers dans l'eſtomac & les inteſtins: Il n'eſt pas moins vrai pourtant d'affirmer que ces ſpaſmes ſont utiles, en ce qu'ils délivrent des ſpaſmes convulſifs plus

(*u*) Lucani Pharſal. Lib. IX. verſ. 791. & ſeq.

forts qui attaquent violemment d'autres parties, & qu'ils rempliſſent avantageuſement l'objet pour lequel on les preſcrit. Remarquons à ce ſujet, que bien des matieres ſtrictement flatueuſes, &que nous avons condamnées à cet égard comme boiſſons & comme aliments, ſont fréquemment ordonnées en qualité de remedes. De ce nombre ſont les ſucs des fruits d'été, l'ail, l'oignon, &c. dont on fait un uſage journalier.

Pourquoi les vents ſe forment, les premieres voies étant vuides? Parce qu'alors l'air reſte libre & errant en trop grande quantité dans le canal des inteſtins; en voilà la cauſe matérielle: voici l'efficiente, en ce que la bile qui coule & les matieres alimentaires digérées, en ſéjournant plus long-temps qu'il ne convient, deviennent âcres & ſtimulantes, & irritent convulſivement les endroits de ces viſceres qu'elles affectent. Les ſpaſmes ſe multiplient ainſi, ils ceſſent en un lieu, & renaiſſent dans un autre, l'air intercepté entr'eux court çà & là; il eſt pouſſé, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, & excite intérieurement des bruits & des borborigmes. Les gens qui reſtent trop long-temps à jeun, ont ſouvent des

renvois de bile amere & âcre, ou d'une humeur tirant sur le salé & quelquefois d'un goût acide : c'est pour cette raison qu'on dit communément, que les intestins qui se trouvent vuides dans les personnes qui ont faim, murmurent & indiquent leur besoin.

Pourquoi s'en engendre-t-il tant dans les personnes blessées ? A cause des hémorragies considérables qui procurent des spasmes & des convulsions, comme on a dit au §. 232 ; & encore, à cause que la blessure a atteint & lésé des parties nerveuses ou tendineuses. Ces accidents surviennent principalement aux bressures des visceres du bas ventre & sur-tout du mésentere & des intestins. Voyez à ce sujet les raisonnements & les preuves alléguées à l'article 3 du §. 170.

Dans les gens qui ont le ventre fort serré. La compression des intestins ne doit-elle pas empêcher le passage libre de la matiere élastique qui est renfermée dans leur cavité ? Les jeunes filles dont les trop soigneuses meres veulent rendre *le corps droit comme du jonc* (x), ayant

(x) Terent. Eunuch. Act. II. Scen. III vers. 24.

tout le bas-ventre pressé par des baleines, sont sujettes à faire des vents. Effectivement, elles sont ainsi tristement à la gêne, & souvent obligées de relâcher les liens qui les serrent, pour donner un peu plus d'aisance & de liberté aux visceres du bas-ventre.

Dans les affections hypocondriaques? On entend, sous cette acception, deux sortes de dérangements qu'il est à propos de distinguer. Dans les uns, le résidu ou la partie atrabilaire du sang, arrêtée dans les visceres abdominaux, empêche leurs fonctions, pervertit leurs sécrétions, altere les humeurs secondaires qui s'y séparent, dont néanmoins l'énergie & la salubrité sont absolument essentielles à la parfaite assimilation des matieres alimentaires. Cette subite dépravation des liqueurs s'oppose à une bonne chylification; & le chyle qui en résulte, participe des mauvaises dispositions des matieres alimentaires, lesquelles dégénerent spontanément en des crudités acides, ou en des putridités alkalines, ou en des rancidités huileuses. Les unes & les autres abondent en matiere élastique; or, ces aliments ayant acquis une acrimonie si notable, irritent né-

ceſſairement les inteſtins, & y produiſent des ſpaſmes puiſſants, d'où naiſſent beaucoup de rots & de vents, qu'on regarde, avec juſte raiſon, comme des ſignes d'une matiere atrabilaire exiſtante dans les viſceres du bas-ventre, comme on verra dans la ſuite au §. 1099. Les autres ne donnent aucun ſigne d'une cacochymie atrabilaire, ils ſont cependant ſujets à de fréquents ſpaſmes dans le bas-ventre, parce que l'air renfermé dans l'eſtomac & les inteſtins, s'y trouve intercepté & ſans iſſue, & ſort enſuite en forme de rots & de vents. Ces dérangements ſont familiers aux perſonnes qui fatiguent beaucoup par l'eſprit, & laiſſent leur corps trop oiſif. Les gens de lettres y ſont plus diſpoſés que tous autres, & le cours irrégulier des eſprits paroît être la ſeule cauſe qui y contribue On ne doit pas confondre ces deux eſpeces d'hypocondriaques qu'on déſigne véritablement par le même nom, mais que la nature bien différente de leurs affections, caractériſe individuellement. L'une dépend de la ſtagnation de l'humeur atrabilaire dans les viſceres du bas-ventre, & l'autre ne procede que du flux déréglé des eſprits animaux.

Et hystériques. On adjuge cette dénomination à l'ataxie particuliere des esprits & à la mobilité du genre nerveux dont les femmes sont atteintes, & dont elles ont coutume d'attribuer constamment les désordres à la matrice. Actuellement, si nous voulions comparer la nature & les effets de l'affection hystérique avec ceux de l'affection hypocondriaque particuliere aux hommes, qui ne provient point du séjour de la matiere atrabilaire, (y) *à peine trouverions-nous qu'un œuf*, suivant les expressions de *Sydenham*, *ressemble mieux à un autre œuf*, que ce que nous avons dit par conséquent, à l'article précédent, doit se comprendre de celui-ci, & insinuer la raison évidente pourquoi les vents & les rots sont communs à ces deux genres de maladies analogues.

Dans les convulsions qui consistent dans le cours déréglé du fluide nerveux qui coule d'une maniere alternative irréguliere, mais impétueuse, vers les muscles convulsés (voyez le §. 231.); de ces mouvements convulsifs capables de se propager dans tout le corps, peut

(y) Differt. Epistol. ubi de Passion. Hysteric. pag. 486.

s'ensuivre le dérangement de toutes les fonctions, (voyez le §. 233.) princicipalement du cerveau ; & par une enchaînement sensible, l'action des nerfs dont le trouble occasionne les convulsions, peut très-bien être intervertie par elles-mêmes. Il n'est donc pas surprenant que les nerfs répandus dans les visceres du bas-ventre, lesquels partagent toutes les lésions qu'ils souffrent, produisent à leur tour, dans les différentes lésions, des spasmes, des rots & des vents.

Et les coliques; nom qu'ont retenu communément les douleurs de l'intestin colon, parce qu'on a remarqué que les douleurs de cet intestin sont pour l'ordinaire accompagnées d'une inflammation vive, & souvent d'une gangrene mortelle, comme on le verra au §. *963*. Cependant, malgré l'origine de ce terme, l'usage a permis de l'appliquer à des douleurs moins funestes & plus fréquentes, qui dépendent de l'amas des matieres excrémentitielles dans cet intestin, & du passage intercepté de la matiere flatueuse. C'est pourquoi *Celse* s'exprime de la sorte : « Toutes les fois » que l'intestin qu'on appelle κῶλον » colon, se trouve affoibli & relâché,

„ il excite des douleurs qu'on ne doit „ rapporter qu'à des gonflements & des „ vents, &c. (z). „ Il recommande peu après à ceux qui ſont attaqués de ces coliques, d'éviter le froid *& tout ce qui peut occaſionner des vents & des gonflements*. Il s'enſuit delà que cette maladie eſt d'un caractere rebelle & opiniâtre, d'une nature difficile & longue, & ſujette à des retours fréquents : ce qui eſt encore confirmé par le paſſage ſuivant du même Auteur, que nous allons citer. “ Lorſque les dou- „ leurs ſurviennent, l'inteſtin étant rem- „ pli, elles arrivent principalement dans „ la partie la plus près du cœcum. Alors „ le gonflement eſt conſidérable, & „ les douleurs deviennent plus vives du „ côté droit : on diroit que l'inteſtin „ eſt renverſé, ce qui s'oppoſe encore „ plus à la ſortie des vents. Ces co- „ liques ſe manifeſtent le plus ſouvent „ après avoir eſſuyé des vents & des „ crudités ; elles s'appaiſent enſuite, „ prêtes à revenir par intervalles, ſans „ pourtant qu'elles abregent le cours „ de la vie (a). “ Il eſt aiſé de conci-

(z) De Medicin. Lib I. cap. VII. pag. 37.
(a) Ibid. Lib. IV. cap. XIV. pag. 223.

lier cette opinion avec le ſentiment d'*Aretée*, qui inſinue également, que cette maladie eſt formée par la matiere flatueuſe qui ſe trouve reſſerrée & incluſe entre les conſtrictions ſpaſmodiques des inteſtins. *Aretée* s'énonce en ces termes : « Les aliments qu'on a » pris dans cet état de ſpaſmes, quoi- » que en petite quantité & exempts de » ventoſités, ſe gonflent d'une maniere » ſurprenante, & on eſt tourmenté par » l'envie de diſſiper les vents raréfiés » qui dilatent ſi fort les boyaux. Mais » le paſſage eſt totalement bouché par » en bas, les rots qui tâchent de paſ- » ſer par en haut, ne peuvent que » difficilement y atteindre : enfin, ſi » les obſtacles diminuent, & que les » vents puiſſent percer de quelque » côté, ils ſortent avec force & avec » bruit ; les rots exhalent une odeur » pénétrante, & laiſſent long-temps » un goût acide (*b*). » Toutes ces autorités prouvent que, pendant les coliques, on éprouve beaucoup de rots & de vents qui en ſont ordinairement l'origine & la cauſe. Ces aſſertions ſont

(*b*) De Cauſis & Signis morbor. diuturnor. Lib. II. cap. VIII. pag. 59.

encore justifiées par les remedes dont *Celse* loue en ces cas l'efficacité (c). Il propose les fomentations chaudes & seches, & les ventouses sans scarification, sur l'usage desquelles nous nous sommes déja étendus, en traçant la curation du spasme, qui est la cause efficiente des vents. *Cassius* se vante d'avoir découvert un remede souverain dont il s'est beaucoup servi dans ces fortes de maladies, κολικὸν; lequel consiste dans l'anis, le castoreum, le poivre, le suc de pavot, &c. (d) tous ces médicaments sont certainement d'excellents carminatifs ou discussifs de vents, comme nous l'avons précédemment exposé. La remarque suivante de *Celse* mérite de trouver place ici. « Il conseille de faire des frictions aux » extrêmités du corps, c'est-à-dire, » aux jambes & bras, afin de rappel- » ler & de détourner ailleurs la ma- » tiere de la maladie ». Comme si ce judicieux Auteur avoit déja discerné que la nature l'oblige souvent de prendre de pareilles directions, ainsi qu'il arrive dans cette espece de

(c) De Medicin. Lib. V. cap. XIV. pag. 223.
(d) Ibid.

maladie, qu'on appelle *colique de Poitou.* Après que les malades en ont souffert des paroxismes violents, les extrêmités du corps tombent en paralysie & en marasmes; & les douleurs de coliques cessent, quand la violence du mal s'est jettée sur elles. Voyez ce qu'on en a dit à l'article troisieme du *Paragraphe* précédent.

Nous finirons ce chapitre par les différentes dénominations qu'on a données aux douleurs de coliques: ce sont κολάζεσθαι, κόλασις, κολαστήριον, qui signifie, *porter la peine*, *supplice*, *prison* (*e*), d'où elles dérivent originairement.

(*e*) Jul. Polluc. Onomastic. Lib. II. Num. ccix. pag. 255.



CHAPITRE CINQUIEME.

DU VOMISSEMENT FÉBRILE.

§. 652. *Le vomissement est une violente expulsion des matieres contenues d'abord dans l'estomac, ensuite dans les intestins, & enfin dans les autres visceres qui s'y déchargent. On admet pour sa cause prochaine, la convulsion des fibres musculaires du gosier, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, du diaphragme, des muscles du bas ventre; & pour sa cause éloignée, tout ce qui irrite ces mêmes fibres ou les visceres, qui entrent aisément en convulsion.*

ON appelle vomir, quand on rend promptement & avec violence par la bouche, les matieres que l'estomac contient; car rien ne pourroit sortir par la voie du vomissement, qu'il n'ait passé auparavant par l'estomac, quoiqu'il vienne des autres parties du corps. Pour former le vomissement, il faut que les matieres qui sont expulsées de l'estomac, sortent par la bouche avec

violence : cette condition est essentielle au vomissement ; car l'expulsion douce & successive des matieres qui ont séjourné dans l'estomac des animaux ruminants, ne sauroit être appellée vomissement ; ni ces renvois faciles de l'estomac, au moyen desquels les matieres de l'estomac reviennent, sans nausée & sans effort, chez certaines personnes, jusqu'au gosier, sur-tout lorsque l'estomac est rempli & regorge d'aliment & de boisson. J'ai connu des hommes qui gouvernoient, à cet égard, leur estomac suivant leur volonté, & qui faisoient monter à leur gré, jusqu'au gosier, une partie de ce qu'ils venoient de manger. Plusieurs observations de Médecine font foi, qu'il y a eu des hommes sujets à ruminer. Lisez celles qu'en rapporte *Peyer* (*f*).

Par le vomissement on chasse de l'estomac toutes les matieres qui sont contenues dans sa cavité, & par conséquent toutes celles qui ont été capables d'y venir. *Galien* avoit véritablement avancé & soutenu, qu'on ne vomit ordinairement que les matieres qui sont comprises

(*f*) De Ruminant. & ruminat. Lib. I. cap. VI. pag. 63.

dans l'estomac ; & qu'à l'égard de celles que les intestins renferment, on n'en peut rien rejeter par le vomissement (*g*). Cependant l'expérience prouve le contraire. La bile hépatique & la cystique, qui se rendent par le canal cholédoque dans l'intestin duodénum, sont fréquemment évacuées par la bouche. Il est sûr qu'il y a une voie libre & ouverte, pour que les matieres qui ont passé dans les intestins, reviennent dans la cavité de l'estomac. La position & la proximité, ou, pour mieux dire, la contiguité de l'intestin duodénum avec le pylore, facilitent la rentrée des matieres dans l'intérieur de l'estomac. Des faits irrévocables ne laissent, bien plus, aucun doute, que les matieres qui se trouvent dans les parties les plus éloignées des intestins, peuvent encore retourner dans l'estomac. N'arrive-t-il pas dans plusieurs maladies, que ce mouvement lent, qu'on appelle péristaltique, qui sert à pousser les matieres qui descendent de l'estomac dans le conduit des intestins, & à les en faire traverser toutes les circonvolutions, jusqu'au fondement, se

(*g*) Aphor. Sect. IV. n°. XII. Charter, Tom. IX. Part, II. pag. 139.

trouve renversé & interverti, & que les derniers excréments, entraînés par un mouvement rétrograde, sont ramenés dans l'estomac, & vomis par la bouche d'une maniere triste & dégoûtante? *Hippocrate* regarde cet accident comme mortel; preuve infaillible qu'il l'avoit parfaitement reconnu *(h)*. *Galien* même marque expressément, que le vomissement des matieres fécales survient à la fin du volvulus *(i)*. De-là on peut conclure qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre le passage antérieur de cet Auteur que nous venons de citer; sa contradiction positive avec celui-ci, doit tourner entiérement à l'avantage de ce dernier: peut-être qu'il a voulu seulement signifier par-là, que les matieres contenues dans l'estomac, sont aisément expulsées par le vomissement, tandis que celles qui sont parvenues dans les intestins, sortent par la bouche très-difficilement, & presque sans peine par le fondement.

Or si, selon l'ordre naturel, les ma-

(*h*) De victûs ratione sanorum, Lib. III. cap. VII. Charter. Tom. VI. pag. 457.

(*i*) De Loc. Affect. Lib. VI. cap. II. Charter. Tom. VII. pag. 509.

tieres qui ont pénétré dans le canal des inteſtins, peuvent quelquefois rebrouſſer chemin, & retourner à l'eſtomac, il s'enſuit évidemment, & par une juſte conſéquence, que toutes les humeurs qui ſe ſéparent dans tous les viſceres abdominaux, & qui ſont deſtinées à s'écouler dans l'intérieur des inteſtins, peuvent pareillement être expulſées par un vomiſſement violent. Le foie, ce viſcere ſi conſidérable, la rate, le pancréas, dont les ſecrétions paroiſſent ſi abondantes, y verſent pleinement leurs humeurs particulieres, qu'ils ont filtrées par une méchanique ſublime, analogue à leur ſtructure. Toutes les liqueurs ſaines ou morbifiques qui ſont iſſues du ſang des arteres méſentériques, & de la cœliaque, & ſéparées par les glandes répandues dans l'intérieur de l'eſtomac & des inteſtins, ſont auſſi ſujettes à ſortir par le vomiſſement.

On voit par-là, combien eſt abondante la matiere du vomiſſement, auquel concourt une ſi grande quantité d'humeurs. Un enchaînement d'obſervations nous perſuade que la bile, la pituite, la lymphe, le pus, la ſanie, l'atrabile, &c. le ſang même, peuvent, en mille occaſions, être diſtingués &

reconnus parmi les matieres que les malades vomiſſent.

Le vomiſſement a preſque la même cauſe prochaine que la nauſée, & elle ne differe que par une plus grande intenſité. Cependant, quoique l'irritation & la convulſion des fibres muſculaires de l'œſophage, du goſier & de l'eſtomac produiſent le vomiſſement, il ne paroît pas qu'elles ſuffiſent pour occaſionner l'expulſion totale des matieres contenues dans la cavité de l'eſtomac : on n'a qu'à conſidérer les efforts & la violence avec leſquels on vomit, pour ſe convaincre qu'il faut à cet égard un concours de cauſes plus vives & plus puiſſantes. Car il eſt impoſſible, en obſervant ces choſes avec attention, que les fibres de l'eſtomac, quelque forte que ſoit leur contraction ſpaſmodique, expulſent abſolument toutes les matieres que ce viſcere renferme ; il faudroit pour cela que ſes parois s'abouchaſſent, & que ſa cavité devînt à rien. Après avoir ouvert le bas ventre d'un chien en vie, j'irritai & je piquai, avec la pointe du ſcapel, le tiſſu de l'eſtomac ; ſes fibres entroient diſtinctement en convulſion, ſans que l'animal vomît. Ainſi il eſt plauſible de conclure, que

la convulsion des fibres de l'estomac conspire sans doute au vomissement, mais qu'elle n'est pas suffisante pour le délivrer entiérement par cette voie, de tout ce qu'il contient. *Wepfer* ayant ouvert l'abdomen d'un chien, à qui il avoit fait prendre auparavant du mercure sublimé corrosif, l'estomac se présenta tout de suite à cette ouverture; il étoit gonflé; il entroit par intervalles en convulsion, quoique pourtant foiblement & sans violence. Il lui fit avaler à différentes reprises, de l'eau chaude par la bouche, le chien la revomit mêlée d'écume & de mucosités; & cet Auteur remarque que pendant le vomissement, les contractions de l'estomac n'étoient pas extrêmement considérables, mais « que le diaphragme s'agitoit avec » force, comme si cet organe étoit le » seul moteur du vomissement, con- » jointement avec les muscles du bas » ventre » (*k*). Il eut occasion de répéter cette expérience sur un autre chien, à qui il avoit donné des fleurs d'antimoine, & il s'assura encore du mouve-

(*k*) Cicut. aquat. Histor. & nox. cap. XXII. Histor. I. pag. 297.

ment violent du diaphragme pendant le temps du vomiſſement (*l*). En effet, lorſque le diaphragme, qui touche l'eſtomac, preſſe en bas, par une violente contraction, dans le même inſtant tous les muſcles de l'abdomen, également contractés, compriment de toute part les matieres contenues dans l'eſtomac, lequel ſe trouvant, pour ainſi dire, entre deux preſſoirs, éprouve une gêne & une compreſſion inſoutenable, à laquelle ne pouvant pas réſiſter, toutes les matieres qu'il contient, pouſſées avec force, ſortent impétueuſement par ſon orifice ſupérieur; car elles ne peuvent qu'avec beaucoup de difficulté, paſſer par l'orifice inférieur du pylore, qui ſe trouve bouché & preſque toujours reſſerré par les replis de cette partie, & par la compreſſion convulſive des muſcles abdominaux. D'ailleurs *Wepfer* affirme, dans un chien attaqué des effets du vomiſſement, avoir reconnu que les mouvements convulſifs prenoient leur origine du duodénum, & progreſſivement ſe continuoient de là, juſqu'à l'extrêmité oppoſée de l'eſto-

(*l*) Ibid. cap. xx. Hiſtor. I. pag 251.

mac (*m*) : raiſons évidentes, qui nous perſuadent que les matieres que l'eſtomac renferme, ne ſauroient, durant le vomiſſement, paſſer par le pylore.

Une autre preuve que le vomiſſement dépend principalement de la compreſſion du diaphragme & des muſcles du bas ventre, eſt fondée ſur un fait inconteſtable. Tous les Maréchaux conviennent unanimement que les chevaux ne vomiſſent jamais ; auſſi on remarque qu'ils ont l'eſtomac ſitué de maniere que les muſcles du bas ventre ne peuvent agir que foiblement ſur lui. Dans ces animaux, l'eſtomac, quoique rempli, ne ſe préſente point, le bas ventre étant ouvert, qu'on n'ait auparavant ôté l'inteſtin colon, qui touche immédiatement le diaphragme, & occupe la plus grande partie de l'abdomen. Alors on découvre l'eſtomac, ſi enfoncé, qu'il paroît être éloigné d'un pouce des muſcles du bas ventre ; de ſorte qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils exercent ſur lui une compreſſion vigoureuſe. Examinez à préſent la conſtruction, à cet égard, des chiens & des chats, qui vomiſſent

(*m*) Cicut. aquatic. Hiſtor. & nox. cap. xx. Hiſtor. I. pag. 251.

avec facilité, & vous verrez qu'en eux, ainſi que dans tous les animaux ruminants, l'eſtomac ſe trouve, par ſa ſituation, naturellement expoſé à l'action immédiate des muſcles du bas ventre. On obſerve encore que le diaphragme eſt fonciérement d'un tiſſu plus mince & plus foible, toutes choſes étant égales, dans les chevaux ; c'eſt pourquoi, après des travaux conſidérables, on l'a trouvé, dans leurs cadavres, partagé & fendu dans toute ſa longueur. Il eſt vrai que l'orifice ſupérieur de l'eſtomac des chevaux eſt muni d'une valvule qui empêche le retour des matieres qui ont paſſé dans l'eſtomac ; quoique néanmoins cette valvule, ne bouchant tout au plus que les deux tiers du diametre de l'orifice ſupérieur, ne peut point s'oppoſer qu'une partie des matieres contenues dans l'eſtomac, ne revienne par le vomiſſement. Cependant je donnai une forte doſe de vin émétique à un cheval, il ne s'en enſuivit aucune ſorte de vomiſſement, malgré toutes les ſubverſions & les ſecouſſes qu'éprouva l'eſtomac, leſquelles deviennent ſouvent mortelles. Peut-être qu'on doit penſer plauſiblement, que l'eſtomac, dans ces animaux, eſt ſitué, eu égard à ſa poſition combinée & rela-

tive, de maniere que le diaphragme ait la plus petite réaction sur lui (*n*).

Nous ne prétendons pas dissimuler que *Wepfer* décrit une observation qui semble suggérer l'idée que le vomissement dépend uniquement de la convulsion de l'estomac. En ouvrant le bas ventre d'un chat, à qui il avoit donné du magistere de jalap, l'estomac prodigieusement gonflé, sortit avec effort par l'ouverture : après avoir ôté tous les visceres du bas ventre, il vit que " l'estomac se contractoit de temps en " temps vers le milieu " (*o*). Pendant qu'il étoit occupé à chercher & à poursuivre un gros vaisseau laité du côté d'un des reins succenturiaux, le chat vomit des mucosités écumantes & grumelées, " quoique le diaphragme eût " été parfaitement coupé dans sa longi" tude, & qu'il ne fût entier que du " côté droit " (*p*) ; ce qui engagea *Wepfer* à conclure que " le vomissement " peut s'opérer par la seule force de l'es-

---

(*n*) *Vide de his* Academ. des Sciences l'An 1733. Mém. pag. 688. &c.

(*o*) Cicut. aquat. histor. & nox. cap. XV. Histor. I. pag. 221.

(*p*) Ibid.

„ tomac, ſans l'aide & la médiation „ du diaphragme „. Cependant, ſi on conſidere toutes les circonſtances de ce récit, on conviendra que *Wepfer*, lorſque le chat a vomi, étoit alors attentif à d'autres phénomenes, & que par conſéquent il n'avoit pu diſtinguer ſi le vomiſſement avoit été produit par les ſeules contractions de l'eſtomac. D'ailleurs quand l'eſtomac eſt fort gonflé, & que ſes fibres ſont violemment contractées, eſt-il ſurprenant qu'une partie des matieres qu'il contient, remonte avec impétuoſité par l'œſophage ? & il eſt évident, par les détails qui s'enſuivent de cette obſervation, que ce qui ſortit alors par la convulſion de l'eſtomac, ne fut pas conſidérable; car il ajoute, quelques lignes plus bas, “ qu'il ouvrit l'eſtomac, depuis l'extrêmité du „ goſier juſqu'à l'inteſtin duodénum, „ dans toute ſa longueur, & qu'il trouva „ ſa cavité remplie de matieres épaiſſes „ & écumantes, & de morceaux de „ lait caillé „ (*q*). D'où il eſt probable, ce ſemble, que le chat n'eut alors qu'un très-foible vomiſſement; ou plutôt, que ce ne fut là que des renvois, ſuſcités

(*q*) Ibid. pag. 222.

par

par la convulsion des fibres de l'estomac, tandis que le vomissement proprement dit, consiste dans des efforts violents, & une expulsion considérable de matieres, qui ne s'accomplit que par la convulsion du diaphragme & des muscles abdominaux.

Ces assertions se vérifient par les phénomenes successifs & apparents qui éclatent dans les véritables vomissements. D'abord le malade ressent des nausées, il a la bouche pleine d'une lymphe ténue, la levre inférieure & souvent toute la machoire inférieure tremble ; ce qui désigne infailliblement l'irritation des fibres du gosier, de l'œsophage, de l'estomac, &c. Bientôt après succedent de légers renvois des matieres contenues dans l'estomac, qui ne proviennent sans doute que de la convulsion de ce viscere. Ensuite tout le bas-ventre semble précipitamment comme rentrer intérieurement, ses parties se pressent & se choquent avec violence ; & toutes les matieres qui se trouvent dans l'estomac, sont impétueusement expulsées. Après l'action violente du vomissement, tout le bas-ventre & toute la circonférence du diaphragme, donnent le sentiment d'une

douleur obtuce qui approche de cell
qu'éprouvent nos membres fatigués à
la ſuite d'un travail pénible.

Toutes ces expoſitions doivent ſuf fire pour ſtatuer & connoître quell eſt la cauſe prochaine du vomiſſement Car, à l'égard des cauſes éloignées on eſt dans l'impoſſibilité de les dé tailler, attendu qu'elles ſont infinimen nombreuſes & variées. Mais, quelle qu'elles ſoient, elles ſe réuniſſent & ſ reſſemblent, en ce qu'elles font naîtr les convulſions de ces viſceres, en irri tant les fibres des parties décrites, ſoi qu'elles agiſſent directement ſur ce viſceres, ſoit qu'indirectement elle affectent les nerfs des endroits voiſins dont les mouvements s'y communiquen par une eſpece de ſympathie. On a di dans le chapitre *des nauſées*, que l feule irritation d'une plume dans l goſier, une abondance de pituite, un commotion à la tête, des bleſſures des luxations, &c. tout cela eſt capabl d'exciter le vomiſſement. L'augmenta-tion & la violence des cauſes qui pro-duiſent les nauſées, peuvent auſſi pro-curer le vomiſſement. Leur nombr paroît infini ; c'eſt pourquoi nous par-lerons dans les Paragraphes ſuivant

des principales causes éloignées du vomissement, en tant qu'elles agissent dans l'estomac ou dans les parties voisines.

§. 653. *Ainsi, dans une fievre aiguë, il est occasionné par le vice de l'estomac atteint de convulsion, d'inflammation, de suppuration, ou devenu squirreux, cartilagineux. Il est rebelle & difficile à guérir; on découvre sa cause par la connoissance du mal qui le produit, & on y remédie en dissipant cette même cause. Nous en parlerons dans la suite.*

Il est occasionné par le vice de l'estomac atteint de convulsion. Sydenham a très-bien remarqué que, dans les personnes hystériques & hypocondriaques, le cours déréglé des esprits fait éclorre des phénomenes prodigieux, suivant la nature & la conformation des parties où il se porte; de sorte qu'il est capable d'imiter dans ses désordres toutes les especes de maladies, & de tromper quelquefois, sous l'apparence insidieuse de quelques symptomes équivoques, les Médecins inattentifs & qui

ne font point sur leurs gardes (*r*). Or que cette affection vaporeuse attaque les nerfs de l'estomac, ils entreront tout de suite en contraction, & il arrivera un vomissement affreux qui résistera à tous les remedes, & ne calmera que par l'exhibition de ceux dont les qualités essentielles tendent à appaiser ou à assoupir les mouvements désordonnés du fluide nerveux. Ce sujet a été déja assez discuté à l'article 5 du §. 642.

D'inflammation. Cette maladie est ordinairement accompagnée de douleur & de gonflement; lesquels accidents ne peuvent subsister, sans irriter vivement les parois internes & si sensibles de l'estomac. Or, en faut-il davantage pour faire naître la convulsion des fibres de l'estomac & le vomissement qui en résulte bientôt, sur-tout lorsque l'estomac enflammé se trouve surchargé & irrité par une abondance d'aliments ou de boissons? Voilà pourquoi on met au rang des signes d'inflammation d'estomac le vomissement douloureux produ

(*r*) Dissert. Epistol. ubi de Passion. Hister. pag. 486.

ur le champ par des aliments quelconues, comme on le dira au §. 951.

De suppuration. On a vu dans le hapitre *de l'inflammation*, qu'en quelque partie du corps qu'elle se déclare, lle est susceptible de différentes issues, & par conséquent de suppuration, de quirre, &c. D'abord, toutes les fois que l'inflammation tend à suppuration, ous les symptomes inflammatoires augnentent ; voilà donc déja une cause facile & évidente du vomissement. Ensuite si la suppuration dégénere en ulcere ouvert, les levres de cet ulcere étant essentiellement plus ou moins enflammées, & les aliments, en passant, les irritant continuellement, n'est-il pas visible qu'une telle cause peut exciter un vomissement fâcheux & opiniâtre? On lit dans les Auteurs, plusieurs exemples d'ulceres à l'estomac ; nous nous contenterons d'en rapporter un seul, tiré des Ouvrages d'*Hildan*, dont le témoignage a toujours été reconnu pour être très-digne de foi. Un jeune homme vigoureux & bien constitué, venant d'assister à un grand repas, se sentit saisi dans la nuit d'une douleur d'estomac peu vive au commencement, mais qui le devint ensuite, & s'étendit d'une

maniere vague dans la tête, le bas-ventre, les articles, accompagnée par intervalles, de vomissement. On lui fit prendre tous les remedes qu'on crut propres à le soulager; cependant, dix-huit mois après, il finit sa triste & misérable vie. On fit l'ouverture du cadavre, & on découvrit à l'orifice supérieur de l'estomac, vers la partie antérieure où s'épanouit le rameau de la sixieme paire des nerfs, un ulcere très-considérable & fort puant, qui s'étoit étendu jusques dans le creux de l'estomac (*f*).

Ou devenu squirreux, cartilagineux. On a dit au §. 464, qu'il n'est pas rare de trouver dans l'estomac & les autres visceres, des tumeurs dures & squirreuses, lesquelles, tant qu'elles subsistent, compriment & irritent les endroits voisins, principalement si elles ont acquis un caractere de malignité, & produisent le vomissement & une foule d'autres maux. Les tumeurs de ce genre, les plus redoutables, naissent à l'entour du pylore, parce qu'elles bouchent le passage des matieres con-

(*f*) Hildan. Observ. Centur. III. observat. xx.

tenues dans l'estomac, & excitent un vomissement continuel. Ces deux cas ont été communiqués par le célebre *Sponius*. Il a vu le pylore devenir tout-à-fait squirreux & presque cartilagineux, & le vomissement ne point cesser pendant les dernieres semaines qui précéderent la mort (t).

Il n'est pas douteux, & tout le monde comprend que ces accidents sont encore plus funestes, lorsqu'une fievre aiguë s'y mêle & envenime les causes énoncées qui produisent le vomissement. Effectivement, la fievre augmente l'inflammation quand elle est déja developpée, & la manifeste, si elle n'est qu'imminente. Les humeurs morbifiques mises en mouvement par la fievre, font des impressions terribles sur tous les endroits voisins des tumeurs de l'estomac.

Tout vomissement qui provient de causes semblables, ne peut être que très-opiniâtre & de difficile guérison; les effets mêmes qu'elles occasionnent, servent à le faire empirer. L'inflammation & la convulsion de l'estomac augmentent par les efforts même du vomis-

(t) Harder. Apiar. obser. LXII. pag. 250.

ſement, & les ſquirres d'une nature bénigne, ſitués dans ces parties, contractent ſouvent un caractere chancreux & malin. Lorſque c'eſt un amas de bile, de pituite ou d'autres humeurs qui excitent le vomiſſement, en irritant l'eſtomac par leur quantité ou qualité vicieuſe, il n'y a qu'un parti à prendre pour diſſiper ce vomiſſement; c'eſt d'évacuer par des remedes appropriés, ces matieres ſtagnantes, ſi la nature n'y pourvoie d'une maniere ſpontanée. Ainſi, la guériſon du vomiſſement dépend de l'eſpece de la cauſe à laquelle on doit l'imputer; & ſa bénignité ou ſon intenſité décident du pronoſtic de cette maladie.

Il ne s'agit point de décrire ici la cure de l'inflammation de l'eſtomac, ni ſes diverſes iſſues, parce qu'il en ſera queſtion dans la ſuite, en un chapitre particulier. Inférons ſeulement de ce que nous venons de dire, que le vomiſſement eſt quelquefois incurable; ſavoir, lorſque des ſquirres confirmés ou des tumeurs qui ont acquis une dureté cartilagineuſe, irritent continuellement l'eſtomac.

§. 654. *Lorſque le vomiſſement dépend*

du vice des visceres & des parties qui entourent l'estomac, attaqués des mêmes maladies dont nous avons parlé au Paragraphe supérieur; si d'ailleurs l'estomac, à force d'être distendu par la grande quantité d'aliments qu'on a pris, les irrite, & qu'en même temps la fievre se déclare, il en résulte un vomissement fâcheux & opiniâtre, dont on ignore souvent la cause.

Les premieres notions d'Anatomie apprennent que l'estomac est naturellement situé de maniere que sa plus grande partie du côte droit soit recouverte par le foie, & la partie gauche par la rate; le pancréas est appuyé sur le milieu, & l'intestin colon touche le fond de ce viscere, &c. Nous avons avancé dans les *Commentaires* du §. 648. que l'estomac étoit doué d'un sentiment si exquis, qu'étant seulement rudement piqué avec des ciseaux ou la pointe du scapel à sa superficie externe, même dans un animal déja mort, il entroit néanmoins encore en convulsion. Or donc, si les parties qui sont circonvoisines de l'estomac, deviennent attaquées des maladies que nous venons de décrire au *Paragraphe* précédent, il est clair qu'il

en surviendra un vomissement très-fâcheux & très-opiniâtre, quoique le vice n'affecte pas directement l'estomac, & quoique ce viscere ne contienne rien dans sa cavité qui lese & dérange ses fonctions. Cependant, les visceres qui environnent l'estomac, le gêneront & le comprimeront d'autant plus, qu'il sera lui-même distendu davantage. De sorte que le vomissement qui naît du vice des parties d'alentour, redoublera & augmentera infailliblement, s'il se trouve engorgé d'aliments. Ainsi, dans tout vomissement chronique & opiniâtre, il faut dès-lors faire toutes ces recherches & ces considérations, observer soigneusement d'où procedent les accidents qui éclatent, & à quel viscere affecté les signes existants marquent qu'on doit les rapporter. La source du mal étant découverte, on administre les remedes qui y conviennent, pour détruire le vomissement, si sa cause est susceptible de curation, ou pour le mitiger & l'adoucir, si elle paroît incurable. Le principal objet est de ne se point méprendre dans des cas si importants, afin qu'une mauvaise méthode ne fasse point dégénérer le mal en pire, comme il est arrivé plusieurs fois par des purgatifs

ou des émétiques donnés mal à propos. On trouve une foule d'obſervations de pratique qui conſtatent que dans mille occaſions, un vomiſſement opiniâtre a été occaſionné par des maladies dont les viſceres voiſins de l'eſtomac étoient attaqués. Un jeune homme avoit reçu depuis dix-huit ans, un coup fort rude ſur le cartilage xiphoïde ; depuis ce temps, le vomiſſement qui ſurvint, n'avoit point ceſſé ; tous les remedes appliqués ſur cette partie, furent ſans effet, & le mal continua ſans relâche, juſqu'à ce qu'un habile Chirurgien eût redreſſé le bout du cartilage qui avoit été luxé (*u*). Delà, ſi le ſeul déplacement de l'extrêmité de ce cartilage a été capable d'entretenir un ſi long vomiſſement, que ne fera pas le ſquirre du foie, du pancréas ou toute autre maladie auſſi conſidérable, ſituée dans un endroit attenant l'eſtomac & gênant ſon action ? On a vu à l'article 3 du §. 642, que l'inflammation du foie s'annonce par des nauſées & des vomiſſements. Toutes les fois que la bile de la véſicule du fiel, ſéparée abondamment,

(*u*) Académ. des Sciences, l'An 1737. Hiſt. pag. 67.

ne peut point couler dans les tuyaux émissaires obstrués, le vomissement se déclare & succede à des anxiétés cruelles; & ces accidents perséverent constamment, jusqu'à ce que la bile soit repoussée dans le sang par les spasmes & les efforts violents du diaphragme des muscles abdominaux, & que tout le corps soit teint d'une couleur jaune. Il en arrive autant, quand un calcul des reins se détache du bassinet & tombe dans les détroits de l'urétere, l'irritation méchanique qu'il y produit, se communique & s'étend; le vomissement survient, & quelquefois dans ces sortes de secousses, le calcul engagé dans l'uretre, glisse & passe dans l'intérieur de la vessie. Les observations des Médecins anciens & modernes contiennent une infinité d'exemples de vomissement procuré par l'inflammation des intestins, des volvulus, des hernies enkistées, &c. Les tumeurs purulentes de ces parties causent les mêmes accidents, lesquels s'aggravent & redoublent à l'apparition de la fievre.

Rien ne paroît plus essentiel que de se hâter de découvrir quelle est la cause précise qui donne naissance au vomissement: sans cette connoissance, on n'est

point assuré d'avoir saisi l'objet du traitement. On comprend encore, par ce que nous avons dit, qu'il est quelquefois utile & nécessaire que le vomissement continue, sur-tout quand les efforts que le vomissement entraîne, sont capables de détacher la matiere de la maladie inhérente ou arrêtée dans les viscéres, comme il arrive au sujet des calculs, des ícteres de la collection de l'atrabile, &c. Il ne s'agit pas alors de le ralentir & de réprimer sa violence, en donnant au malade une quantité copieuse d'une boisson délayante. Lorsque l'estomac est vuide, les envies de vomir inutiles, deviennent plus désagréables & plus fatigantes. On doit conclure encore des explications précédentes, que le vomissement est quelquefois irrémédiable, quand il dépend de la compression & de l'irritation de l'estomac occasionnées par quelque tumeur squirreuse ou cartilagineuse, qui a son siege dans les visceres voisins. L'unique soulagement à apporter dans ce dernier cas, c'est de recommander au malade de ne prendre à la fois qu'une petite quantité d'aliments & de boissons, afin que l'estomac n'en soit pas trop dilaté.

§. 655. *Il eſt encore produit par l'intenſité de toutes les cauſes qui excitent une forte nauſée (642), par leſquelles on peut le connoître, le diſtinguer & le guérir.*

Nous avons déja prévenu dans le §. 642, que la nauſée a les mêmes cauſes que le vomiſſement. La différence qui exiſte entr'eux, c'eſt que celles de la nauſée ſont légeres, tandis qu'en devenant violentes, elles procurent le vomiſſement. D'ailleurs, ces deux maladies ſe ſuccedent fréquemment, c'eſt-à-dire que la nauſée précede preſque toujours le vomiſſement, lequel vient ſouvent après la nauſée qui en eſt le principe & l'avant-coureur. Ce ſeroit donc ici le lieu de répéter tous les raiſonnements allégués en faveur de la nauſée, dont nous avons diſtingué les cauſes en cinq claſſes. En un mot, la cure du vomiſſement en eſt la même, puiſque nous le ſuppoſons venir des mêmes cauſes, ſeulement moins graves & plus légeres, à la diminution deſquelles il faut avoir égard dans le traitement.

§. 656. Si le vomiſſement s'invetere & dure long-temps, il occaſionne l'atrophie, le miſerere, les convulſions & les accidents qui ſuivent une nauſée forte & opiniâtre (643.)

Afin de tirer un pronoſtic certain du vomiſſement, il faut conſidérer les déſordres & les maux qu'il fait naître. Quant à la matiere qui eſt rejettée par le vomiſſement, il eſt bon d'en connoître l'eſpece, parce que ſes différentes qualités influent ſur le pronoſtic. *Hippocrate* annonce (*x*) que le vomiſſement eſt fort utile, quand la matiere qui le forme eſt un mêlange liquide de bile & de pituite; il condamne les vomiſſements ſinceres ou de bile pure, regarde comme très-funeſtes les matieres porracées, livides ou noires (*y*), & comme mortelles quand elles ont toutes ces couleurs à la fois (*z*); il taxe de mauvaiſes également, les putreſcentes & d'une odeur infecte (*a*), & proſcrit

(*x*) Prognoſtic. Comment. II. Sentent. XXXVIII. Charter. Tom VIII. pag. 638.

(*y*) Ibid. Sentent. XXXIX. pag. 639.

(*z*) Ibid. Sentent. XL.

(*a*) Ibid. Sentent. XLII. pag. 640.

comme présageant une mort prompte, quand ces matieres que le malade a vomies paroissent hideuses, livides & excessivement pénétrantes (*b*). Cependant il ne faut pas se contenter de s'arrêter à leurs qualités intrinseques ; il y a effectivement des réflexions essentielles à faire par rapport à la durée du vomissement & à ses suites inévitables. S'il s'invétere, qui peut empêcher l'expulsion des aliments que l'estomac rejettera peu de temps après les avoir pris ? Et cependant le corps privé de sa nourriture & de sa substance, tombera dans une véritable atrophie. J'ai été témoin de plusieurs de ces cas produits par la constriction ou l'étranglement du canal des intestins, ou par la compression de quelque tumeur squirreuse voisine, qui interceptoit totalement le passage des aliments. Lorsque les intervalles que laisse le vomissement sont assez longs, le mal s'invétere & dure long temps, parce qu'il passe encore dans le sang une quantité suffisante de chyle pour soutenir en partie les forces du corps. Dans les cas que je viens de citer, le vomissement se renouvelloit après de grandes anxiétés de

(*b*) Ibid. Sentent. XLI. pag. 639.

trois ou de quatre en quatre jours, au bout desquels le malade vomissoit tout ce qu'il avoit pris pendant cet espace de temps. Cet état fougueux passé, les malades étoient sans inquiétude & sans douleur, & ils recommençoient à manger avec liberté, jusqu'à ce que le vomissement revînt au même terme. *Tulpius* fait mention d'une jeune fille qui vomit pendant plus de dix mois, « tous » les aliments qu'elle prenoit, sans ce- » pendant souffrir une diminution sen- » sible de ses forces (*c*). Quelque temps ensuite le vomissement continua, il empira, elle vomissoit les matieres chyleuses, & mourut après dix-huit mois d'un vomissement continuel. Peut être qu'il auroit duré davantage, si la fievre continue qui se déclara, l'extinction de voix, les pertes menstruelles & d'autres accidents graves auxquels elle devint sujette, n'eussent avancé la mort lente dont elle étoit menacée. On trouve chez les Auteurs bien d'autres de ces faits, qui confirment qu'on peut vivre & résister quelque temps à ces vomissements longs & périodiques, pourvu qu'ils re-

---

(*c*) Observat. Med. Lib. II. cap. XXII, pag. 135.

lâchent par intervalles, & qu'ils ne privent pas le corps de toute nourriture.

Le miserere. *Sydenham* remarque, très-à propos, " que les vomissements énormes qui éclatent au commencement " des fievres, font naître pour l'ordinaire des *miserere*, (que quelques-uns " ont appellés passion iliaque (*d*) ". Il divise cette maladie en deux sortes ; l'une provient de l'obstruction du canal intestinal, & l'autre de son irritation ; la premiere est nommée passion iliaque fausse, & la seconde passion iliaque vraie ou légitime. Cette derniere espece vient, selon *Sydenham*, d'une agitation extraordinaire du sang, produite par une fievre ardente, à la faveur de laquelle les humeurs âcres & malignes s'embarrassent & se déposent dans l'estomac & les intestins voisins. Or, leur collection & leur arrêt irritent si fort l'estomac, que ce viscere change & intervertit son mouvement, & rejette & pousse par en haut toutes les matieres qu'il contient. A ce mouvement inverse de l'estomac succede bientôt un mouvement pareil ou renversé des premiers intestins, dont le dérangement gagne de

(*d*) Sect. I. cap. IV. ubi de Ileo, pag. 82.

proche en proche, s'étend & ſe communique dans tout le conduit des inteſtins. Leur action periſtaltique, par laquelle les aliments, ſelon l'ordre naturel, étoient pouſſés en bas, eſt bouleverſée entiérement; & bien loin que les matieres ſoumiſes à la digeſtion tendent de l'eſtomac au fondement, celles qui ſe trouvent dans les inteſtins retrogradent & regorgent vers l'eſtomac, & ſortent par le vomiſſement. Cet obſervateur exact avertit que dans ce renverſement ou cette inverſion du mouvement périſtaltique, l'eſtomac ſouffre un mouvement fatigant & inaccoutumé; raiſon preſſante pour enviſager l'irritation de ce viſcere comme la premiere indication du traitement à remplir.

Les convulſions. On a dit dans le §. 652. que la cauſe prochaine du vomiſſement eſt la convulſion des fibres muſculaires du goſier, de l'œſophage, de l'eſtomac, des inteſtins, du diaphragme & des muſcles du bas-ventre. Il s'enſuit delà, que ces convulſions étant ſouvent réitérées, & continuant quelque temps, troublent le cours déréglé des eſprits, ainſi qu'on l'a prouvé aux *Commentaires* du §. 233. & excitent de nou-

velles convulsions dans les autres parties du corps. Ces accidents arrivent avec d'autant plus de facilité, qu'on a démontré supérieurement que tous les nerfs du corps sont subordonnés à ceux qui se distribuent dans l'estomac, les intestins & le mésentere. On ne sauroit rien opposer à ces raisonnements conséquents, qui embrassent, par une explication aisée, tous les désordres qui surviennent. Car lorsque le vomissement est violent & fréquent, le corps nécessairement s'affoiblit & s'épuise ; & cette seule inanition des vaisseaux peut occasionner des convulsions considérables. (Voyez le §. 232.) C'est pourquoi *Hippocrate* donne cet avertissement utile, que l'hellébore & tout vomitif fort âcre, est capable de faire naître des convulsions (e), & que les convulsions & les hocquets qui succedent à un vomissement abondant, deviennent très-dangereux (f).

Tous les maux qui accompagnent une forte nausée, doivent être mis au

(e) Aphorism. Sect. IV. n°. XVI. Charter. Tom IX. Part. II. pag. 142.

(f) Coac. Prænot. n°. DLXV. Charter. Tom. VIII. pag. 885.

nombre de ceux que produit un vomiſſement opiniâtre ; on en a ſuffiſamment parlé au §. 643.

Quels ſont à préſent les effets phyſiques & immédiats qu'occaſionnent les convulſions du diaphragme & des muſcles abdominaux pendant la durée de leur action ? Il eſt clair que toutes les parties contenues dans le bas ventre, ſont violemment comprimées, que le ſang veineux eſt pouſſé avec plus de force & de vîteſſe vers le ventricule droit du cœur, & que par une ſucceſſion d'effets, les arteres qui ſe diſtribuent aux parties inférieures du corps & dans les viſceres du bas ventre, ſouffrent une grande compreſſion. De là il faut donc que le ſang dérive vers les parties ſupérieures avec plus d'impétuoſité & en plus grande quantité, d'autant mieux, que les fonctions de la reſpiration ne pouvant nullement s'exécuter pendant le temps que le vomiſſement arrive, le ventricule droit du cœur ne ſauroit ſe délivrer avec liberté du ſang qui doit couler dans les vaiſſeaux du poumon ; donc, lorſque le ſang artériel eſt accéléré vers la tête, & que ſa quantité eſt plus conſidérable, le cours du ſang veineux de retour de la tête, ſe trouve

extrêmement gêné : ces conséquences déduites avec précision, démontrent le danger qu'il y a qu'un vomissement long & violent ne crevasse les vaisseaux du cerveau, & que de l'effusion ou de l'épanchement de ces humeurs, ne s'ensuive la compression du cerveau, ou une apoplexie mortelle ; accident redoutable, que les efforts du vomissement ont produit plus souvent qu'on ne pense. Bien plus, quand il ne se feroit aucune rupture de vaisseaux, la dilatation ou la replétion excessive des vaisseaux sanguins, compriment inévitablement la substance molle & pulpeuse du cerveau, & occasionnent une foule de maux. On ne peut s'empêcher d'admettre tous ces désordres, quand on fait tant soit peu attention à ce qui se passe durant le vomissement ; le visage d'abord s'enfle & devient fort rouge ; les yeux se remplissent de sang, & les larmes en coulent ; les veines jugulaires se gonflent, les yeux etincellent par intervalles, & changent de couleur ; les oreilles résonnent, le cerveau est offusqué par des vertiges, & après un vomissement violent, on reste quelque temps comme assoupi & sans connoissance, pour reprendre l'usage des sens. Le seul aspect

de ces phénomenes nous persuade combien le vomissement est dangereux aux personnes pléthoriques, ou à ceux dont les vaisseaux sont remplis d'une abondante cacochymie ; & avec quel fondement *Sydenham* insiste à recommander, que lorsque l'état du malade indique la saignée & l'émétique : « la saignée précede toujours l'émétique, de crainte » que la violence des efforts du vomissement ne cause la rupture de quelques » vaisseaux du poumon, ou la lésion » du cerveau, par l'abord trop considérable du sang, ou par son épanchement » (g). Il assure avoir vu plusieurs exemples de l'un & de l'autre cas. Voilà la raison véritable pourquoi *Celse* prétend que l'émétique paroît contraire à ceux dont la tête est foible (h).

Nous avons supposé jusques ici tous les visceres du corps dans leur force & leur intégrité : or que sera-ce, si pendant les compressions fortes que souffrent les visceres abdominaux durant le vomissement, & pendant que le poumon & le cerveau se trouvent surchargés de la colonne abondante du sang qui y dé-

(g) Sect. I. cap. IV. pag. 65.
(h) De Medic. Lib. I. cap. IV. pag. 35.

rive avec tant de vîteſſe, il ſe trouve quelque viſcere léſé & conſumé par quelque maladie chronique? il eſt inévitable qu'il n'y arrive un dérangement notable & les maux les plus funeſtes. C'eſt là l'origine de ces ſuperpurgations mortelles, de ces évacuations de ſang par haut & par bas, que produit la rupture d'un abcès au foie, à la ſuite des efforts du vomiſſement. J'ai vu une femme attaquée de jauniſſe depuis long-temps, à qui l'on ordonna l'émétique; elle vomit, avec une abondance extraordinaire, une matiere purulente & épaiſſe; elle en rendit auſſi beaucoup par le fondement, & puis du ſang pur, qui fut accompagné de défaillances & de la mort: & ſi *Boerhaave* ne s'en étoit convaincu de ſes propres yeux, en la perſonne de l'illuſtre Gouverneur de la République de Hollande, qui jamais eût pu ſoupçonner que les efforts du vomiſſement fiſſent fendre le conduit de l'œſophage, comme on l'a remarqué aux *Commentaires* du §. 170. article 5. Il n'eſt pas ſurprenant qu'un vomiſſement conſidérable occaſionne des hernies. Bien plus, ſans qu'aucun viſcere ſoit déplacé & quitte la ſphere qu'il doit occuper, on a trouvé, à la ſuite d'un long

long vomissement, un dérangement notable dans leur assiette, comme on en a fait mention au sujet des *Commentaires* du §. 169. Aussi *Celse*, pénétré de ses mauvais effets, s'éleve contre ceux qui s'excitent tous les jours à vomir pour satisfaire leur voracité, en distinguant ces abus d'avec les cas où le vomissement convient; il s'explique en ces termes: « Je ne saurois approuver l'habitude » condamnable des gens qui s'efforcent » à vomir, afin de mieux contenter leur » appétit glouton: le vomissement n'est » utile & louable qu'en état de maladie; je m'en tiens là-dessus à l'expérience journaliere, & je conseille à » ceux qui sont jaloux de leur santé, & » qui ont envie de vivre long-temps, » de ne point s'accoutumer à vomir » chaque jour » (*i*).

§. 657. *S'il doit être attribué aux causes mentionnées dans les §. 653. 654. il faut en déduire la curation, de l'histoire de ces maladies.*

Avant que d'entreprendre la guérison du vomissement, il convient de se for-

(*i*) Ibid. cap. III. pag. 30.

mer une idée des causes éloignées qui irritent les fibres musculaires du gosier, de l'œsophage, &c. (voyez le §. 652.) ou qui sollicitent les convulsions de ces visceres. On ne sauroit tracer ici une méthode générale, parce qu'il faut s'attacher à découvrir soigneusement la cause particuliere du vomissement, & savoir distinguer quand il dépend du vice de l'estomac même, lésé & attaqué dans sa propre substance, (§. 653.) par des inflammations, des suppurations, des squirres, ou par d'autres maladies semblables, qui ont leur siege dans les parties voisines. (§. 654.) Alors la curation du vomissement doit être fondée sur la nature & l'histoire de ces maladies, dont nous donnerons le détail à l'article des maladies inflammatoires.

§. 658. *Quant à la cause des* §. 642. 655. *il faut en venir sans délai aux mêmes remedes, sur-tout aux opiats, aux épithemes corroborants, aux épipastiques & aux dissipants.*

Il en a déja été question dans le chapitre *de la nausée*, dont nous avons divisé les causes en cinq classes, & décrit

ensuite le traitement propre à chacune d'elles. Outre tous ces cas, il arrive quelquefois qu'après que des humeurs âcres, bilieuses & putrides, ou des matieres épaisses & visqueuses, flottantes ou ramassées dans l'estomac, où les parties voisines ont été chassées par les émétiques ou les purgatifs, il se déclare derechef un vomissement considérable, par des aliments que l'on prend, lequel vient uniquement de la grande sensibilité de l'estomac, & des irritations que les convulsions réitérées d'un fréquent vomissement ont produites. Aucun remede n'est alors mieux indiqué que les opiats, qui temperent tous ces mouvements tumultueux, & émoussent la trop grande sensibilité de l'estomac : en général tous ceux qui brident les esprits animaux, amortissent leur action dans les parties lésées, & les ramenent à leur cours modéré. On vante beaucoup à ce sujet le remede antiémétique de *Riviere*, (*k*) qui consiste en vingt grains de sel d'absinthe, mêlés dans quelques cuillerées de suc de limon. Ces matieres se trouvant mêlangées & confondues dans

(*k*) Prax. Medic. Lib. IX. cap. VII. pag. 415.

l'estomac, produisent une effervescence, qui calme les irritations de l'estomac, par la maniere favorable dont ils l'affectent, & dissipe les spasmes & les convulsions de ses fibres musculaires. Car il est sensible que ce remede n'opere point en chassant ni en corrigeant les matieres stagnantes dans l'estomac ou les intestins, mais simplement en changeant & en dirigeant ailleurs le cours impétueux des esprits, ou en le détournant vers d'autres parties. Nous avons expliqué à l'article 5. du §. 644. l'usage des narcotiques.

Eu égard à cette même indication, on prescrit avec succès les remedes qui réparent la foiblesse de l'estomac, que les secousses violentes du vomissement ont causée, comme il a été dit à l'endroit ci-dessus cité. C'est dans cette intention que *Celse* veut, qu'après le vomissement, on boive de l'eau froide, afin de fortifier l'estomac (*l*), & recommande de donner au malade du pain cuit de la veille, d'un vin austere pur, de la viande rôtie, & tout d'aliments secs. On peut voir à la section 644. *de la matiere médicale*, un nombre de formules

(*l*) De Medicin. Lib. I. cap. III. pag. 30.

estinées à rétablir un estomac foible & nervé, lesquelles servent encore pour e même objet dans les nausées dépen-antes de semblables causes. Les médi-aments qui entrent dans la composition e ces formules pour un usage interne, euvent être utilement administrés exté-eurement à la région de l'estomac sous a forme d'épithemes, de fomentations u de cérat, dont on trouvera pareille-nent la préparation & la dose des in-rédients au même endroit désigné de *a matiere médicale* : la thériaque d'*An-dromaque* étendue sur un linge, & appli-uée sur l'épigastre, fait de bons effets, raison des substances aromatiques & e l'opium qui la composent. Les ven-ouses non scarifiées, placées à la région e l'estomac, ont une efficacité dont ous avons rendu compte à l'article 3. u §. 650.

. 659. *On connoît par-là combien il est difficile d'arrêter le vomissement dans plusieurs fievres aiguës : quels sont la fausseté & le danger de la regle prover-biale* : que le vomissement se guérit par le vomissement : *pourquoi les re-medes sudorifiques le dissipent souvent, comme dans la peste : pourquoi il s'ar-*

rête de lui-même à l'arrivée d'une crise, comme dans la petite vérole : pourquoi souvent la saignée y remédie, comme dans les maladies inflammatoires : pourquoi, lorsqu'il survient un vomissement continuel au commencement d'une fievre aiguë, qui n'est accompagnée d'aucun signe d'inflammation, on doit s'attendre au développement d'une diarrhée critique, qu'on prévient en donnant l'émétique au commencement de la maladie : pourquoi le vomissement subit de tout aliment qu'on vient de prendre, est d'un mauvais augure dans les maladies aiguës : enfin ces mêmes principes se trouvent justement appliqués au hocquet, & peuvent fournir toutes les connoissances nécessaires pour le traiter & pour le guérir.

Il est aisé de déduire des notions préliminaires que nous avons établies, les corollaires suivants.

Combien il est difficile d'arrêter, &c. Les fievres aiguës sont fréquemment accompagnées d'inflammation à l'estomac, aux intestins, ou aux visceres abdominaux voisins. Or, cette inflammation produit le vomissement, lequel il n'est pas possible d'arrêter, qu'on n'ait aupa-

ravant calmé l'inflammation qui en est la cause: objet quelquefois qu'on ne peut remplir, & auquel on ne parvient jamais qu'avec beaucoup de peine. Outre ces cas, on sait par ce qu'on a dit dans l'histoire des plaies de la tête, que les lésions du cerveau, ses commotions, ses compressions sont suivies, pour l'ordinaire, d'un vomissement de bile érugineuse; & dans les maladies inflammatoires de la tête, où les fonctions du cerveau sont aliénées, il se développe des vomissements de même nature. Or, dans toutes ces maladies, comment peut-on se proposer de détruire ce vomissement, sans avoir guéri l'inflammation qui l'occasionne? C'est pourquoi *Hippocrate* dit sagement à l'endroit indiqué dans les *Commentaires* du §. 267. que « dans les » douleurs de tête les vomissements éru» gineux, avec surdité & insomnie, » annoncent le délire & l'aliénation » d'esprit (*m*) ». Au reste l'atrabilité, qui s'arrête & séjourne quelquefois longtemps dans les visceres du bas-ventre, étant dissoute & mise en mouvement

(*m*) Prædiction. Lib. I. Comment. I. n°. X. Charter. Tom. VIII. pag. 706. Confer. Coac. Prænot. n°. CLXX. Ibid. pag. 861.

par quelle cauſe que ce ſoit, excite des fievres violentes, & parmi tous les maux qu'elle cauſe, produit des nauſées & des vomiſſements (voyez le §. 1104.) qu'on ne doit pas ſonger de guérir ſans avoir remédié à la turgeſcence de la bile, ou avoir corrigé ſa malignité. On verra les moyens d'obvier à ces déſordres, quand nous ſerons parvenus à l'article de cette maladie.

Quels ſont la fauſſeté & le danger de la regle proverbiale, &c. En effet, chez quelques-uns cet axiome de pratique a paſſé en proverbe. Toutes les fois, prétendent-ils, que les maladies ſont accompagnées de nauſées & de vomiſſements, on doit s'attacher de faire vomir le malade, dans la perſuaſion que la nature indique elle-même la voie par laquelle on doit expulſer la matiere morbifique. Ce qui les confirme dans cette opinion, c'eſt que cette méthode réuſſit parfaitement, quand la bile ou la pituite flottant dans les premieres voies, ramaſſée en trop grande quantité, ou les irritant par ſon acrimonie, occaſionne le vomiſſement. Mais tous les cas ne ſe reſſemblent pas, & l'habileté du Médecin conſiſte à en diſtinguer la différence. Car on a dit ſupérieurement, que l'in-

flammation de l'estomac & des parties voisines, que des squirres, des ulceres, des cancers pouvoient faire naître des vomissements opiniâtres. Or, en ces occasions, inutilement donneroit-on l'émétique, on ne guériroit pas le vomissement, & on envenimeroit ces maladies terribles. Ainsi cette regle trompe, & seroit un mauvais guide dans les maladies où elle n'a point d'application. C'est pourquoi on en a limité l'usage, en disant : « lorsque par le vomissement » on chasse la matiere du vomissement, » alors on peut affirmer que le vomisse- » ment se guérit par lui-même (*n*) ».

Pourquoi les remedes sudorifiques le dissipent souvent, comme dans la peste. *Sydenham* a observé exactement, que le vomissement qui survenoit aux malades attaqués de la peste, augmentoit par les remedes indiqués dans cette funeste maladie. C'est pourquoi il leur défendoit toute espece de remedes, jusqu'à ce que la sueur commençât à se déclarer, excitée par le seul poids des couvertures. « Car quand les matieres morbifiques » se portent vers la circonférence du

(*n*) Lib. de Loc. in hom. cap. xv. Charter. Tom. VII. pag. 734.

» corps, il n'eſt pas douteux que les
» vomiſſements & les diarrhées entrete-
» nues par des humeurs qui ſe répan-
» dent & ſe diſtribuent du centre dans
» tous les vaiſſeaux qui tendent à la
» ſurface du corps, doivent alors ceſſer
» & ſe terminer (*o*) d'eux-mêmes ».
Sydenham inſtruit par tant de ſoigneuſes obſervations, étoit ſi certain de cette dérivation naturelle des humeurs, & que l'apparition des ſueurs ſuffiſoit pour emporter le vomiſſement, que le frere d'un Apothicaire, attaqué d'une fievre peſtilentielle très-dangereuſe, ayant pris des ſudorifiques actifs & puiſſants, les rejetta tout de ſuite par le vomiſſement, ainſi que cet habile Praticien l'avoit averti. Le malade convaincu de ſon erreur, promit d'être plus docile, & de ne rien prendre davantage qui pût renouveller le vomiſſement, & de s'en tenir aux remedes adouciſſants & légers qui lui avoient été auparavant ordonnés.
« L'événement juſtifia ſa promeſſe; dès
» que cette ſueur que la peſanteur des
» couvertures développa, commença de
» paroître, il prit une bonne doſe de
» thériaque de Veniſe, qu'il ne vomit

(*o*) Sect. II. cap. II. pag. 154.

„ point pour lors, & qu'il garda ſans „ peine (*p*) ; & bientôt il ſe trouva inondé d'une ſueur abondante, qui fut le principe de ſa guériſon. Cette criſe exigeoit néanmoins de l'attention;car dès que la ſueur une fois déclarée venoit à être interceptée par une cauſe quelconque, avant que la matiere de la maladie ſe fût toute diſſipée, ſur le champ tous les ſymptomes du mal recommençoient à ſévir avec vigueur.

Pourquoi il s'arrête de lui-même à l'arrivée d'une criſe, comme dans la petite vérole. Les miaſmes contagieux de la petite vérole, en ſe développant du centre du corps dès l'invaſion du mal, exercent leurs premieres impreſſions autour de l'eſtomac. Les malades éprouvent dans ce premier temps des douleurs d'eſtomac, un ſentiment d'anxiété dans cette partie, des nauſées & des vomiſſements. Tout cet aſſemblage de ſymptomes dure & continue ordinairement juſqu'à ce que les particules varioliques miſes en mouvement par la fievre, ſe dépoſent ſur l'habitude du corps, forment des boutons inflammatoires, qui dégénerent enſuite en abcès

(*p*) Ibid. pag. 154.

ou en gangrene. Ces accidents diminuent après, & le vomissement cesse dès que l'éruption est achevée, & que toutes les humeurs dégénérées ont quitté les vaisseaux intérieurs. Car si le vomissement subsiste encore après l'apparition des boutons, cela prouve que ceux qui ont leur siege dans l'intérieur de l'estomac ou de l'œsophage, ou que la bile qui s'est amassée, ayant acquis un caractere fort âcre, irritent beaucoup ces visceres, puisqu'ils y entretiennent le vomissement. Nous en parlerons plus au long au chapitre des petites véroles.

Pourquoi souvent la saignée y remédie, comme dans les maladies inflammatoires. Parce que dans ce genre de maladies le vomissement est fréquemment causé par l'inflammation de l'estomac ou des visceres voisins. Or, lorsqu'il a été question de la cure de l'inflammation, nous avons démontré que la saignée en est le remede souverain. On a même rapporté, dans les *Commentaires* du §. 644. article 3. l'exemple frappant d'une Dame attaquée d'une fievre aiguë inflammatoire, à laquelle *Sydenham* ordonna un émétique, dans la vue de la délivrer d'un vomissement importun, lequel lui avoit paru réussir dans de semblables occa-

ſions. Il avoue de bonne foi (*q*) ſon erreur, qui lui ſervit d'inſtruction, & dont il retira un avantage profitable, en traitant les autres perſonnes atteintes dans ce temps de ſemblables fievres, par des ſaignées réitérées, qui furent ſuivies d'un heureux ſuccès, tout comme dans les pleuréſies.

Pourquoi, lorſqu'il ſurvient un vomiſſement continuel au commencement d'une fievre aiguë, &c. Il faut obſerver dans ces cas, qu'il y a toujours un amas de matiere bilieuſe, qui ſurcharge & irrite l'eſtomac, laquelle par ſon croupiſſement & par l'intenſité de la fievre, contracte une malignité plus grande; & entraînée vers les inteſtins, excite ſur la fin de la maladie une diarrhée ſouvent dangereuſe, à cauſe de la proſtration des forces & de l'épuiſement du malade accablé par les évacuations précédentes. Cet accident a principalement lieu dans cette eſpece particuliere de fievre continue qui ſe manifeſte en automne, & accompagne cette conſtitution épidémique qui favoriſe ſi fort la naiſſance des fievres intermittentes. Car d'entre les différentes eſpeces de fievres, les in-

(*q*) Sect. II. cap. 11. pag. 148.

termittentes regnent le plus d'une maniere épidémique ; & cette forte de fievre continue dont il s'agit, arrive plus fréquemment qu'aucune autre, ainsi que *Sydenham* l'a soigneusement observé (*r*). Ce n'est pas sans raison que ce grand Praticien, en comparant & rassemblant tous les phénomenes qui avoient caractérisé les fievres épidémiques qui avoient éclaté pendant plusieurs années consécutives (*f*), avertit que cette fievre continue dont il est ici question, paroît être la premiere espece de fievre que la nature fait éclorre, parce qu'elle naît beaucoup plus fréquemment que toutes les autres ; & c'est à elle spécialement qu'appartiennent & que doivent se rapporter tous les axiomes que les anciens Médecins ont écrits sur les fievres : nous nous sommes déja expliqué là-dessus aux *Commentaires* du §. 587. touchant les crises. D'ailleurs, les fievres intermittentes d'automne qui se développent conjointement avec cette fievre continue, conservent avec elle un grand rapport & une conformité essentielle ; puisqu'on voit journellement que les tierces, les

(*r*) Sect. I. cap. III. pag. 57.
(*f*) Ibid. Sect. V. cap. VI. pag. 317.

doubles tierces, & même les quartes, en redoublant & étendant leurs paroxismes, dégénerent souvent en cette fievre continue (*t*), & que tour à tour elle se change & se confond quelquefois dans la classe des fievres intermittentes (*u*). D'où *Sydenham* est induit à penser que cette fievre continue n'est qu'une extension des fievres intermittentes automnales, & qu'au contraire les accès des fievres intermittentes devoient être regardés comme des paroxismes abrégés, ou comme le diminutif de cette fievre aiguë : « de sorte que la différence qui » les distingue, consiste en ce que les » fievres continues ont une effervescence » συνεχως, & un cours sans interruption, » tandis que la marche des intermitten- » tes est interrompue & se renouvelle » après divers intervalles (*x*) ». Il s'ensuit que la regle de pratique que nous venons d'établir, a une grande extension, puisqu'elle trouve à la fois son application, & dans les fievres continues aiguës qui se rencontrent si fréquem-

---

(*t*) Ibid. Sect. I. cap. IV. Art. II. N°. I. pag. 69.

(*u*) Ibid. n°. XI. pag. 73.

(*x*) Ibid. cap. III. pag. 56.

ment, & dans les intermittentes qui regnent pour l'ordinaire épidémiquement. En effet, j'ai obſervé moi-même dans les temps où ces ſortes de fievres ſe manifeſtoient populairement, qu'un émétique au commencement des fievres, ſoit aiguës, ſoit intermittentes, avançoit beaucoup la guériſon, malgré l'avertiſſement exact de *Sydenham* (*y*), que l'émétique donné au commencement de ces maladies, occaſionne l'expulſion d'une matiere qui n'eſt remarquable ni par ſa quantité, ni par ſes mauvaiſes qualités apparentes. Ce premier période paſſé, quand on fait prendre l'émétique, lorſque le mal a fait des progrès, pour réparer le tort qu'on a cauſé au malade en le négligeant au commencement, on eſt ſûr d'évacuer une grande abondance de matiere bilieuſe. Les malades reſſentent toujours un vrai ſoulagement de cette évacuation copieuſe, puiſque la fievre s'appaiſe ; elle fait enſuite ſon cours d'une maniere plus douce, ſans être accompagnée de ſymptomes fâcheux ; & on prévient de cette façon la diarrhée funeſte dont le malade ſeroit menacé à la fin de la maladie. L'unique difficulté

(*y*) Sect. I. cap. IV. Art. II. pag. 65.

consiste donc, au premier aspect, à se bien assurer de la nature de la maladie, & de discerner avec soin si elle est d'un caractere inflammatoire ou non. La saison régnante, le genre de l'épidémie qui domine, l'observation réfléchie des choses avantageuses, la distinction des nuisibles donneront là-dessus les éclaircissements desirés. L'automne est ordinairement la saison la plus fertile en ces sortes de maladies ; le printemps & le commencement de l'été favorisent plus le développement des maladies inflammatoires. Cette matiere est si importante, qu'il ne faut pas se tenir à des indices équivoques ; mais on doit s'éclairer dans ses recherches & dans ses décisions, de toutes les lumieres capables à vérifier nos premieres conjectures. Le premier pas dans le traitement des maladies, est le plus difficile & le plus essentiel ; on le voit par l'exemple du célebre *Sydenham*, qui fait l'aveu modeste & peu imité de la méprise qu'il commit dans l'occasion citée.

Pourquoi le vomissement subit de tout aliment &c. Parce que c'est une marque évidente & presque toujours certaine, que l'estomac ou le diaphragme, ou quelque viscere voisin est attaqué d'une vive

inflammation. Voilà pourquoi, à la moindre replétion de l'estomac, ces parties se trouvent irritées au point d'exciter le vomissement; & les efforts violents qu'il occasionne, sont capables de faire dégénérer cette inflammation en une gangrene subite. Ainsi, on voit que la cause & les effets de ce vomissement s'opposent même à la guérison, puisqu'ils contr'indiquent l'usage d'une boisson abondante de délayants & d'antiphlogistiques que l'inflammation exigeroit essentiellement.

Enfin, ces mêmes principes se trouvent justement appliqués au hoquet, &c., « lequel consiste dans la convulsion de » l'œsophage qui tire l'estomac & le » diaphragme en haut, tandis qu'en » même temps le diaphragme est tout » à coup contracté de haut en bas (z). » Cette définition semble parfaitement convenir aux phénomenes qu'on remarque dans une personne qui a le hoquet, & rend très-bien raison d'un sentiment de mal-aise qu'on éprouve après un hoquet long-temps réitéré, au gosier & à l'orifice supérieur de l'estomac. Ce mouvement convulsif qui le constitue, pa-

(z) Boerhaav. Instit. Medic. §. 808.

roît & se forme si vîte, qu'il n'est pas possible de discerner dans ce court intervalle, quelles sont les parties qui l'operent : aussi *Sydenham* se proposant à lui-même cette difficulté, répond ingénuement, « qu'il n'a jamais pu » imaginer aucune explication satisfai-» sante touchant la cause & la forma-» tion du hoquet (*a*). » Il résulte cependant avec certitude, qu'il dépend d'un mouvement convulsif de l'œsophage. *Hippocrate* donne un plus grand degré d'assentiment à cette opinion vraisemblable, en avançant que la convulsion & le hoquet proviennent des mêmes causes : « La convulsion, dit-il, est » produite ou par la replétion ou par » le vuide des vaisseaux, on peut en » dire autant du hoquet (*b*). » Et dans un autre endroit, il joint le hoquet avec la convulsion ; « lorsqu'après de » grandes pertes de sang, on voit sur-» venir la convulsion ou le hoquet, » c'est toujours très-dangereux (*c*). ». Et à l'Aphorisme suivant, on lit, « que

(*a*) Sect. I. cap IV. ubi de singultu, pag. 86.

(*b*) Aphor. Sect. VI. n°. XXXIX. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 273.

(*c*) Ibid. Sect. V. n°. III. pag. 195.

„ c'eſt un grand mal quand la convul-
„ ſion ou le hoquet ſuccede à une
„ ſuperpurgation extraordinaire (*d*). „
Or, puiſque la nauſée & le vomiſſement ont pour cauſe prochaine, la convulſion des fibres muſculaires de l'œſophage, du goſier, de l'eſtomac, &c. il eſt plauſible & convenable d'appliquer au hoquet tout ce que nous en avons dit, & de lui approprier la même curation que nous avons décrite au ſujet de la nauſée & du vomiſſement. Les mêmes cauſes donnent naiſſance aux uns & aux autres, & ils accompagnent également l'inflammation de l'eſtomac, comme on le dira au §. 951.

Hippocrate avertit que le hoquet ſurvient à l'inflammation de l'eſtomac (*e*); & il dit en un autre endroit, que le *miſerere* occaſionne le vomiſſement & le hoquet (*f*) : le cours déréglé des eſprits le fait naître chez les femmes hyſtériques, & on ne le guérit qu'en changeant la direction actuelle & précipitée des eſprits animaux, ou en ré-

(*d*) Ibidem. n°. IV.

(*e*) Aphoriſm. Sect. V. n°. LVIII. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 230.

(*f*) Ibid. Sect. VII. n°. X. pag. 296.

primant & éteignant ſur le champ leur mouvement tumultueux ; le premier effet s'opere quelquefois en irritant les nerfs des autres parties du corps, & le ſecond par l'uſage de l'opium. *Hippocrate* a obſervé qu'en voulant interrompre & ſuſpendre le hoquet, l'éternuement qui éclate alors, le diſſipe tout-à-fait (*g*). Il eſt évident que l'irritation des nerfs diſtribués aux narines, change la direction des eſprits animaux qui ſe portoient avec rapidité dans les fibres de l'œſophage, pour former le hoquet. *Sydenham* aſſure avoir guéri pluſieurs fois le hoquet, en faiſant prendre une forte doſe de diaſcordium, qui agit avec tant d'efficacité à raiſon de l'opium qu'il contient (*h*). Et ce qui confirme à cet égard le bon uſage des narcotiques, c'eſt qu'il avoit auparavant & fort inutilement ordonné les ſemences d'aneth & d'autres médicaments qui paſſent pour ſpécifiques,

Il eſt clair que le hoquet provenant des mêmes cauſes qui produiſent les nauſées & les vomiſſements, on peut voir à l'article de ces maladies, le trai-

(*g*) Ibid. Sect. VI. n°. XIII. pag. 255.
(*h*) Sect. I. cap. IV. ubi de ſingultu, pag. 87.

tement qui lui convient. Au reste, si le hoquet étoit occasionné par une trop grande replétion des vaisseaux, comme il arrive dans les vieillards après des diarrhées ou des vomissements abondants & excessifs, suivant la remarque de *Sydenham* (*i*), il faut se hâter d'arrêter & de modérer toutes ces évacuations, & restituer au corps des bons sucs, pour réparer le vuide des vaisseaux & les humeurs salubres qui se sont écoulées. Au contraire, on aura soin de les désemplir convenablement, lorsque, par une égale inversion, les vaisseaux se trouveront surchargés & trop remplis d'humeurs.

En outre, le hoquet arrive souvent lorsque la surface interne de l'œsophage est irritée par des aliments d'un trop gros volume, ou par des boissons bues avec trop de précipitation. C'est pourquoi les jeunes enfants, naturellement avides & gourmands, éprouvent fréquemment le hoquet, toutes les fois qu'ils se pressent d'avaler & de dérober à la connoissance de ceux qui les observent, des fruits ou quelques mets rares & exquis dont ils se sont saisi à leur insu.

(*i*) Ibid. pag. 86.

Le même accident eſt procuré par des aliments irritants & acrimonieux. Le hoquet le plus incommode & peut-être le plus ordinaire, vient des aphtes de l'œſophage ; & ſouvent avant que ces petits ulceres ſe manifeſtent dans le goſier ou dans l'intérieur de la bouche, les Médecins inſtruits ont déja prévu leur naiſſance par l'apparition réitérée du hoquet. Lorſque ces aphtes ſont tombés & guéris, on apperçoit ſouvent la langue & le goſier dépouillés & excoriés, ſenſibles & douloureux, tout comme ſi on leur avoit appliqué quelque cauſtique. Le même phénomene a été obſervé ſur la ſurface interne de l'œſophage, qui devient alors dégarnie & à nud. C'eſt pourquoi tout ce qu'on prend, la ſalive même y produit le hoquet accompagné d'une vive douleur. Le meilleur parti en ce cas, eſt de faire avaler d'intervalle en intervalle tant ſoit peu d'huile d'amandes récemment tirée, laquelle eſt très-propre par ſa douceur de lubréfier & d'adoucir les irritations & les excoriations de l'œſophage.

CHAPITRE SIXIEME.

DE LA FOIBLESSE FÉBRILE.

§. 660. *Ce qui produit la grande foibleſſe, c'eſt la gêne du cours & la preſſion du fluide nerveux dans les muſcles.*

NOus avons déja parlé de la foibleſſe des fibres ſolides de notre corps & de celle des gros & des petits vaiſſeaux qu'elles compoſent. On a vu que leur foibleſſe conſiſte en ce que les parties ſolides qui forment leur tiſſu, ont une union ou une cohéſion ſi légere, qu'elle cede au moindre mouvement, & qu'elle ne leur permet pas de remplir les fonctions eſſentielles de la vie & de la ſanté, (voyez le §. 41). Sur ce principe, nous établiſſons que la foibleſſe fébrile réſide dans l'impoſſibilité d'exécuter les mouvements muſculaires qui ſont ſoumis à l'empire de la volonté. Un exemple nous le fera mieux comprendre : un homme attaqué d'une fievre conſidérable, veut lever la tête ou quelque membre, & ne le peut point, quoiqu'il faſſe un effort, que ſa volonté s'y applique

toute

toute entiere, & quoiqu'il ne souffre aucune douleur dans les parties qu'il tâche d'élever. Car celui qui a la goutte ou un rhumatisme, est empêché d'agir par les douleurs vives qu'il ressent, & la difficulté de mouvoir ne doit point être attribuée à foiblesse. Or, puisqu'il est constant que les fievres sont toujours accompagnées de quelque foiblesse dans les actions des muscles du corps, & que les malades ne sauroient les remplir avec cette facilité, cette gaieté & cette constance ordinaires en état de santé, il ne sera question ici que d'une grande foiblesse, considérée comme symptome fébrile, méritant à cet égard, de la part du Médecin, une attention & une cure particulieres. Dans ce sens, nous entendons par une grande foiblesse, l'impossibilité ou la peine où le malade se trouve d'exécuter certains mouvements musculaires, de sorte qu'il parvient quelquefois à les faire par un effort de la volonté, mais ce ne peut être qu'avec beaucoup de gêne, & sans pouvoir les continuer. Lorsque l'impossibilité est absolue & invincible, qu'elle ne sauroit être surmontée par tous les effors réunis de la volonté, alors elle constitue la paralysie qu'on doit toujours différencier

de la foibleſſe, quelque grande qu'elle puiſſe être. D'ailleurs, la paralyſie n'ôte point à la fois l'action de tous les muſcles ſoumis à la volonté, tandis qu'une grande foibleſſe affecte en même temps & généralement toutes les parties muſculaires. Il eſt vrai néanmoins qu'on la remarque & qu'on la reſſent plus ou moins forte, ſelon la ſtructure & les fonctions ſpéciales de chacune d'elles. Effectivement, une perſonne très-foible remuera les levres, les yeux & les doigts, & ne pourra étendre le bras, dreſſer le corps, ſe tourner dans le lit; parce que, pour ces dernieres actions, il faut un concours de pluſieurs puiſſances & l'action d'un grand nombre de muſcles conſidérables.

Les notions phyſiologiques touchant l'action muſculaire, nous apprennent démonſtrativement, que la cauſe du mouvement des muſcles eſt tantôt agiſſante, tantôt éteinte, qu'elle leur vient donc d'ailleurs, & n'eſt pas ſans ceſſe préſente. Des expériences certaines confirment qu'il eſt eſſentiel qu'il ſubſiſte un commerce libre entre le cerveau & les muſcles qu'on doit mouvoir, & que leur correſpondance ſoit entretenue par la médiation des nerfs intermédiaires,

afin que la cauſe du mouvement muſculaire puiſſe leur parvenir. En interceptant par une ligature ou par la ſection des nerfs, la correſpondance & la continuité de ceux qui partent du cerveau comme de leur origine, pour aboutir & ſe diſtribuer aux muſcles d'une partie déterminée, ſon mouvement périt & devient impraticable. Les connoiſſances que nous avons acquiſes ſur la ſtructure du cerveau, nous permettent de penſer qu'il ſe filtre dans ce viſcere, un fluide d'une ſubtilité extrême, deſtiné à couler par les nerfs juſques dans les dernieres propagations nerveuſes qui ſont diſtribuées dans les muſcles. L'exiſtence des eſprits animaux eſt imperceptible, on ne peut s'en aſſurer par aucun moyen viſible, mais les vaiſſeaux par leſquels il eſt ſuppoſé ſe tranſmettre dans tout le corps, ſont diſtincts & ſenſibles (*k*). Qu'importe que ſa ténuité élude toutes les recherches de l'art, pourvu que ſes effets merveilleux & conſtants le décelent à tous les yeux ? Il s'enſuit delà que la foibleſſe dont nous parlons ici, eſt produite par la gêne du cours & la preſſion du fluide nerveux dans les muſ-

---

(*k*) Boerhaav. Inſtitut. Medic. §. 284.

cles. Cette pression subordonnée à la volonté, s'exécute lorsque nous voulons mouvoir un membre, dans un clin d'œil, sans qu'il y ait aucun intervalle entre le commandement & l'effet. Comment est-ce que cette merveille s'opere ? Comment notre esprit jouit-il du pouvoir & du privilege d'exciter à son gré les mouvements musculaires, d'agir immédiatement sur les productions des nerfs, de hâter le cours & d'augmenter à son gré la quantité du fluide nerveux qu'il y détermine ? C'est là la science de l'Etre suprême, & des secrets impénétrables & inintelligibles pour nous. Toutes les connoissances que nous avons pu acquérir depuis tant de siecles, sur la nature de l'esprit & sur les mouvements du corps, n'ont pu encore nous fournir les raisons *de leur action réciproque, de leur correspondance mutuelle & de leurs mouvements simultanés* (*l*). D'ailleurs, dans l'homme le plus foible, l'effort de la volonté peut exister sans qu'il soit ensuivi d'aucun effet sensible. Aussi il est probable de conclure que la cause de cette foiblesse dépend du manque de fluide subtil des nerfs ou des

(*l*) Boerhaav. Institut. Medic. §. 27. lit. 1.

obſtacles qui s'oppoſent à la liberté de ſon mouvement depuis l'origine des nerfs juſqu'aux muſcles.

Parmi les expériences faites à ce ſujet, je ne diſconviendrai pas qu'en liant l'artere qui ſe diſtribue au muſcle déſigné, on y abolit le mouvement muſculaire. Mais le cours du ſang artériel n'eſt eſſentiel ici, que pour donner au muſcle cette aptitude & ces diſpoſitions naturelles & convenables au développement des cauſes du mouvement muſculaire & au flux des eſprits animaux du cerveau juſqu'aux muſcles. De ſorte qu'on ne doit pas regarder la circulation du ſang artériel dans les muſcles qu'il arroſe, comme la cauſe prochaine du mouvement muſculaire, mais plutôt comme une cauſe conditionnelle & acceſſoire qui rend le muſcle acceſſible au cours des eſprits, & ſuſceptible des impreſſions & des mouvements qu'ils y ont fait naître. En effet, quel empire eſt-ce que notre volonté exerce ſur le ſang artériel qui ſe diſtribue aux muſcles? Qu'eſt-elle capable d'y produire pendant leur action? Il ne lui eſt directement pas poſſible d'accélérer la marche du ſang des arteres, puiſque, pendant la contraction des muſcles, leur ſubſtance

pâlit, & le ſang qu'ils contiennent eſt expulſé de leurs vaiſſeaux. Quand même la quantité du ſang artériel viendroit à diminuer conſidérablement, les forces du corps deviendroient ſans doute moindres & languiſſantes, ſans que cette débilité pût être rapportée à une foibleſſe fébrile, malgré la diminution réelle & effective du fluide nerveux qui en réſulteroit proportionnellement. Inférons donc de ces expoſitions, que la ſecrétion des eſprits & l'intégrité de leur cours dans la ſubſtance du cerveau & dans les expanſions des nerfs, exigent que la circulation du ſang artériel s'accompliſſe dans les circonvolutions du cerveau avec une vîteſſe proportionnelle & une quantité naturelle, afin que leur méchaniſme réciproque s'entretienne avec juſteſſe & avec liberté.

Paſſons actuellement aux cauſes qui peuvent s'oppoſer au flux & à la preſſion du fluide nerveux dans les muſcles où il eſt déterminé de couler, & qui produiſent cette grande foibleſſe dans les fievres.

§. 661. *Ces obſtacles viennent du vuide des vaiſſeaux, occaſionné par la diſſipation des humeurs naturelles, de*

l'imméabilité des liqueurs, de l'obstruction des vaisseaux, de leur compression arrivée principalement vers l'origine des nerfs dans le cerveau & le cervelet, & de la foiblesse du cœur.

Du vuide des vaisseaux occasionné par la dissipation des humeurs naturelles. La circulation de la masse du sang dans les vaisseaux, s'exécute par deux agents principaux, qui sont le cœur & les arteres. Le premier pousse le sang de ses ventricules dans les arteres convergentes qu'il dilate, & les secondes résistent par leur force naturelle à leur dilatation, & se contractent en même temps que le cœur entre en diastole. Mais la colonne du sang qui part à chaque pulsation des ventricules du cœur, & est poussée dans les arteres, ne seroit point suffisante pour opérer leur dilatation générale dans tous les rameaux artériels des endroits les plus éloignés du corps, si le canal des arteres ne se trouvoit déja plein à chaque nouvelle impulsion du sang qui fait effort pour y entrer pendant la systole du cœur. Ces principes posés, dès que la masse des humeurs aura si fort diminué, que les parois des arteres dans

le plus haut degré de leur contraction ne toucheront point dans toute leur circonférence la colonne des liqueurs qu'ils contiennent, le sang poussé par le cœur, remplira le canal des arteres sans être obligé de les dilater, & l'instant d'après que le cœur est en repos, les arteres ne se contracteront point, par cela même, qu'elles n'auront point été auparavant dilatées. Puisque cette réaction réciproque est la cause de la circulation ; par son défaut, le sang ne sera plus alternativement poussé dans la cavité des arteres, il s'y arrêtera, y séjournera nécessairement jusqu'à ce que le cœur y ait poussé, après plusieurs pulsations réitérées, une assez grande quantité de sang, capable de les remplir & de les distendre au point que leur dilatation soit suivie d'une contraction efficace. Ainsi, tant que cette disproportion ou cette inégalité subsistera, la circulation des humeurs dans les vaisseaux sera imparfaite. La quantité du sang qui doit passer dans le cerveau, deviendra trop petite & insuffisante ; la pression des liqueurs ou l'action & la fréquence avec lesquelles elles se présentent aux vaisseaux secrétoires de la substance corticale du cerveau & du cervelet, sera

inévitablement ralentie & diminuée. Delà, quel enchaînemeut de désordres, & quelle suite de conséquences ! La secrétion des esprits languissante, leur distribution inégale dans le systême des nerfs, leur pénurie, leur déréglement, d'où s'ensuivra, de toute nécessité, la foiblesse universelle du corps. Les exemples journaliers vérifient ces assertions. L'homme le plus robuste & l'animal le plus féroce qui auront souffert une si grande perte de sang, que sa quantité convenable manque dans les arteres, tombent tout de suite dans un état de langueur & dans une foiblesse extrême.

De l'imméabilité des liqueurs, de l'obstruction des vaisseaux. Une liqueur est imméable, quand elle ne peut passer avec liberté dans les derniers detroits des vaisseaux qu'elle obstrue; soit que son arrêt soit occasionné par l'épaississement de ses globules, dont la séparation ne devient pas assez prompte ni assez facile, pour qu'il traverse les plus ténues ramifications des vaisseaux; soit qu'il soit causé par erreur de lieu, & que les grosses molécules s'égarent & s'engagent dans les orifices dilatés des petits vaisseaux dont ils ne peuvent plus pénétrer ensuite les dernieres subdivisions. Dans

l'un ou dans l'autre de ces cas, l'effet est le même, & l'imméabilité des liqueurs paroît également évidente. Les vaisseaux obstrués sont donc ceux dont des molécules imméables bouchent les diametres, & interceptent les canaux; autrement, ceux dont le volume des liqueurs qui doivent être transmises, excede la cavité des vaisseaux par où elles sont destinées à couler, (voyez le §. 107). Ces vices existant, les fonctions qui résultent de la liberté du cours des humeurs dans les vaisseaux, seront par conséquent abolies ou du moins notablement lésées. Or, la secrétion du fluide nerveux dépend de la circulation libre des humeurs qui se distribuent dans les vaisseaux du cerveau; & leur influence dans les nerfs ne sauroit être égale & réguliere, qu'elle ne se maintienne constamment libre & parfaite; donc l'imméabilité des humeurs & l'obstruction subséquente des vaisseaux produisent la grande foiblesse qu'on éprouve dans les fievres. Le sang, dans les maladies aiguës inflammatoires, dépouillé de son véhicule aqueux, pénetre difficilement dans les tuyaux capillaires des arteres, y forme des stases & des embarras, source ordinaire d'une grande

foiblesse : l'abattement des malades devient encore plus remarquable, lorsque la violence de la maladie se porte vers la tête, & que les globules épais du sang engouent les vaisseaux du cerveau. C'est pourquoi, quand les humeurs sont inficiées d'un amas d'humeurs froides muqueuses, ses forces succombent, en traversant le cercle des vaisseaux ; leurs molécules épaisses & visqueuses s'engagent dans les détroits des vaisseaux délicats du cerveau, & produisent un engourdissement, une impuissance d'agir, la diminution des sens & l'accablement général du corps.

De leur compression arrivée principalement vers l'origine des nerfs, dans le cerveau & le cervelet. A cette cause on doit attribuer la grande foiblesse dont se trouvent attaquées les personnes pléthoriques, quoiqu'il ne paroisse aucun vice ni aucune sorte de lésion dans les parties solides & fluides de leur corps. Il suffit pour cela que ces vaisseaux surabondent en un sang même d'une bonne qualité. Le cerveau est le viscere le plus mou & le plus rempli d'humeurs, ainsi qu'on s'en persuade en ôtant la partie supérieure du crâne dans un cadavre, & en dépouillant le cerveau de la dure-mere ;

tout de suite on voit la masse du cerveau s'élever, & on ne peut plus remettre & adapter le dessus du crâne qu'on vient de scier, sans qu'on comprime le cerveau. Or donc, si le sang y afflue en trop grande quantité, (car on ne distingue jamais naturellement, dans la substance corticale du cerveau, aucun vaisseau rouge & sanguin, mais seulement dans le tissu de la dure & de la pie-mere,) tous ces vaisseaux étant considérablement distendus, la substance molle & pulpeuse du cerveau souffrira une compression extraordinaire, puisque le crâne n'est susceptible d'aucune dilatation; on trouve d'ailleurs des arteres rouges & sanguines éparses dans la substance médullaire du cerveau, & souvent un grand nombre répandu dans la moëlle alongée: ne s'ensuit-il pas de-là, que ces engorgements sanguins sont capables de comprimer les filets nerveux dès leur origine dans le cerveau & le cervelet, y intercepter le cours & la pression naturelle du fluide nerveux, qui aboutit aux muscles auxquels ces nerfs correspondent, & en occasionner par conséquent la foiblesse? On sait que la substance du cerveau est plus molle que celle du cervelet, &

qu'ainſi les fonctions du cerveau deviendront les premieres léſées ; & ce ſont poſitivement celles auxquelles ſont ſubordonnés les mouvements des muſcles. Voilà pourquoi les gens pléthoriques ſe ſentent atteints quelquefois d'une grande foibleſſe, à laquelle une ſaignée copieuſe remédie efficacement : ils éprouvent bientôt après, leur premiere agilité & le recouvrement de leurs forces. Les mêmes accidents arrivent à l'occaſion d'une fievre violente & d'une grande augmentation de chaleur. Le ſang fort raréfié dilate les vaiſſeaux, & quoique ſa quantité reſte la même, la diſtenſion exceſſive de leurs parois imite leur plénitude réelle. Ces cauſes, au reſte, ſont capables de plus grands maux ; à force de diſtendre les vaiſſeaux, elles peuvent les rompre, & alors l'épanchement des humeurs comprime bien plus ſurement la ſubſtance du cerveau, aliene ſon méchaniſme, & engendre des ſymptomes mortels. Un coup de maſſue porté avec force ſur la tête d'un jeune taureau, l'abat ſur le champ, & lui ôte toutes ſes forces. *Hippocrate* ſemble avoir reconnu cette cauſe de foibleſſe, lorſqu'il annonce « comme un ſigne dangereux, » quand, ſans aucune cauſe apparente,

„ & ſans avoir ſouffert aucune perte de „ ſang, on ſe ſent dans un état d'abat- „ tement & de foibleſſe „ (*m*): & dans un autre endroit: “ Les hémorragies „ ou les ſaignées diſſipent les peſanteurs „ de tête, les laſſitudes du col, & la „ foibleſſe du corps, qui eſt jointe à „ une eſpece de tremblement „ (*n*). On voit par là, que la foibleſſe qui provient d'une cauſe qui comprime le cerveau, arrive également, ſoit que la maſſe trop abondante du ſang diſtende exceſſivement les vaiſſeaux, ſoit qu'elle les creve & s'épanche dans les ventricules du cerveau, ou autre part. *La Motte* fournit un exemple ſurprenant de ce dernier cas. Une femme avoit reçu une légere contuſion à la tête, en deça de l'œil gauche, vers l'endroit qui confine l'os temporal; elle n'y reſſentoit aucune douleur, & on ne pouvoit vraiſemblablement ſoupçonner, à l'inſpection, que cette légere meurtriſſure fût accompagnée d'aucun ſymptome grave; il n'y paroiſſoit abſolument qu'une échimoſe,

(*m*) Coac. Prænot. n°. LVI. Charter. Tom. VIII. pag. 855.

(*n*) Prædiction. Lib. I. Comment. III. n°. dict. CLIV. Charter. Tom. VIII. pag. 800.

qui se dissipa dix-huit jours après; & dès-lors qu'on ne reconnoissoit plus aucun vestige de mal, elle commença de donner des signes de foiblesse; deux jours ensuite la mémoire s'éclipsoit par intervalles, & elle parloit sans raison & sans sujet. Insensiblement la foiblesse augmenta, quoiqu'elle mangeât beaucoup; les fonctions du cerveau se dérangerent davantage; enfin elle mourut au bout de deux mois. Le cadavre fut ouvert, on trouva une sérosité blanche & un peu épaisse & trouble, profondément épanchée dans la substance corticale du cerveau, assez près de la substance médullaire; & cette partie du cerveau qui étoit inondée de cette sérosité, étoit comme dissoute & liquéfiée au toucher (o).

Et de la foiblesse du cœur. Tout le monde est persuadé que le cœur est un vrai muscle, qu'il agit en cette qualité, c'est-à-dire, avec une force musculaire sur le sang qu'il contient dans ses ventricules, & qu'il pousse dans les arteres. Or pour exercer tous ces mouvements puissants, il faut que sa substance mus-

(o) Traité complet de Chirurgie, Tom. II, pag. 580.

culaire ſoit ferme, & ſon tiſſu convenablement ſerré. Car toutes les fois que le cœur contracté chaſſe le ſang, il doit ſurpaſſer la réſiſtance que lui oppoſent les arteres remplies de ſang; & tour à tour ſes parois ſe dilatent & ſoutiennent les efforts du ſang qui arrive dans ſes ventricules, de même que les parois des arteres ſupportent la réaction de celui que le cœur leur envoie. Il eſt abſolument néceſſaire que les fibres muſculaires du cœur ſoient douées originairement d'une certaine vigueur, afin qu'elles ne puiſſent point être dilatées au-delà de leur ton. Mais ſi quelque cauſe affoiblit l'union naturelle & la force eſſentielle des fibres du cœur, les réſiſtances qu'il a à vaincre, reſtant les mêmes, leur diſtenſion deviendra plus conſidérable, & cédant tous les jours de plus en plus, cette foibleſſe ou le manque de cohéſion en elles augmentera, leur contexture ſe relâchera, & les ventricules du cœur ſe dilateront davantage. Bien plus, en ſuppoſant que la force primitive des fibres du cœur demeure permanente, entiere & dans ſon intégrité, ſi les réſiſtances qu'il combat augmentent, n'eſt-il pas évident que ce ſera pour elles une cauſe d'altération,

de souffrance, de dilatation plus grande, & progressivement de foiblesse. (Voyez le §. 25. article 3.) On a déja traité cette matiere en d'autres endroits, & confirmé ces principes incontestables & simples, de l'autorité & des observations des Auteurs les plus graves. Il a été dit, à l'occasion de l'aneurysme du cœur, (voyez le §. 176.) que cette maladie succede toujours à la trop grande distraction & à la foiblesse des fibres de ce viscere. L'histoire fidelle des observations de Médecine fait mention qu'on trouve plusieurs fois le cœur tout couvert d'ulceres, & conséquemment affoibli par ses maux dans toute sa substance interne. Le ventricule droit du cœur de la Duchesse de Brunswick parut percé par un ulcere malin, qui avoit corrodé & consumé ses fibres *(p)*. On lit au même endroit, & dans le même ouvrage, une observation bien plus extraordinaire & étonnante, décrite par M. *Morand*, qui, ayant fait l'ouverture du cadavre d'un homme de distinction, frappé de mort subite, recherchoit avec soin les causes physiques aux-

---

(*p*) Académ. des Sciences, l'An 1732. Mém. pag. 594.

quelles on devoit l'attribuer ; il ne reconnut aucun dérangement, ni aucun vestige de mal dans la tête & dans le bas ventre ; les poumons lui parurent très-sains & en bon état ; mais après avoir déchiré le péricarde, il y trouva un gros caillot de sang, & apperçut un trou au ventricule gauche du cœur, de la longueur d'environ huit lignes. La substance musculeuse de ce viscere étoit devenue si molle, qu'un stilet, par son propre poids, le perçoit d'une part à l'autre, en quelque endroit qu'on l'appuyât. Or s'il est avéré que des causes cachées & inconnues minent sourdement la substance musculeuse du cœur, la ramollissent, la relâchent, lui ôtent sa force & sa fermeté naturelle, il s'ensuit qu'en une infinité d'occasions, des maux plus légers encore, peuvent altérer sa consistance, & lui occasionner une foiblesse à ne pouvoir plus pousser avec une énergie convenable, le sang dans les arteres. Cependant c'est de la force du cœur que dependent la circulation du sang artériel dans la substance du cerveau, & conséquemment toutes les fonctions qui en dérivent, telles que la secrétion des esprits, & la régularité de leur mouvement dans les nerfs ; donc

la foiblesse du cœur doit proportionnellement porter atteinte à toutes ces actions essentielles, & principalement empêcher le cours & la pression naturelle du fluide nerveux dans les muscles, d'où naît la foiblesse générale du corps.

Bien loin de prétendre déroger aux principes établis, ne pourroit-on pas concilier avec les causes énoncées, des faits qui y ont un rapport indirect? On sait que dans certaines maladies il se forme des arrêts & des stagnations d'humeurs alentour des organes vitaux, dont la malignité abat tout de suite toutes les forces du corps. De plus, cette prostration générale & subite se fait sentir tant que cet embarras dure, quoiqu'il ne soit arrivé auparavant aucune perte, aucune évacuation remarquable, quoiqu'il ne se soit fait aucun changement sensible dans les parties solides ou fluides du corps humain, auxquelles on puisse probablement l'imputer. *Galien* observe qu'une collection de bile autour de l'estomac, occasionne non seulement des convulsions, mais encore des syncopes (*q*), puisque l'évacuation de ces

(*q*) De Loc. Affect. Lib. V. cap. VI. Charter. Tom. VII. pag. 493.

matieres bilieuſes par un émétique, diſſipe tous ces accidents. *Sydenham* étoit étonné de voir que les fievres continues & épidémiques qu'il traitoit, outre un aſſemblage de fâcheux ſymptomes, procuroient un accablement univerſel & un épuiſement total (*r*) ; & l'unique moyen d'emporter ou de mitiger tous ces maux terribles, dont l'appareil effrayoit les aſſiſtants, & décourageoit les malades, étoit de donner à propos un émétique (*s*). Il y a des poiſons qui, ayant atteint l'eſtomac, cauſent ſur le champ des foibleſſes extrêmes, ainſi qu'on peut s'en aſſurer par l'hiſtoire des effets mortels de la ciguë aquatique, que *Wepfer* nous a laiſſée. Dans ces dernieres citations, il ne paroît pas qu'on puiſſe attribuer les foibleſſes des malades à l'imméabilité des liqueurs, ni à l'obſtruction des vaiſſeaux, puiſqu'elles ceſſent par le vomiſſement & le dégagement de l'eſtomac. Seroit-ce que ces matieres croupiſſantes, en irritant les nerfs de ce viſcere, prorogent, d'une maniere ſinguliere, leur action ſur le cœur ? ou eſt-ce le cervelet, d'où reſſortiſſent

(*r*) Sect. I. cap. III. pag. 57.
(*ſ*) Ibid. cap. IV. n°. II. pag. 65.

toutes les fonctions vitales, qui est le premier affecté ? Sans démêler tous ces effets inintelligibles, nous nous contentons d'en proposer ici les justes annotations, afin qu'étant instruit de toutes les causes de différente nature, qui peuvent donner naissance à ces foiblesses, on sache les distinguer, & qu'on n'accuse point celles qui n'y ont aucune part.

§. 662. *On parvient à la connoissance de la premiere cause, par les symptomes passés & présents des grandes évacuations, comme la longueur du mal, les hémorragies suscitées par la maladie ou par l'art ; les sueurs, le diabete, la salivation, la diarrhée, le défaut de nourriture, les qualités vicieuses des aliments que l'on a pris, retenus, digérés, & qui sont entrés dans la masse du sang ; la pâleur, la maigreur, la petitesse du pouls, l'affaissement des vaisseaux, & la flaccidité des muscles.*

Après avoir établi que la foiblesse du corps peut naître quelquefois de causes même opposées, il est essentiel, avant d'en entreprendre la guérison, de découvrir & de fixer la cause d'où elle dé-

pend. Cette connoiſſance ne peut être fournie que par l'énumération des ſymptomes actuels, par leſquels on déduit & on diſtingue la véritable cauſe de cette maladie. Nous allons faire mention ici des ſignes qui nous enſeignent que la foibleſſe provient de la diſſipation des liqueurs & du vuide des vaiſſeaux.

D'abord la premiere cauſe propoſée concerne les grandes pertes, les évacuations quelconques du corps, leſquelles ſont très-ſenſibles, lorſqu'elles ſont encore préſentes ; & dont on eſt informé, par des rapports exacts, quand elles ont ceſſé. Les grandes évacuations font un trouble dans le corps, on s'apperçoit même d'un changement extérieur ; la couleur naturelle s'altere : toutes ces mutations durables déſignent les déperditions qu'on a ſouffertes. Entrons à préſent dans le détail particulier.

La longueur du mal. C'eſt une vérité conſtante & notoire, que le mouvement vital des humeurs dans les vaiſſeaux, même en état de ſanté, uſe & détruit les parties ſolides du corps humain, & diſſipe & conſume une grande quantité de liqueurs les plus ténues. De-là vient la néceſſité indiſpenſable de

lui reftituer ce qu'il perd journellement, par le moyen des aliments & des boiffons, que l'énergie de nos vaiffeaux & de nos vifceres change & convertit en notre nature. Or fi cette déperdition eft fi confidérable, l'action de nos organes perfévérant dans un dégré modéré, de combien n'augmentera-t-elle pas, dès que la fievre accélérera la vîteffe de circulation? En effet, on voit les perfonnes d'un embonpoint extraordinaire, diminuer de la moitié au bout de deux femaines d'une fievre continue. De plus, l'action de la fievre lefe la plupart des fonctions animales qui fervent à l'affimilation des aliments; donc la réparation du corps aura beaucoup de peine à fe faire, ou ne fe fera point du tout. Voilà les deux caufes de la foibleffe qu'entraîne une longue maladie, & qu'on doit tâcher de guérir, en fuppléant par des particules nutritives, au défaut de celles qui fe font diffipées.

Les hémorragies fufcitées par la nature ou par l'art. La fecrétion des efprits animaux dans la fubftance du cerveau & du cervelet, & leur propagation dans les mufcles ne peuvent s'accomplir parfaitement, qu'autant qu'il coule dans les arteres qui s'y diftribuent, une quan-

tité convenable de ſang doué d'une vîteſſe proportionnelle. Mais quand la maſſe du ſang aura été exceſſivement diminuée par des hémorragies arrivées ſelon la marche des ſymptomes de la maladie, ou pratiquées artificiellement, n'eſt-il pas clair qu'il doit s'enſuivre une grande foibleſſe ? En traitant (§. 610.) des remedes propres à ralentir durant la fievre l'impétuoſité des humeurs, nous avons prouvé que la ſaignée eſt le remede le plus efficace, & celui par lequel nous diminuons à volonté les forces du corps. Dans l'homme le plus robuſte, on peut laiſſer couler le ſang juſqu'à défaillance, c'eſt-à-dire, juſqu'à une extrême foibleſſe. Les hémorragies qu'on voit tous les jours dans les fauſſes-couches, ou les accouchements naturels par la rupture des vaiſſeaux de la matrice, mettent dans la plus claire évidence le degré de foibleſſe où les pertes de ſang nous réduiſent. Qu'après s'être rendu maître du maniaque le plus furieux, on le ſaigne copieuſement & à diverſes repriſes, on abattra bientôt ſes forces énormes. J'en ai vu réduire dans un état à ne pouvoir remuer les membres, & diſſiper par-là tellement leur fureur, qu'à leur manie terrible ſuccéda
une

une foiblesse extrême. On comprend encore que ce qui augmente la foiblesse causée par des hémorragies, c'est la difficulté de la digestion & de l'assimilation des aliments après de grandes pertes de sang. (Voyez le §. 25. article 1. & §. 43. n°. 3.).

La sueur. On a parlé en partie (dans le §. 594. art. 2.) de tous les maux qu'occasionnent dans les maladies les sueurs trop abondantes, & on achevera dans la suite de compléter cette matiere à l'article *de la sueur fébrile* : nous nous contenterons de remarquer ici que la sueur, en dissipant les particules les plus ténues des humeurs, rend le reste plus gluant & plus épais. Cette détérioration du sang suffit pour déranger la circulation, empêcher le cours libre des humeurs dans les petits vaisseaux du cerveau, & par conséquent la secrétion du fluide nerveux & sa pression dans les muscles du corps. Outre ces effets directs, les sueurs immodérées produisent un appauvrissement dans les liqueurs & le vuide des vaisseaux. C'est pourquoi *Ægnete* avertit que les personnes qui ont essuyé des sueurs extraordinaires, sont d'une lassitude extrême, & les malades dans ce cas sujets à de fréquentes

défaillances (*t*). *Sydenham* apprend aussi que les sueurs continuelles & excessives naissent de la foiblesse du corps & de l'abattement des forces à la suite de longues maladies, & que leur seule durée s'oppose au rétablissement des malades (*u*).

Le diabete. Maladie rare, que *Galien* prétend n'avoir vu que deux fois dans le cours d'une longue pratique (*x*). *Aretée* dit « que cette maladie prodi» gieuse ne se rencontre que difficile» ment (*y*) ». On l'a nommée, reprend-il, ἀπὸ τοῦ διαβαίνειν, *diabete*, à cause de l'écoulement accéléré des liqueurs. *Galien* nous enseigne que cette maladie a reçu anciennement différents noms; les uns l'ont appellée flux hydropique urinal; d'autres, diarrhée par les urines, & enfin surabondance d'urine (*z*). Les Latins ne l'ont qualifiée d'aucune dénomination particuliere, & l'ont nom-

(*t*) Lib. II. cap. XLVI. pag. 22. versâ.

(*u*) Sect. V. cap. II. in fine pag. 291.

(*x*) De Loc. Affect. Lib. VI. cap. III. Charter. Tom. VII. pag. 511.

(*y*) De caus. & sign. morbor. diuturn. Lib. II. cap. II. pag. 51.

(*z*) De Loc. Affect. Lib. VI. cap. III. Charter. Tom. VII. pag. 511.

mée ſeulement une trop grande profuſion d'urine (*a*). *Galien* fait conſiſter le diabete en ce que la boiſſon que le malade prend ſort incontinent par les urines ſans aucun changement. Voici ſes propres termes : « Je n'ai vu juſqu'ici » que deux fois cette maladie ; les ma» lades éprouvoient une ſoif ardente, » ſe ſentoient dans une grande foibleſſe, » buvoient avec excès, & rendoient » vîte par les urines tout ce qu'ils » avoient bu, tel qu'ils l'avoient pris » (*b*) ». *Æginete* en donne la définition ſuivante : « Le diabete eſt l'éjection ſu» bite par les urines, des liqueurs qu'on » vient de prendre, ſous la même forme » qu'elles avoient auparavant (*c*) ». Dans ce ſens, cette maladie eſt fréquente : car dans les maladies inflammatoires & vives, on regarde comme un mauvais ſigne la ſortie prompte par les urines, des boiſſons qu'on a données aux malades, qui ſont preſque ſans changement. C'eſt pourquoi *Celſe* l'appelle une trop grande

(*a*) Celſ. de Medic. Lib. IV. cap. xx. pag. 234.

(*b*) De Loc. Affect. Lib. VI. cap. III. Charter. Tom. VII. pag. 511.

(*c*) Lib. III. cap. XLV. pag. 47.

profusion d'urine, " parce que les ma-
" lades rendent au-delà des boissons
" qu'ils prennent, & que ce flux d'uri-
" ne, quoique continué sans douleur,
" ne paroît pas moins dangereux, & oc-
" casionne bientôt l'emmaigrissement du
" corps (*d*) ". D'où il est clair qu'il ne sort pas seulement par les urines les liqueurs que les malades ont bues, mais encore une quantité d'autres humeurs animales qui produisent leur appauvrissement & leur maigreur. Voilà pourquoi *Aretée* dit que la cause du diabete est " une colliquation froide & humide des
" chairs & des membres qui se liqué-
" fient en urine (*e*) ", puisque, malgré la soif inextinguible, l'urine surpasse encore la quantité excessive de boissons dont le malade s'abreuve : quoique le diabete soit une maladie peu fréquente, on l'observera bien plus rarement, s'il faut strictement, pour la constituer, ce degré d'intensité & ces conditions essentielles & précises qu'*Aretée* attribue au diabete parfait (*f*). Car il ne veut point

---

(*d*) De Med. Lib. IV. cap. xx. pag. 234.
(*e*) De caus. & sign. morbor. diuturnor. Lib. II. cap. xi. pag. 51.
(*f*) Ibid.

admettre d'intervalles ; il faut, selon lui, que le flux d'urine soit continuel, d'où s'ensuivent une colliquation rapide & une mort prompte.

On doit cependant distinguer deux sortes de diabetes ; la premiere vient d'un écoulement extraordinaire d'une urine claire & ténue, qui égale ou surpasse les boissons qu'on a prises ; la seconde, outre la quantité excédante d'urine, a de particulier le mêlange d'humeurs épaisses, issues des parties du corps, qui se liquéfient, tantôt laiteuses, tantôt chyleuses ou sanguines, qui sortent avec l'urine par les couloirs des reins. Cette derniere espece est positivement celle que les Médecins appellent proprement diabete, « l'écoulement fréquent & co-» pieux d'une urine chyleuse ou lai-» teuse (*g*) ». On trouve la même division dans *Celse*, qui distingue cette profusion abondante en urine claire & en urine épaisse (*h*). L'écoulement d'une grande quantité ténue constitue la premiere espece, certainement la plus fréquente & la moins dangereuse : elle supplée quelquefois au défaut, ou à la di-

(*g*) Boerhaav. Institut. Medic. §. 824.
(*h*) De Medicin. Lib. IV. cap. xx. pag. 234.

minution de la transpiration insensible de la peau, suivant les savantes remarques de *Sanctorius*. Et les observations de Médecine certifient qu'on peut la supporter long-temps, sans que le corps en souffre un grand préjudice. *Cardan* en a fait l'expérience sur lui-même. Il a été attaqué pendant quarante ans d'un flux immodéré d'urine, & en rendoit depuis soixante jusqu'à cent onces par jour, sans néanmoins ressentir aucune soif, ni être atteint d'une émaciation apparente (*i*). La seconde espece de diabete, dans laquelle l'urine coule & entraîne abondamment du chyle ou du lait, paroît plus rarement, & jamais sans danger, puisque le corps est privé de sa nourriture, & qu'il s'exténue insensiblement, quoique le chyle & le lait ne doivent se mêler qu'avec le sang, & qu'ils ne soient point destinés à passer par les tuyaux rénaux; il n'est pas cependant extraordinaire d'observer quelquefois quelque chose de semblable dans l'urine des personnes en santé. Il m'est arrivé plusieurs fois à moi-même, deux ou trois heures après avoir mangé, & sur-tout après une longue promenade, précédée par un ample

(*i*) De vita propria, cap. VI. Tom. I. p. 5.

déjeûné, de rendre une urine qui sembloit, durant l'écoulement, trouble & laiteuse, & déposoit ensuite un sédiment blanc, de la couleur du chyle. J'ai observé dans les autres de pareilles urines. *Galien* avoit sans doute apperçu ces matieres dans l'urine; il les appelle *un suc crud*, dont il parle de cette sorte: « Ce » suc, qu'on peut proprement appeller » crud, tel qu'il paroît être, surnage dans » l'urine, & ressemble assez au pus. Le » véritable pus est épais & infect. Ce » suc crud, qui en approche beaucoup » par la consistance & la couleur, en » differe essentiellement, en ce qu'il n'est » ni épais ni infect. Il ne faut pas croire » qu'il provienne dans les fébricitants, » d'une abondance d'humeurs crûes qui » se trouve mêlangée avec les urines, » de la maniere que je viens de dire, » puisqu'on le découvre dans celles des » personnes en santé, qui mangent en » plusieurs repas des mets bien préparés, & des aliments d'une consistance » ferme, & qui s'appliquent à des exercices laborieux (*k*) ». Le corps s'exténue & s'émacie plus ou moins vîte,

(*k*) De Alimentor. facultat. Lib. I. cap. 11. Charter. Tom. VI. pag. 311.

ſelon la plus ou moins grande quantité de chyle qui, charrié avec le ſang, paſſe par les urines : de ſorte que ceux en qui il reſte encore aſſez de chyle pour entretenir le corps, & aſſez de force digeſtive pour élaborer les aliments, ſupportent long-temps cette maladie, comme il eſt facile de s'en convaincre en liſant les obſervations que *Schenckius* (*l*) & pluſieurs autres ont recueillies ſur ce ſujet. Tout ce qui eſt capable de relâcher les tuyaux des reins ou d'y faire dériver les humeurs en trop grande quantité & avec trop d'impétuoſité, peut devenir la cauſe de cette maladie, qu'on a vu ſouvent naître par une boiſſon aqueuſe trop abondante, & par l'uſage des diurétiques trop âcres & irritants. Sa curation, dont nous parlerons ici ſuccintement & comme en paſſant, conſiſte à raffermir les vaiſſeaux des reins trop relâchés ; il faut à cet égard éviter de boire copieuſement, préférer par intervalles un peu de vin pur, conſerver la peau de toute l'habitude du corps dans un état de laxité & de tranſpiration, &, ſi les forces le permettent, exercer le corps à des travaux qui excitent la ſueur.

(*l*) Obſerv. Medicinal. Lib. III. pag. 454.

Car il eſt notoire que les ſueurs, en ſe déclarant, diminuent le flux des urines ; ne voit-on pas communément au cœur de l'été que les hommes appliqués à des travaux rudes, boivent ſouvent & beaucoup de petite biere pour ſe déſaltérer, & ne rendent preſque point d'urine, parce que les liqueurs qu'ils prennent ſe diſſipent par les ſueurs ? On doit au ſurplus éviter ſoigneuſement le froid, qui, en répercutant les humeurs de la peau, les détermine plus aiſément vers les reins. J'ai guéri cette maladie à un Jardinier en ſuivant cette méthode : je lui ordonnai en même temps un régime ſec, & lui fis appliquer ſur la région des reins des morceaux d'étoffe trempés dans l'oxycrat. Il reſtoit long-temps au lit, & ne ſe livroit à ſes occupations ordinaires qu'après le lever du ſoleil ; il prévenoit le froid du ſoir en ſe retirant de bonne heure, & remplaçoit la perte de ce temps par une application plus forte pendant le jour. Malgré toutes ces précautions, il s'écoula trois mois avant que cette maladie, par intervalles récurrente, fût entiérement combattue & guérie. Cette expoſition paroît parfaitement conforme & s'accorder avec le traitement que *Celſe* en donne. « Il eſt néceſ-

Q v

» faire, dit-il, de faire des exercices & » des frictions, sur-tout au soleil ou au- » près du feu. Les bains conviennent » peu, & il ne faut pas y rester long- » temps : les aliments doivent être secs » & durs, le vin austere & pur ; on peut » le boire frais dans l'été, tant soit peu » glacé dans l'hiver, quoiqu'en petite » quantité. . . . . . . qu'on évite géné- » ralement toutes les choses qui excitent » & augmentent les urines (*m*) ».

La salivation, que le mercure excite, prouve suffisamment que la seule évacuation de la salive est capable d'épuiser le corps. L'homme le plus gras, dans l'espace de quelques semaines, devient méconnoissable & tout émacié. Dans les petites véroles, sur-tout les confluentes, il sort de la bouche des malades une quantité prodigieuse de salive. Ce flux salivaire s'établit fréquemment aussi après la chûte des aphtes nombreuses & considérables, parce qu'alors les vaisseaux découverts & dilatés par ces croûtes, laissent écouler à plein canal une grande quantité de lymphe, qui occasionne une foiblesse notable. Ces per-

(*m*) De Medicin. Lib. IV. cap. xx. pag. 434.

sonnes ne peuvent pas quelquefois résister à l'excès de cette évacuation, & on est obligé de la leur arrêter, de crainte des défaillances auxquelles elles sont d'autant plus exposées, que leurs forces ont été diminuées par la maladie précédente.

La diarrhée. Pour ne pas anticiper sur l'ordre des matieres, nous renvoyons au §. 719. à expliquer quelles sortes d'humeurs peuvent sortir par cette voie, & à quel point elle épuise le corps. Il suffit d'assurer ici que la diarrhée occasionne une évacuation extrêmement abondante de toutes les humeurs, l'appauvrissement total du sang, & une foiblesse incompréhensible.

Les qualités vicieuses des aliments qu'on a pris, retenus, digérés, &c. On ne sauroit trop le répéter, le maintien & l'intégrité de l'économie animale exigent que les boissons & les aliments que l'on prend chaque jour, suppléent à la dissipation continuelle & inévitable que causent les fonctions essentielles à la vie & à la santé. Sur ce principe, un mauvais aliment conseillé ou donné mal à propos aux malades, (voyez à ce sujet le §. 602.) sa déglutition gênée ou interceptée, comme, par exemple, dans l'angine, produisent immanquablement

des foibleſſes. Il en eſt de même, ſi l'aliment qu'on a pris n'eſt point retenu dans l'eſtomac, qu'il en ſoit bientôt expulſé par le vomiſſement ou la diarrhée, avant que le chyle ait pu en être formé & extrait. Car puiſque les aliments ne peuvent concourir à la nutrition du corps, qu'ils n'aient été auparavant aſſimilés & élaborés par les forces digeſtives, (liſez les *Commentaires* du §. 1.) il ne ſuffit pas d'avaler, d'ingérer des aliments dans le corps, ni même de les y retenir après les avoir pris; l'eſſentiel eſt qu'ils ſubiſſent une élaboration convenable, & qu'il en réſulte une bonne digeſtion; ſans ces conditions irrévocables, qu'en arrive-t-il? Au lieu de fortifier le corps, il devient toujours plus foible. Achevons donc de ſuivre la marche des ſucs chyleux qui ſont iſſus des aliments que l'on a pris. Quand l'énergie de l'eſtomac, des inteſtins, & l'efficacité de toutes les humeurs recrémentitielles qui ſe ſont mêlées avec eux, ont ſervi à préparer le chyle, il eſt deſtiné à s'inſinuer dans les orifices des vaiſſeaux laités & méſentériques, delà à s'immiſcer avec le ſang, & à acquérir, à la faveur des dernieres élaborations des vaiſſeaux, toutes les qualités compétentes à notre conſtitu-

tion. Voilà en quoi réside l'introduction du chyle & son intropulsion dans les vaisseaux du corps. Or, une matiere visqueuse ramassée dans les premieres voies, qui enduit les parois des intestins, & bouche les veines lactées, (voyez le §. 71.) ou des croûtes ulcéreuses qui couvrent tout le conduit intestinal, ne peuvent-elles pas intercepter & fermer le passage du chyle, s'opposer en toute maniere à son entrée dans les vaisseaux chyliferes? D'où s'ensuit le défaut de nutrition & une foiblesse plus grande.

La pâleur, *la maigreur*, *&c.* sont les signes auxquels on peut reconnoître l'appauvrissement des liqueurs & l'affaissement des vaisseaux. Les personnes dont la foiblesse provient de ces causes, ont une altération marquée sur le visage. La pâleur dénote que les globules rouges du sang manquent dans les vaisseaux; la maigreur signifie que la graisse du corps s'est dissipée; la petitesse du pouls & l'affaissement des vaisseaux démontrent la diminution des humeurs, dont le volume doit dilater les parois, remplir le diametre des grosses arteres & des veines les plus apparentes. Les muscles, qui dans les hommes vigoureux paroissent forts & arrondis, deviennent,

dans les gens foibles, d'une mollesse & d'une flaccidité surprenantes. D'abord les liqueurs sont appauvries ; en second lieu, la masse du sang, qui devroit distendre leur substance vasculeuse, manque en partie ; troisiémement enfin, la graisse qui donne l'arrondissement aux muscles, & qui est logée dans les interstices de leurs fibres, est entiérement consumée. Toutes ces marques de foiblesse, de pâleur & d'emmaigrissement, déparent le corps, & n'empêchent pas les mouvements musculaires. Les phthisies minent & défigurent les membres, rident leur circonférence, & quoiqu'il ne leur reste qu'une peau collée sur les os, ils ne conservent pas moins leur aptitude à remplir leurs contractions naturelles. Cependant, dans ces maladies, on voit à peine dessinées sur les os les fibres musculeuses proprement dites, desséchées, diminuées de volume, & dépouillées de toute la substance graisseuse qui les enveloppoit. *Galien* dit à ce sujet, « que le volume & » la substance de chaque partie sont » faits d'une telle nature, qu'ils peu- » vent, selon les circonstances, comme » il paroît manifestement dans les ul- » ceres, s'arrondir, se dissiper dans un

„ temps, se réparer & grossir dans un „ autre „ (*n*). Lors donc que les changements mentionnés se remarquent sensiblement sur l'habitude du corps, il est certain que la foiblesse apparente du malade provient de l'appauvrissement des liqueurs, & de l'affaissement ou du vuide des vaisseaux.

§. 663. *On connoît que les humeurs sont devenues imméables à cause de leur épaississement ou leur inflammation, par les signes décrits* (69. 70. 71. 72. 73. 74.).

A observer les différents épaississements du sang, on comprendra aisément qu'on doit les distinguer en deux classes, qui concourent également l'une & l'autre à le rendre imméable. La premiere espece d'épaississement que nous admettons, procede du défaut ou de la diminution des forces vitales, & est ordinairement accompagnée de froid, de pâleur & de leucophlegmacie; l'augmentation & l'excès des forces vitales forment la seconde, dans laquelle les

(*n*) Meth. Medend. Lib. X. cap. ultim. Charter. Tom. X. pag. 245.

humeurs animales, ayant acquis une consistance trop dense & compacte par les contractions redoublées des vaisseaux, ont peine de traverser les dernieres extrêmités capillaires. C'est là ce qui constitue l'épaississement inflammatoire, suivi toujours d'une rougeur & d'une chaleur considérable du corps. Nous avons parlé de cette premiere espece d'épaississement dans le Chapitre des *maladies qui dépendent d'une humeur visqueuse spontanée.* Il est rare que ce vice occasionne, dans les fievres, la foiblesse des malades, parce que dans les maladies aiguës, les vaisseaux n'abondent point en humeurs visqueuses & épaisses, que la fievre, par l'impétuosité des liqueurs, & l'énergie augmentée des organes vitaux, dissout & atténue le plus souvent. Le second cas se produit beaucoup plus fréquemment dans les fievres, & devient la cause des foiblesses, puisque l'accélérité de la circulation est très-capable alors de faire naître cet épaississement inflammatoire, s'il n'existe pas déja; ou de l'augmenter, lorsqu'il a paru, comme on l'a vu par ce que nous avons dit dans les *Commentaires* des §. 100. 587. 609. Les signes décrits dans les §. 382. 384. 385.

démontrent l'épaississement inflammatoire qui occasionne l'imméabilité des liqueurs dans les vaisseaux.

§. 664. *L'obstruction des vaisseaux se manifeste par les symptomes détaillés depuis le* §. 107. *jusqu'à* 144.

Nous en avons donné l'histoire aux articles cités.

§. 665. *Il est aisé de découvrir si la cause de la foiblesse vient de la compression du cerveau ou du cervelet, en examinant les lésions des fonctions qui dépendent invariablement de leur intégrité, comme s'il arrive des délires, des assoupissements, des tremblements, des vertiges & des tintements.*

On sait, & nous avons dit, que la substance du cerveau est plus molle que celle du cervelet; c'est pourquoi les causes qui agissent par compression, affectent davantage & beaucoup plus vîte le cerveau que le cervelet. Voyez les *Commentaires* du §. 661. Il paroît impossible, ou du moins très-rare, que les forces vitales s'affoiblissent primordialement par la compression du cerve-

let, que les fonctions animales qui ressortissent du cerveau, n'aient été auparavant lésées. D'ailleurs on ne découvre point de cavité dans le cervelet, où les humeurs puissent s'extravaser, se répandre, & le comprimer directement. Car le quatrieme ventricule, qui appartient au cerveau, étant rempli par l'effusion d'une humeur quelconque, ne peut, par sa position, comprimer le cervelet, qu'il ne blesse également la moëlle alongée, qui est la continuité ou la prolongation de la substance médullaire de l'un & de l'autre, & qu'en ce cas les fonctions du cerveau ne soient également dérangées. Bien plus, la compression qui résulte de la trop grande dilatation des vaisseaux sanguins, doit se faire davantage sentir, suivant ce qu'on a déja dit sur le cerveau ; donc les signes de cette maladie se déduisent facilement des lésions du cerveau, puisqu'il est évident que la partie du cerveau d'où émanent les mouvements musculaires subordonnés à la volonté, ne peut pas être comprimée, tandis que celle d'où procedent les autres fonctions du cerveau, restera libre, saine & intacte. Voilà pourquoi, dans l'observation rapportée aux *Commentaires* du §. 661. le

dérangement de l'esprit & un léger délire accompagnerent la foiblesse du malade, qui ne se développoit à l'extérieur que par une petite contusion, & qui dépendoit intérieurement d'un épanchement de sérosité, décidé dans la substance corticale du cerveau.

Il convient de remarquer encore, que l'affaissement ou le trop grand vuide des vaisseaux, procure le dérangement des fonctions du cerveau. Une personne qui tombe en défaillance, à l'occasion d'une saignée trop forte, éprouve des tremblements, des tintements d'oreilles, & des vertiges sombres & longs à dissiper. Toute autre évacuation immodérée & subite, excitée par une superpurgation, ou d'une maniere quelconque, produit le même effet. Mais en recherchant la cause d'une foiblesse fébrile, on ne découvre aucuns signes de pertes ou d'évacuation extraordinaire, mentionnés au §. 662. il faut inférer qu'elle provient de la compression du cerveau, soit qu'elle dépende d'un état de pléthôre, d'une humeur imméable, ou de l'obstruction des vaisseaux. Car quand les molécules épaisses du sang s'embarrassent dans les détroits des vaisseaux, en gênant & dilatant les vaisseaux du

cerveau, en les traversant avec peine, & par les efforts redoublés de la colonne du sang qui presse par derriere, elles compriment la substance tendre & délicate du cerveau. C'est la raison pour laquelle *Hippocrate* prononce que « les » dérangements du cerveau sont plus fu» nestes (προσεξαδυνατητάντων) aux gens » d'une constitution délicate » (*o*). L'assoupissement le moins profond dénote que la compression du cerveau augmente, & qu'il dégénere en une apoplexie. *Hippocrate*, en parlant du tremblement, avertit à l'endroit cité dans les *Commentaires* du §. 661. que « les » hémorragies dissipent les douleurs de » tête & du cou, & cet état d'abatte» ment & de foiblesse de tout le corps, » qui se trouve compliqué avec le trem» blement des membres » (*p*), parce qu'elles ôtent, dans ces circonstances, la pléthôre des vaisseaux, & diminuent le volume du sang qui distendoit excessivement leurs parois. Le vertige, dont

(*o*) Prædiction. Lib. I. Comment. I. n°. VIII Charter. Tom. VIII. pag. 705. Confer. Coac. Prænot. n°. CII. Ibid. pag. 857.

(*p*) Prædiction. Lib. I. Comment. III. n°. CLIV. pag. 800.

on a déja parlé aux *Commentaires* du §. 267. eſt la plus légere des maladies internes de la tête, & le principe de preſque toutes les autres. Les convaleſcents regardent ce ſymptome comme le dernier à guérir. Dans un léger vertige, les objets ſemblent tournoyer alentour, & ſans ceſſe ſe déplacer; il n'y a dès-lors qu'une compreſſion légere & initiale du cerveau; elle augmente peu à peu, & bientôt la vue ſe trouble, & on a peine à diſtinguer autour de ſoi; enfin le cerveau s'engorge, ſes fonctions & les forces du corps s'abattent & s'éclipſent, & on ne peut plus ſe ſoutenir, on tombe; & il arrive le plus ſouvent, qu'un vertige conſidérable aboutit à une épilepſie, ou ſe termine en apoplexie. *Hippocrate* prévient que la plénitude & la trop grande replétion des vaiſſeaux dans les maladies, occaſionnent les vertiges; il s'exprime de cette ſorte: « L'hémorragie du nez guérit au com-» mencement les vertiges ſombres & té-» nébreux » (*q*). Ils ſont ordinairement ſuivis de tintements d'oreilles, qu'*Hippocrate* regarde comme un ſigne concluant de compreſſion ou de léſion du

(*q*) Coac. Prænot. n°. CCCXLI. pag. 871.

cerveau: car lorſqu'il n'y a point de vertiges, on doit être moins alarmé de ce ſymptome. Bien ſouvent les malades ſe plaignent d'un ſifflement d'oreilles ; il ſuffit pour cela, que les arteres diſtribuées dans l'organe de l'ouïe, compriment quelques nerfs voiſins, ou que le gros rameau artériel, enveloppé de la dure-mere, trop dilaté par une grande quantité de ſang, gêne le nerf auditif à l'endroit où il perce l'apophyſe pierreuſe de l'os temporal. « Dans les fievres ardentes, dit *Hippocrate*, ſi on entend » des bruits dans les oreilles, avec une » vue trouble, une peſanteur dans les » narines, & qu'il ne ſe déclare aucune hémorragie, les malades, abſorbés dans leurs idées, tombent dans » un état de mélancolie & dans une » conſternation d'eſprit (*r*) ; les tintements & les bruits d'oreilles ſont des » ſignes mortels dans les maladies aiguës » (*ſ*), dès que la compreſſion déclarée du cerveau n'eſt point diſſipée par une hémorragie ſalutaire, excitée par la nature, ou pratiquée par l'art.

(*r*) Coac. Prænot. n°. CXXXII. Charter. Tom. VIII. pag. 859.

(*ſ*) Ibid. n°. CXCIV. pag. 862.

« Les bruits des oreilles, ſuivis de la » foibleſſe des yeux, & d'un appeſan- » tiſſement dans les narines, annoncent » le dérangement prochain du cerveau, » & une hémorragie imminente » (*t*). On trouvera dans pluſieurs endroits des ouvrages d'*Hippocrate*, de ſemblables pronoſtics.

§. 666. *Quant à la foibleſſe qui vient de celle du cœur, on n'a qu'à conſulter les ſignes du ralentiſſement de la circulation.* (106.)

Le cœur poſſede excluſivement le principe du mouvement de la circulation. Toutes les humeurs qui circulent dans les veines, reviennent au cœur, pour enfiler derechef les arteres. Or ſi le cœur eſt un muſcle, il faut, pour l'animer, qu'il y afflue une ſuffiſante quantité de fluide nerveux, quoique par la médiation & la correſpondance du cervelet, il ſe prépare lui-même, à chaque pulſation, la cauſe d'un nouveau mouvement muſculaire, en pouſſant & répandant, par ſa propre force, une colonne copieuſe de ſang dans les arteres

(*t*) Ibid. nº. cxcv. pag. 863.

du cerveau. De-là on connoît la foiblesse du cœur aux signes de diminution de son énergie & de son activité. De plus, toute sa force se consume à chasser le sang de ses ventricules; ainsi le ralentissement de la circulation des humeurs deviendra une marque évidente de sa foiblesse. D'ailleurs la force musculaire du cœur, d'où naît l'impulsion du sang dans les arteres, peut être affoiblie par des causes étrangeres & éloignées de sa sphere, comme, par exemple, lorsque le cervelet ou les nerfs qui se propagent jusqu'au cœur, sont comprimés par quelque cause que ce puisse être. Nous ne donnerons pas plus d'étendue à cette explication, parce que nous avons déja rempli cette tâche. Il n'est ici question que de cette foiblesse du cœur qui dépend des causes renfermées dans son centre, sans égard aux autres conditions essentielles à son mouvement, qui ne proviennent point de lui-même. On a déja parlé de cette espece de foiblesse du cœur dans les *Commentaires* du §. 661. Cependant, comme les autres causes énoncées dans les §. 662. 663. 664. 665. peuvent contribuer à diminuer les forces du cœur, il s'ensuit qu'il est difficile de distinguer

guer parmi ce nombre, le ralentiſſement de la circulation, ou cette foibleſſe dont la cauſe réſide dans le cœur, quoique ſon effet ſoit le même, de celles qui ſe trouvent hors de lui. Pour l'admettre & la reconnoître avec certitude, il faut s'aſſurer que cette eſpece de foibleſſe ne procede d'aucune des autres cauſes mentionnées; le ralentiſſement de la circulation ne ſauroit alors venir que de la débilité du cœur.

§. 667. *On guérit l'appauvriſſement des liqueurs & le vuide des vaſſeaux par des aliments liquides, analogues au ſang, artificiellement digérés, doux, gélatineux, tirés du regne animal & végétal, vineux & aromatiques, préparés ſelon l'art, donnés ſouvent, en petite quantité, aidés par de légeres frictions aux parties extérieures, & choiſis d'une nature oppoſée à celle du mal.*

Avant que d'embraſſer un genre de curation propre à la foibleſſe, il faut diſcerner la cauſe particuliere qui l'a produite, parce que la méthode curative correſpond au caractere différent de la maladie. Nous commencerons

dans leur variété, de tracer le traitement qui convient à la foiblesse du corps, qui tire son origine de l'appauvrissement des liqueurs, & du vuide des vaisseaux.

Hippocrate a dicté le premier cet axiome général de pratique: « La réplétion remédie à toutes les maladies » qui naissent du vuide des vaisseaux, & » leur déplétion guérit celles qui viennent de leur plénitude » (*u*). Les indications curatoires consistent ici à restituer au corps les liqueurs dont il est dépourvu, afin de remplacer, par des nouvelles, le vuide des vaisseaux. C'est là en quoi gît la plus grande difficulté de réparer les pertes du corps. On peut bien introduire dans l'estomac des personnes foibles, des aliments & des boissons à volonté; mais que résulte-t-il de-là, sinon que pour suppléer aux déperditions des humeurs animales, il faut que les forces du corps élaborent, assimilent & changent les particules alimentaires, afin de leur concilier une nature animale? Ces changements ne peuvent s'opérer que par le concours

---

(*u*) Aphor. Sect. II. n°. XXII. Charter, Tom. IX. Part. II. pag. 63.

ſimultané des actions de tous les vaiſſeaux, & de tous les viſceres, ainſi que par le concours abondant des humeurs ſalubres & digeſtives, préexiſtantes dans le corps, aux ſucs cruds qui ſe mêlent peu à peu avec elles. (Voyez le §. 25. art. 1.) Mais dans l'eſpece de foibleſſe dont il eſt ici queſtion, la quantité des bonnes humeurs animales manque, & l'énergie des vaiſſeaux & des viſceres ſe trouve conſidérablement altérée. Comment donc les organes auront-ils la faculté de changer parfaitement les aliments en notre nature ? Cette foibleſſe de leur part exige de grands ménagements, & pour y indulger, il faut n'expoſer à leur action que des aliments légers, d'une aſſimilation facile, qui compatiſſent avec la diminution des forces du corps. Car ceux-là ſont dans la plus grande des erreurs, qui s'imaginent de refaire plutôt une perſonne foible & épuiſée, en lui donnant en abondance des aliments forts & ſucculents. « Plus les aliments ſont forts, » moins ils deviennent d'une facile di- » geſtion ; il eſt vrai qu'ils nourriſſent » davantage, lorſque la digeſtion en » eſt une fois faite : c'eſt pourquoi il » faut toujours aſſortir la nature des

„ aliments aux forces actuelles du corps, „ & préparer chacun d'eux ſuivant leur „ nature. Ainſi un homme foible a be- „ ſoin d'aliments foibles ; une perſonne „ médiocrement forte, d'une nourri- „ ture moyenne ; & les gens robuſtes, „ d'une très-forte & très-ſucculente „ (*x*). On doit donc, dans les cas de foibleſſe, donner par préférence des aliments liquides, puiſque tout le méchaniſme de la digeſtion tend à changer la maſſe alimentaire en un chyle fluide, & que les boiſſons l'aident & le facilitent beaucoup. De plus, que les aliments, a-t-on ajouté, ſoient analogues au ſang, c'eſt-à-dire, qu'ils abondent en une ſubſtance qui approche de celle que le corps a beſoin de recouvrer, & que les forces ſubſiſtantes des vaiſſeaux & des viſceres ſont capables de développer & d'aſſimiler. (Voyez là-deſſus l'article 1. du §. 28.) On regarde à cet effet comme excellents, les bouillons faits avec la viande de bœuf, de veau, de mouton, de poule, pourvu qu'ils ne ſoient pas trop épais & trop forts, qu'on ôte exactement la graiſſe, qui eſt peſante

(*x*) Celſ. de Medic Lib II. cap. XVIII. pag. 100.

pour les estomacs foibles, & sujette aisément à se corrompre : on y ajoute tant soit peu de sel, ou du jus de citron, pour leur concilier un goût agréable, & une qualité qui les préserve d'une corruption spontanée. Pour se bien représenter l'efficacité des bouillons à la viande, on n'a qu'à faire attention à cette observation merveilleuse de *Lower* (*y*), rapportée dans les *Commentaires* du §. 234. article 4. ce respectable Auteur apperçut distinctement couler dans les vaisseaux d'un jeune homme extrêmement épuisé à la suite d'une violente hémorragie, les bouillons copieux qu'on lui servoit, au lieu de sang ; & ce malade, quoique l'ayant presque tout perdu, revint de cette maniere insensiblement en santé. Le lait, les décoctions de pain, le blanc d'œuf, &c. fournissent une substance également analogue. Rien n'empêche qu'on y ajoute de légers aromatiques, & qu'on accorde un peu de vin, pour animer la foiblesse des forces, & aiguiser l'énergie & l'activité des vaisseaux & des visceres. Cependant, dans les grandes hémorragies, où il y a à craindre quelque retour, il

(*y*) Tractat. de cord. cap. II. pag. 70. 71.

faut éviter tous les aliments irritants, & ne donner que des bouillons, comme dans les fausses couches, où le sang coule à flots de la matrice, & dont les pertes extraordinaires réduisent les femmes dans le dernier degré imaginable de foiblesse. Tant soit peu de vin, ou d'une potion cordiale, suffit dans ces occasions, pour pousser par les vaisseaux ouverts, le reste du sang qui est encore dans le corps, tandis qu'avec seulement des bouillons, elles en reviennent presque toujours. C'est une différence des autres évacuations, qui sont produites par la longueur d'une maladie, par des sueurs, des diarrhées, &c. il y a moins à appréhender de donner une petite quantité de vin ou de quelque substance aromatique, parce que leurs qualités stimulantes paroissent moins dangereuses, & que la foiblesse du corps ne devient alors qu'un symptome fébrile. Leur usage pourtant demande beaucoup d'attention, parce qu'il est sûr que les meilleurs aliments peuvent nuire par leur quantité, si on les fait prendre trop abondamment à des corps foibles. Les grandes pertes laissent peu de liqueurs animales, & les vaisseaux se rempliroient trop vîte de sucs cruds,

qui tendroient plutôt à suivre leur propre nature, qu'à adopter celle du corps. Outre cela, les forces de la circulation étant si considérablement ralenties, ne pourroient pas suffire pour communiquer un mouvement régulier à des liqueurs trop copieuses & aggravantes, qui se répandroient dans les grandes ou les petites cavités du corps, & y causeroient l'hydropisie. Il convient par conséquent de ne se pas trop presser, de donner plutôt aux malades des aliments fréquemment, & d'en augmenter la petite quantité, à proportion que les forces croissent. *Galien* ordonne de régler toujours sur leur développement, la nourriture que l'on destine aux gens foibles; il enjoint cet avertissement utile: « Lorsque les aliments se préparent & se facilitent eux-mêmes une bonne coction, qu'ils se distribuent dans toutes les parties, s'assimilent parfaitement pour la nutrition de chacune d'elles, que leurs particules s'arrêtent & adherent davantage là où il en est besoin d'une plus grande quantité, il paroît hors de doute qu'il seroit alors nécessaire d'aliments plus copieux & plus succulents; mais comme il n'y a point d'endroit qui desire

» de nourriture autre que celle qu'il se » compose lui-même, chaque partie » qui a besoin d'être réparée, attire, » change, prépare, assimile & s'appro- » prie ce qui lui convient (z) ». Concluons qu'il faut toujours avoir égard aux forces du corps pour déterminer avec justesse la force & la quantité des aliments.

Puisque la réaction des vaisseaux sur les liqueurs qu'ils contiennent, & auxquelles ils communiquent le mouvement circulaire, est notablement diminuée dans les personnes affoiblies par des grandes pertes, il semble utile d'y suppléer par quelque moyen salutaire; & aucun ne paroîtra l'être tant que les frictions faites à l'extérieur du corps, comme on l'a dit en une autre occasion aux *Commentaires* du §. 28. article 2. immédiatement après de violentes hémorragies, on doit bien prendre garde de ne pas user de frictions, qu'on ne soit certain que les vaisseaux ouverts ne se soient auparavant resserrés & repris, de crainte qu'à la moindre pression occasionnée par les frictions, leur rupture ne

(z) Method. Med. Lib. VII. cap. VI. Charter. Tom. X. pag. 163.

ſe renouvelle & ne s'agrandiſſe. En quel temps que ce ſoit, on doit toujours commencer par des frictions douces, afin que le mouvement qu'on excite, ne procure la diſſipation des particules nutritives qu'on a intention de ſubſtituer. D'ailleurs on ne doit avoir en vue, en employant ce moyen, que de faciliter la diſtribution égale des ſucs nourriciers dans tous les vaiſſeaux de la peau. Ce qui a fait dire à *Celſe*, au ſujet des frictions, « quand la foibleſſe du corps les » indique, il faut les faire courtes & » légeres, de maniere à la ramollir & » la relâcher ſeulement, pour qu'elle ſe » pénetre des nouveaux ſucs qui y arri» vent (*a*) ». En effet, *Celſe* remarque, d'après *Hippocrate*, qu'une forte friction emmaigrit le corps, tandis qu'une modérée l'engraiſſe (*b*). On a fait mention dans les *Commentaires* du §. 28. article 1. & du §. 611. de quelle efficacité ſont ſuivies les frictions faites à une perſonne jeune, foible & aidée par la chaleur du lit.

Voilà donc comment le vuide des vaiſſeaux que les pertes ont procuré, ſe

(*a*) De Medicin. Lib. II. cap. XIV. pag. 90.
(*b*) Ibid. pag. 88.

sépare par les moyens que nous venons d'indiquer. Il ne reste plus qu'un avis à donner ; savoir, de faire en sorte que la nature des aliments soit diamétralement opposée à celle de la maladie : par exemple, un homme atteint d'une fievre ardente se trouve sans force à la suite d'abondantes hémorragies du nez, il s'agit de les rétablir ; les décoctions de pain avec le suc de citron, d'orange, le vin du Rhin &c. fournissent d'excellentes matieres pour former la replétion des vaisseaux affaissés, & pour s'opposer au principe de putréfaction que la fievre ardente communique aux humeurs animales. Ces aliments préférables en ce cas, ne le seroient pourtant pas dans un autre : car les femmes foibles par tempérament, devenant extrêmement épuisées par les pertes immodérées de l'accouchement, n'ont pas besoin de ces aliments trop actifs, mais plutôt de bouillons à la viande, dont la substance fonciérement plus douce est parfaitement convenable aux accidents qu'entraîne leur situaton présente.

§. 668. *Quand la foiblesse du corps vient de l'immeabilité des humeurs dans les vaisseaux* (663.), *il faut avoir recours*

aux remedes indiqués (dans 75, & depuis 132 jusqu'à 137). Si ceux-là n'operent point, il n'y a plus rien à faire contre cette espece de foiblesse.

Nous avons dit au §. *663*, qu'il y a deux sortes d'épaississements dans les humeurs animales, également propres l'une & l'autre à les rendre imméables dans les vaisseaux qu'elles doivent naturellement traverser avec liberté. Le premier épaississement est formé par une matiere froide & visqueuse ; le second dépend d'une matiere chaude & inflammatoire. On a prouvé aux *Commentaires* du §. 75, de quelle maniere cette premiere espece d'épaississement doit être résoute, & quels remedes operent cet effet avantageux ; & le détail de ceux qu'exige l'épaississement inflammatoire, se trouve dans la curation de l'obstruction, §. 132 & aux *Paragraphes* qui suivent. Nous renvoyons encore les Lecteurs à la cure de l'inflammation, §. 398, où l'on verra les moyens qui contribuent à rendre fluide la matiere inflammatoire qui obstrue les vaisseaux. Ce n'est point une répétition d'avertir derechef ici, que l'action

R vj

de la fievre atténue & divise puissamment les molécules imméables engagées dans les petits vaisseaux, pourvu qu'on l'entretienne dans ce degré modéré qui ne menace point les extrêmités capillaires de rupture, ni les liqueurs de trop de dissipation. On peut consulter là-dessus les *Commentaires* du §. 609 & les suivants, jusqu'au §. 616. Le résumé de toutes ces citations & de toutes ces preuves, doit inspirer beaucoup de circonspection dans l'administration des remedes qui tendent à résoudre favorablement les liqueurs imméables : car, soit de la part du genre des vaisseaux engorgés, soit de la part des particules obstruantes, cette imméabilité variant à l'infini, il faut souvent employer des remedes différents, & quelquefois même opposés.

§. 669. *A l'égard de la curation de cette espece de foiblesse qui a été l'objet du* §. 664, *on la trouvera décrite depuis* 124 *jusqu'à* 144.

Après avoir compris les explications que nous avons données de la cause de l'obstruction, on ne sera pas surpris que

les choses étant égales, nous renvoyions à la cure de l'obstruction, telle qu'elle se trouve aux Paragraphes cités.

§. 670. *Pour ce qui concerne celle du §. 665, on y remédie ordinairement par les médicaments qu'on applique aux endroits affectés, & qui agissent en désobstruant les particules inhérentes,* (124 jusqu'à 144), *& en détournant l'impétuosité des liqueurs vers d'autres parties. On y parvient par de douces fomentations qui humectent les narines, la tête, le visage, la bouche, le col, & par l'application des épipastiques aux pieds.*

Il est clair & probable que la compression da la substance du cerveau & du cervelet, occasionnée par des liqueurs imméables qui obstruent, distendent leurs vaisseaux & gênent tous ceux des environs, indique tous les remedes que nous avons proposés pour résoudre l'épaississement des fluides & dégager les vaisseaux engoués. Or, comme ici la difficulté égale le danger de l'entreprise, il faut mettre en œuvre toutes les ressources de l'art, pour rétablir des fonctions dont la vie & la raison lu-

maine dépendent. Il eſt heureux, quand on peut débarraſſer la tête en dirigeant l'impétuoſité des humeurs vers d'autres endroits. On prévient ainſi, autant que l'art peut le permettre, que les particules engagées ou déroutées dans les petits vaiſſeaux ne paſſent encore dans des détroits plus difficiles, n'augmentent les accidents, n'aggravent la maladie, & ne rendent la cure de l'obſtruction plus longue & plus embarraſſante. Nous avons expliqué à l'art. 4 du §. 396, en traitant de la guériſon de l'inflammation, de quelle maniere l'on peut détourner le cours accéléré des humeurs de la partie où elles ſe déterminent, & les faire dériver vers un autre; & nous y avons parlé en conſéquence des épipaſtiques & des remedes qui operent cette révulſion. Les épipaſtiques en ce cas s'appliquent pour l'ordinaire aux pieds, comme étant la partie du corps la plus éloignée de la tête où la dérivation des humeurs eſt la plus ſalutaire & la moins ſuſceptible d'inconvénients. Maintenant, ſi nous rappellons les explications rapportées à l'endroit que nous venons de citer, & que nous recherchions les cauſes qui s'oppoſent au cours du ſang que les im-

pulſions du cœur tranſmettent dans les vaiſſeaux du cervau, nous trouverons qu'elles conſiſtent dans la plénitude même de ces vaiſſeaux & à la fermeté de leurs parois qui réſiſtent à leur dilatation; de ſorte qu'on détournera d'un endroit déterminé l'impétuoſité des humeurs qui s'y portent, toutes les fois qu'on détruira leur plénitude en renvoyant ailleurs les liqueurs qui la cauſent, & qu'on diminuera la réſiſtance qu'oppoſent les parois trop inflexibles des vaiſſeaux. La révulſion paroît le moyen le plus efficace, ſi la partie vers laquelle on tâche de la décider, reçoit le ſang des mêmes troncs artériels que les ramifications qui ſe diſtribuent à celle d'où on ſe propoſe de le retirer. Voilà pourquoi il eſt ſi fort avantageux dans ces occaſions d'humecter les narines, de faire des fomentations douces & relâchantes ſur la tête, le viſage, le col & la bouche, afin qu'en diminuant de plus près la réſiſtance des parois des vaiſſeaux qui viennent dans ces parties des carotides externes, on puiſſe diminuer avec moins de peine la quantité & l'impétuoſité du ſang que les carotides internes portent dans le cerveau. *Hippocrate*, conformément à ces idées,

ordonne dans la phrénéſie de laver & d'arroſer la tête avec beaucoup d'eau (*c*); *Sydenham* veut qu'on coupe & raſe les cheveux (*d*), & qu'on la couvre ſoigneuſement d'un bonnet, afin de la préſerver du froid auquel elle devient plus ſujette; de faciliter la tranſpiration qui ſe fait par les pores de la peau, & de favoriſer la révulſion qu'on médite des humeurs qui engorgent les cerveau. On reconnoît véritablement dans d'autres maladies, que dès que la circulation des humeurs ſe trouve gênée dans ces parties dont les vaiſſeaux ſanguins ſont des ramifications des carotides externes, le cerveau devient bientôt comprimé & embarraſſé. Cet accident arrive ſouvent dans l'enchiffrenement, parce que la membrane qui tapiſſe les naſales, s'enflamme légérement, & ſe gonfle ſouvent au point de boucher le paſſage de l'air. Dans le premier temps de cette maladie, la tête s'appeſantit, les ſens s'émouſſent, les nuits ſont anxieuſes, & tout le corps eſt engourdi. Pour calmer tous ces acci-

(*c*) Lib. de Affection. cap. III. Charter. Tom. VII. pag. 622.

(*d*) Schedul. monitor. de novæ febris ingreſſu, pag. 660.

dents, on n'a qu'à flairer de l'eau tiede, ou exposer les narines à la vapeur de l'eau tiede, dont l'humidité relâche toutes ces parties, & réintegre la circulation des humeurs stagnantes dans leurs vaisseaux. Avec ce seul remede, la tête devient allégée, & la plupart des autres symptomes se dissipent ou diminuent considérablement.

C'est un fait digne de remarque, que dans les maladies inflammatoires de la tête, le cerveau reste le plus souvent quelque temps lésé, après même que la maladie a calmé, & que la fievre s'est tout-à-fait dissipée: d'où naissent cette foiblesse, cette stupeur, cet accablement, &c. dont les malades se plaignent. La raison de ce phénomene paroît dépendre de ce que les petits vaisseaux qui rampent dans la substance corticale du cerveau & du cervelet, sont doués de parois minces & délicates, tandis que les molécules humorales qui les obstruent, sont épaisses & grossieres; quoique l'impétuosité de la colonne du sang qui les presse par derriere, soit considérablement diminuée, ces vaisseaux naturellement foibles, ne sont pas capables de se contracter assez fortement pour se vîte débarrasser: en sorte que leurs

engorgements durent long-temps. Voilà, ce me ſemble, l'explication la plus plauſi ble de la continuité permanente des ſymptomes morbifiques qui proviennent de la compreſſion des couches nerveuſes du cerveau & du cervelet, entretenue par la dilatation & l'engorgement des vaiſſeaux voiſins. On a beau faire, pour que les fonctions du cerveau ſe réintegrent ſans aucune léſion, il faut que tous ces embarras ſe diſſipent peu à peu, & que les capillaires diſtendus ſe contractent, atténuent & pouſſent les particules obſtruantes dans les ſous-diviſions ſubſéquentes. *Sydenham*, en combattant ces dérangements, étoit ſurpris de voir tous ſes efforts infructueux & conſtamment inutiles, « les ſaignées » réitérées non ſeulement aux bras, » mais encore au cou & aux pieds, les » emplâtres de véſicatoires, les ventou» ſes, les lavements, les diaphoréti» ques de toute eſpece, &c. tant de » remedes appliqués aux parties re» quiſes (*e*) ». C'eſt pour cela que cet Auteur inimitable s'étoit, pour ainſi dire, impoſé la loi « de faire ſuccéder » à une ſaignée du bras, un épipaſti-

(*e*) Sect. V. cap. II. pag. 287.

„ que qu'on appliquoit derriere la tête, „ & d'ordonner encore les premiers „ jours de la maladie, des lavements „ composés avec le lait & le sucre (*f*)„, dans le dessein d'abattre la direction & le mouvement impétueux des humeurs qui portoient tout de suite au cerveau dans cette épidémie. Après ces remedes, il ne tentoit plus rien, & privoit seulement ses malades de l'usage de la viande & des liqueurs spiritueuses. Devenu tranquille spectateur des révolutions de la nature, il suivoit attentivement tous ses mouvements spontanés, & apprenoit d'elle la méthode curative requise à la guérison complette de ces accidents. En retirant le fruit de ses vigilantes observations, il se félicitoit du succès de ses procédés, & il comptoit pour rien le retardement nécessaire pour dissiper totalement ces maladies. Ainsi dans la suite, lorsque la violence des symptomes étoit appaisée, « il les abandon„ noit, pour ainsi dire, à elles-mêmes, „ à leurs propres forces, & les laissoit „ éteindre insensiblement (*g*) „. Quand on traite des maladies semblables &

(*f*) Ibid.
(*g*) Sect. V. cap. 11. pag. 282.

congéneres, où subsiste un reste de foiblesse dépendant de la compression de l'origine des nerfs dans le cerveau & le cervelet, c'est de la prudence & du devoir du Médecin de ne pas affoiblir le corps davantage par d'inutiles évacuations, & commettre la conduite du mal aux progrès du temps & aux soins de la nature. Cette méthode m'a réussi pleinement, toutes les fois que j'y ai eu recours à propos.

§. 671. *On ne guérit que lentement & très-rarement la foiblesse du cœur : on peut cependant se servir de tous les remedes généraux dont nous avons parlé (depuis le §. 667. jusqu'à 671.)*

La foiblesse du cœur, suivant ce qui a été dit, peut naître de causes qui existent hors de lui-même ; comme, par exemple, le manque d'esprits animaux à la suite de grandes évacuations ; alors cette foiblesse n'est pas particuliere au cœur, & tout le corps la ressent & la partage également. D'autres fois, ce sera une cause quelconque inhérente dans le cervelet, laquelle comprime les nerfs cardiaques à leur origine. Il faut en ces cas

diſtinguer chaque cauſe, & la combattre par les remedes relatifs & appropriés, dont on a fait mention. Mais lorſque la cauſe de la foibleſſe du cœur réſide dans lui-même, comment pouvoir la diſcerner ? Il faut avouer qu'il eſt très-difficile de la découvrir. Et quand même on pourroit la reconnoître, quel moyen ſe préſente-t-il pour y porter les remedes convenables, puiſque le cœur, chef & moteur de tous les organes, eſt ſans ceſſe agiſſant pour toutes les parties du corps, & ne fait rien pour lui-même? On ſent parfaitement, que dès que les fibres muſculaires du cœur ont perdu leur force & leur ton, elles ne peuvent plus réſiſter a la colonne du ſang qui les diſtend : la diſtraction s'enſuit, & leur foibleſſe augmente ; cependant il eſt rare de guérir la foibleſſe du cœur. Ce viſcere n'a jamais un inſtant de repos ; & la foible lueur d'eſpérance de guériſon dont on puiſſe ſe flatter, conſiſte uniquement en ce que ſon mouvement rapide ſe ralentiſſe & diminue le plus qu'il eſt poſſible, ſans ceſſer de vivre, afin que cette diminution donne au cœur le temps de ſe reprendre, & à ſes fibres léſées le moyen de recouvrer leur force tonique. Car les remedes qu'on appelle généralement cor-

diaux, ſuppoſent toujours l'intégrité de ſtructure dans le cœur. Leur action ſe borne à réparer les forces épuiſées, à ranimer le mouvement languiſſant des humeurs ; on peut, à la faveur de ces médicaments uſités, irriter le cœur, y exciter des contractions plus fréquentes ; mais avouons qu'il eſt extrêmement difficile, pour ne pas dire impoſſible, de fortifier le cœur léſé & affoibli dans les fibres qui entrent dans ſa compoſition.

§. 672. *Il réſulte de toutes ces poſitions (depuis 660. juſqu'à 672.) que l'uſage des cordiaux dans les fievres aiguës, eſt fort rare, & que la foibleſſe fébrile devient ſouvent un mal irrémédiable.*

Quel eſt le remede, quelque réputé qu'il ſoit, qui puiſſe être regardé ſtrictement dans les fievres aiguës, comme un véritable cordial, ou un remede qui ranime les forces vitales, dont le bon ou le mauvais uſage dépend entiérement de la différence des cauſes de la foibleſſe ? Celle qui ſe déclare au commencement des maladies aiguës, vient quelquefois de la trop grande quantité ou de la raréfaction du ſang, qui diſtend & opprime le jeu des vaiſſeaux, ou

de l'imméabilité de ses globules. Il est assuré que les remedes qui diminuent la quantité surabondante du sang, ou qui temperent l'impétuosité avec laquelle il presse & enfonce les molécules obstruantes dans les vaisseaux qu'elles distendent, deviennent alors les véritables cordiaux. C'est pourquoi il arrive souvent que la saignée releve les forces opprimées, & agit avec autant d'efficacité dans ce premier temps de la maladie, qu'elle seroit nuisible à la fin, tandis que les remedes d'une vertu stimulante, qui augmentent heureusement, à la fin des maladies aiguës, le mouvement foible & languissant des humeurs, & hâtent la séparation de la matiere morbifique qui en dépend, procureroient infailliblement, administrés dès le commencement, une foiblesse plus grande. Ces remedes, destinés à remplir le vuide des vaisseaux, & de suppléer à l'affaissement & aux grandes évacuations que le corps a soufferts, seroient encore d'un préjudice notable, si ces pertes considérables n'avoient précédé leur usage. Bien plus, lorsque les maladies aiguës mentionnées, dont le caractere étoit précisément d'affecter le cerveau, avoient fini leurs périodes, &

totalement cessé, la foiblesse dont les malades restoient atteints, quoique tous les symptomes violents eussent cessé, ne demandoit point de cordiaux stimulants; le temps seul la dissipoit, comme il vient d'être dit ci-dessus au § 670. D'où il suit, qu'il faut être extrêmement circonspect pour les placer à propos, toujours attentif à ne les ordonner qu'autant que les symptomes les indiquent, & fort éclairé dans le choix & la préférence qu'ils méritent, suivant les occasions; enfin, que dans les maladies aiguës la science des remedes cordiaux n'a gueres lieu de s'exercer. Telle a été l'opinion d'*Hippocrate*, qui se plaint à ce sujet, « qu'il n'y avoit de » son temps que peu de Médecins assez » instruits & assez prudents, pour distinguer, dans les maladies, les différentes especes de foiblesse, & pour » différencier tantôt celles qui viennent » du vuide des vaisseaux, tantôt de » quelque irritation particuliere, d'autres fois de la douleur ou de la violence » de la maladie. Les autres confondent » tous ces maux, auxquels notre nature nous rend tous sujets également, » & que le tempérament de chacun, » ou la circonstance présente, déter-» minent

„ minent & approprient. Cependant la „ certitude des connoiſſances, & la „ fauſſeté des erreurs des Médecins, „ décident de la vie ou de la mort „ (*h*). Il faut convenir que les remedes cordiaux ſont quelquefois un objet de contrarietés, & une ſource de déſagréments pour les Médecins en général, & ſurtout pour ceux qui pratiquent leur art dans les Cours, parce que ſouvent on donne, malgré eux, des remedes cordiaux aux malades, ſous le prétexte ſpécieux & le nom impoſant d'alexipharmaques, dont l'uſage préjudicie la plupart du temps. Cependant, lorſque la maladie eſt grave, & ſi l'iſſue en paroît douteuſe, l'opiniâtreté de ceux qui les propoſent, jette dans des perplexités dégoûtantes, & des embarras diſgracieux. Les Médecins s'y oppoſent; on ne les donne point; & ſi le malade meurt enſuite, on les accuſe, on les condamne, comme s'ils avoient négligé & rejeté les remedes les plus ſouverains & les plus ſalutaires. Au commencement des maladies fort vives, les malades ſemblent accablés & ſans

(*h*) Lib. de morbor. acutor. vict. Comment. II. text. XLVII. Charter. Tom. XI. pag. 69. 70.

vigueur ; en voyant leur grand abattement & cette oppreſſion générale des forces, les Médecins ignorants inventent & réclament tout de ſuite la malignité du mal, & dans cette fauſſe idée ils s'empreſſent de preſcrire des cordiaux, pour ranimer les forces, prétendues trop foibles, & les malades deviennent les victimes de leur incapacité. Auſſi ce n'eſt pas ſans raiſon que l'immortel *Sydenham* s'eſt écrié, que " l'invention du " ſyſtême de la malignité des maladies, " (regardée comme une ſimple ſignification, ou comme une idée & une " connoiſſance exacte) a été cent fois " plus funeſte au genre humain, que " la découverte de la poudre à canon, " puiſqu'on appelle préſentement malignes, toutes les fievres en qui l'on " reconnoît une inflammation d'un degré d'intenſité de plus qu'aux autres " (*i*). Voilà la véritable raiſon qui a engagé cet habile Médecin d'improuver, dans ſes ouvrages, l'uſage des cordiaux, comme nuiſible dans les maladies aiguës.

Que la foibleſſe fébrile devient ſouvent

(*i*) Sched. monitor. de novæ febris ingreſſu, pag. 681.

un mal irrémédiable. Elle l'eſt effectivement, quand on ne peut diſſiper & detruire les cauſes qui la produiſent. Ce qui n'arrive que trop fréquemment. Lorſque le corps eſt épuiſé par des évacuations & des pertes immodérées, que les ſueurs colliquatives qui ſe développent dans le dernier temps de la phtiſie, ou la diarrhée funeſte qui termine ordinairement cette maladie, ne peuvent point être arrêtées ; en vain auroit-on recours aux cordiaux les plus actifs & les plus renommés, quand un ſang épais, doué d'une denſité inflammatoire, accéléré dans ſon cours précipité par un redoublement de fievre, ſe porte au cerveau, & s'engage dans les vaiſſeaux capillaires qui ſerpentent dans ſa ſubſtance, d'une façon à ne pouvoir plus ſe réſoudre ; rien ne peut s'oppoſer à la foibleſſe qui en naît, ni prévenir ſouvent les progrès des accidents qui s'enſuivent. Car ſi la vîteſſe de la fievre rompt quelque artere dans le cerveau, le ſang s'épanche dans ſes ventricules, comprime les parties voiſines, ſuffoque les organes des ſens, & le malade meurt inévitablement. On comprend aiſément que dans les fievres il peut arriver des ruptures d'arteres dans le tiſſu délicat

du cerveau, puiſqu'il ſurvient ſi ſouvent des hémorragies du nez, dont les vaiſſeaux ont des parois plus fermes & plus fortes : on en voit naître également des poumons & des reins, & c'eſt toujours un ſigne fâcheux dans les maladies aiguës, quand elles ſe compliquent avec une hémopthyſie ou un piſſement de ſang. D'ailleurs la dilatation extraordinaire des petits vaiſſeaux ſanguins du cerveau, en comprimant trop longtemps les filets nerveux à leur origine, peut très-bien altérer leur conſiſtance, & aliéner leurs fonctions. Les principes ou les trames primordiales & imperceptibles des nerfs, ſujettes à la méchanique de tous les vaiſſeaux, doivent à la fin perdre leur méabilité ; leurs parois ſe collent & adherent enſemble, leur diametre s'efface & s'oblitere, leur conformation & leur tiſſu ſe détruiſent & ſe deſſechent. Combien de fois reſte-t-il, après les maladies aiguës, des marques & des veſtiges de ces dérangements & de ces déſordres, qui ne finiſſent plus, & durent toute la vie ! C'eſt ainſi que ſe forment les ſurdités incurables, les pertes de la vue, de la mémoire, les folies, & toutes les ſortes d'aliénations d'eſprit. Les écrits des Médecins ſont rem-

plis de ces exemples, & on doit craindre pareillement à la ſuite des maladies aiguës, de voir naître ou empirer ces triſtes accidents.

Fin du Tome troiſieme.

NOMS
DES AUTEURS

Cités dans ce Volume.

Académie Roy. des Sciences.
Æginete.
Alpin (Prosper).
Andromachus.
Aretée.
Asclépiade.
Boerhaave.
Boyle.
Brebeuf.
Cardan.
Celse.
Charter.
Duret.
Erasistrate.
Galien.
Hales.
Harderus.
Helmont.
Héraclide.
Hildan.
Homberg.
Hippocrate.
Lamotte.
Lettres édifiantes & curieuses des Miss.
Lower.
Lucain.
Malpighi.
Meibosnius.
Morand.
Oribase.
Peyer.
Plutarque.
Pollucius.

Rhynus.
Riviere.
Ruiſch.
Sanctorius.
Schelhammerus.
Schenckius.
Seneque.
Sponius.
Suetone.
Sydenham.
Terence.
Tulpius.
Wepfer,
Willis.

TABLE DES CHAPITRES.





